

Sr. Jeanne d'Arc Lortie p.c.
Prof. Université Laval, 1968

POËTES

DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POETES FRANÇAIS

TOME II.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Nous invitons les personnes qui découvriront des fautes dans le texte des éditions stéréotypes, à nous les indiquer; elles recevront de suite, et sans frais, un exemplaire où les fautes seront corrigées.

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;
E. chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME SECOND.

VOITURE, SAINT-PAVIN, CHARLEVAL, SCUDÉRY, ADAM BILLAUT, BENSERADE, DANCHET, VERGIER, CHAPELLE.
Pièces de divers auteurs.



PARIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, Nº 14.
1810.

VOITURE.

BALLADE.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causâtes l'orage
Qui souffla premier en mon cœur
Les feux de l'amoureuse rage,
Dans l'ardent brasier qui m'outrage,
Vous ne sauriez plus me garder,
Si vous ne me donnez pour gage
Ce que je n'ose demander.

Je ne souhaite le bonheur
D'avoir un empire en partage,
Ni les pompes de cet honneur
A qui le monde fait hommage;
Toutes les richesses du Tage
Je ne prétends pas posséder,
Et j'estimerois davantage
Ce que je n'ose demander.

Comment puis-je voir la douceur
Qu'Amour a peinte en ce visage,
Les feux de cet œil ravisseur,
La grâce de ce beau corsage,
Cette belle et divine image
A qui toute autre doit céder,
Sans désirer en mon courage
Ce que je n'ose demander?

Mon respect et votre rigueur
Retiennent ma langue trop sage;
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage :
Ils vont pour mon cœur en message;
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage,
Ce que je n'ose demander.

SONNET.

Des portes du matin, l'amante de Céphale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jettoit sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale;

Quand la nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le soleil, se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flâme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumoient à l'entour;
Mais auprès de Phylis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Phylis étoit l'astre du jour.

RONDEAUX.

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'amour n'a point de peine et de tourment,
De feu cuisant, ni de cruel martyre,
Que de bon cœur je ne voulusse élire,
Et qu'on ne doive endurer doucement.

Tout l'univers n'a rien de si charmant;
Et s'il étoit sous mon commandement,
Je quitterois volontiers son empire,
Pour vos beaux yeux.

Toute la cour vous sert également;
Mais, quant à moi, si je vais vous aimant,
Ne croyez pas que par-là je désire
Cette faveur où tout le monde aspire :
Car je vous aime et vous sers seulement
Pour vos beaux yeux.

AUTRE.

Tout beau corps, toute belle image,
Sont grossiers auprès du visage
Que Phylis a reçu des cieux :
Sa bouche, son ris et ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage.

Sa gorge est un divin ouvrage;
Rien n'est si droit que son corsage :
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.

PARMI tout, ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage
Et vermeil et délicieux;
Mais ce secret est pour les dieux.
Ma plume, changeons de langage :
Tout beau!

AUTRE

MA foi! c'est fait de moi : car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau;
Cela me met en une peine extrême :
Quoi! treize vers, huit en eau, cinq en ème!
Je lui ferois aussitôt un bateau.

EN voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons-en huit en invoquant Brodeau;
Et puis mettons, par quelque stratagême :
Ma foi! c'est fait.

SI je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau;
Mais cependant je suis dedans l'onzième;
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau :
Ma foi! c'est fait.

SAINT-PAVIN.

SONNETS.

A UNE JEUNE PERSONNE.

QUITTEZ cette dévote humeur;
Ne faites pas tant la mauvaise;
Car je prétends, ne vous déplaise,
Une place dans votre cœur.

A soixante ans, un directeur
Prêche les gens bien à son aise:
Vous n'en avez que quinze ou seize;
Trop tôt le diable vous fait peur.

ME défendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-même;
Malgré vous, je vous aimerai.

RAREMENT la jeunesse est sage.
Quand vous serez un peu sur l'âge,
Alors je vous obéirai.

SUR UNE ABSENCE.

Belle Iris, je suis aux abois:
Hélas! qu'êtes-vous devenue?
Je vous aime autant que je dois;
Et votre absence continue.

Sans m'avoir écrit une fois,
Depuis que je ne vous ai vue,
Vous avez passé plus d'un mois;
Demandez-vous ce qui me tue?

Plein de langueur, je vous attends.
Pouvez-vous souffrir plus long-temps
Qu'en ce triste état je demeure?

Que mes rivaux seront heureux!
Si vous tardez encore une heure,
Vous ne reviendrez que pour eux.

SUR LA PUCELLE DE CHAPELAIN.

Je vous dirai sincèrement
Mon sentiment de la pucelle.
L'art et la grâce naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle;
Et sa conduite paroît telle,
Qu'on la peut louer hautement.

ELLE est superbe et bien parée ;
Sa beauté sera de durée,
Son éclat nous peut éblouir.

MAIS enfin, bien qu'elle soit belle,
Rarement on ira chez elle.
Quand on voudra se réjouir.

CONTRE DESPRÉAUX.

DESPRÉAUX, grimpé sur Parnasse
Avant que personne en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

SANS choix, et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

JALOUX des plus fameux poëtes,
Dans ses satires indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

EN vérité, je lui pardonne :
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

QUI PROUVE QUE DEUX PERSONNES S'AIMENT.

QUAND d'un esprit doux et discret,
Toujours l'un à l'autre on défère ;
Quand on se cherche sans affaire,
Et qu'ensemble on n'est point distrait;

QUAND on n'eut jamais de secret,
Dont on se soit fait un mystère;
Quand on ne cherche qu'à se plaire;
Quand on se quitte avec regret;

QUAND, prenant plaisir à s'écrire.
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudroit :

QU'APPELEZ-VOUS cela, la belle?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

QUE L'AMOUR EST DE TOUT AGE.

QUAND à mon âge je soupire,
Le cœur percé de mille coups,
L'un me plaint, et l'autre m'admire
D'avoir des sentiments si fous.

S'IL m'étoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous,
Loin de condamner mon martyre,
Sans doute ils en seraient jaloux.

Je sais bien que les destinées
Ont mal compassé nos années;
Ne regardez qu'à mon amour.

PEUT-ÊTRE en serez-vous émue;
Il est jeune, et n'est que du jour,
Belle Iris, que je vous ai vue.

RONDEAU.

PLAINTES A SA MAITRESSE.

QUOI! me voyant le cœur blessé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
Phylis, vous n'en faites que rire!
Quand pour vous un amant soupire,
N'est-il pas mieux récompensé?

JE me croyois, pauvre insensé!
Dans un poste plus avancé;
Et j'espérois, je n'ose dire
Quoi.

DE vous quitter j'ai balancé:
Mais, à dire vrai, j'ai pensé
Que mon mal en deviendroit pire.
Pour empêcher qu'on se retire,
Vous avez trop de je ne sai
Quoi.

ÉPIGRAMMES.

CONTRE UN POETE,

Tircis fait cent vers en une heure;
Je vais moins vîte, et n'ai pas tort.
Les siens mourront avant qu'il meure;
Les miens vivront après sa mort.

SUR UN MAUVAIS LIVRE.

Léandre, j'ai bien acheté
Le livre que tu m'as prêté;
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ai lu fort exactement;
Il ne m'a donné que la joie
De le renvoyer promptement.

L'AMANT MAUVAIS MÉNAGER.

Mon médecin, chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Sylvie,
Me dit que, si je la vois
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coûtera la vie.

Je me suis mal ménagé;
Vivant au jour la journée,
En quatre jours j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

POÉSIES DIVERSES.

Caliste, sans dessein de faire des amants,
Laisse aller ses regards charmants,
Qui coûtent à nos cœurs des blessures mortelles;
Et, quand on ose soupirer,
On s'attire mille querelles.
La belle s'en offense, et ne peut l'endurer.
Sommes-nous plus coupables qu'elle?
Si l'on en juge de bon sens,
Son innocence est criminelle,
Et nos crimes sont innocents.

ÉPITAPHE D'UNE DAME GALANTE.

Ci gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde.
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plut.

ÉPITAPHE

Pour un homme qui s'étoit enté sur une autre famille que la sienne.

Ci gît un prodige du temps.
Sa naissance fut un mystère.
Tous les pères font leurs enfants ;
Cet enfant avoit fait son père.

CHARLEVAL.

STANCES.

A DES RELIGIEUSES RÉFUGIÉES A PARIS.

O très-charmantes prisonnières,
Que vos regards ont de lumières!
Que vos yeux sont pleins de clartés!
Mais quelle entreprise est la vôtre!
Dès qu'on vous rend la liberté,
Vous nous venez ôter la nôtre.

Triomphez, divine Climène,
Je ne saurois garder la mienne;
Je vous la rends sans disputer :
Vos liens me plaisent plus qu'elle;
Et je ne veux jamais quitter
Une captivité si belle.

J'abhorre les afféteries;
Je dédaigne les pierreries,
Les velours et les passements :
Tout cela n'a rien que je prise;
Et je hais tous les ornements,
Auprès de votre robe grise.

Avec cette simple nature
Qui n'a ni pompe ni dorure,
Il ne vous faut qu'un seul regard,

Pour faire avouer aux coquettes
Qu'elles sont, avec tout leur fard,
Beaucoup moins belles que vous n'êtes.

Laissez donc vos prisons ouvertes,
Laissez là vos grilles désertes,
Ne vous cachez plus des mortels;
Et, si votre bel œil s'afflige
De perdre un temple et des autels,
Souffrez que je vous en érige.

A une dame angloise réfugiée en France pendant les troubles de son pays.

Si je vis sous les dures lois
De vos yeux, ces beaux yeux anglois,
Dont la rigueur me désespère;
Mes sens ne sont point ébahis.
Iris, vous êtes étrangère;
Mais l'amour est de tout pays.

Le souvenir est effacé
De tout le désordre passé,
Et de nos batailles sanglantes,
Je ne connois pour mon repos
Que deux nations différentes,
Les honnêtes gens et les sots.

Mais, beaux yeux qui causez ma mort,
Usez de votre passe-port
Avec un peu moins de licence;

Et gardez que votre beauté
Ne viole dans notre France
Le droit de l'hospitalité.

Sans exposer tant de François
A la cruauté de vos lois,
Retournez dans votre province;
Et faites sentir mon tourment
Aux ennemis de votre prince,
Aux rebelles du parlement.

A MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE.

Comtesse, à qui l'Amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes sœurs de la Grèce:

Vous consacrez votre loisir
Par des vers dignes de mémoire.
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.

Sapho, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle:
Mais rien que le temps seulement
Ne vous fait aller après elle.

Votre âme a de riches trésors;
Toute la France le publie:
Mais, pour songer à ceux du corps,
Assez souvent je les oublie.

Vos vers, qui ravissent la cour,
Touchent les cœurs les plus sauvages.
J'aime pourtant mieux voir l'amour
Dans vos yeux que dans vos ouvrages.

L'esprit est un rare talent;
Mais il faut que l'objet nous rie :
Si le visage n'est galant,
Malheur à la galanterie !

Vous avez de quoi nous charmer,
Sans que la muse vous seconde.
Qui sait l'art de se faire aimer,
Est la plus charmante du monde.

Tout me charme en vous, tout me plaît;
Votre rare beauté m'enflamme :
Pour y prendre trop d'intérêt,
Je n'ai plus de repos dans l'âme.

Soulagez mes désirs pressants;
Gardez vos rigueurs pour un autre :
Je fus l'esclave de mes sens,
Aussitôt que je fus le vôtre.

J'ai beau vouloir me ménager
En vous racontant mon martyre,
Je mêle au respect d'un berger
L'impatience d'un satyre.

Hatez-vous donc de recevoir
Ma flamme ardemment témoignée :
Rien ne me met au désespoir
Comme une espérance éloignée.

STANCES MORALES.

Lire, et repasser souvent
Sur Athènes et sur Rome;
C'est de quoi faire un savant,
Mais non pas un habile homme.

Méditez incessamment,
Dévorez livre après livre;
C'est en vivant seulement,
Que vous apprendrez à vivre.

Avant qu'en savoir les lois,
La clarté nous est ravie :
Il faudroit vivre deux fois,
Pour bien conduire sa vie.

A M. SARAZIN, POUR L'INVITER À DINER.

Ami, je te demande au vrai
Si tu ne vis plus en Europe :
Pour savoir quand je te verrai,
J'ai fait tirer ton horoscope.

Sarazin, quand je t'apperçoi,
Mon cœur ressent mille allégresses;
Et, si tu viens manger chez moi,
Je te mangerai de caresses.

Nous n'aurons ni poisson ni ris,
Mais nous aurons de bonne viande;
Et tu repaîtras nos esprits
De nourriture plus friande.

Nous ne sommes pas de ces sots,
Que les jeûnes rendent étiques :
Nos estomacs sont huguenots ;
Mais nos cœurs sont bons catholiques.

Entre les vins et les jambons,
Disputons peu de la colere
Des Autriches et des Bourbons,
Des Barberins et du Saint-Père.

Les sages, qui suivent les lois
Du grand et divin Épicure,
Cherchent moins les secrets des rois
Que les secrets de la nature.

Mon plaisir, le verre à la main,
Et la serviette sur la tête,
Te fera connoître soudain
Quel est le dieu de notre fête.

De moi, je chanterai des mieux,
Bien que ma voix soit pitoyable,
Que l'Amour est, entre les dieux,
Un dieu qui ne vaut pas le diable.

Puisqu'on ne voit plus à Paris
Que des maîtresses infidelles,
Il faut décoiffer ses Cloris,
Et ne se coiffer jamais d'elles.

Après que nous aurons chanté,
Nous dirons sonnets et ballades ;
Et boirons tant à ta santé
Que nous en serons tous malades.

CHANSON.

L'INDIFFÉRENCE PRÉFÉRABLE A LA HAINE.

Quoi! sans vous souvenir de moi ni de ma peine,
Vous pouvez passer tout un jour!
Haïssez-moi plutôt, Climène.
L'indifférence est en amour
Plus dangereuse que la haine.

ÉPIGRAMMES.

CONTRE UN MÉDISANT.

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre.
Il ne trouve plus à manger;
Mais il trouve toujours à mordre.

CONTRE UNE COQUETTE.

Bien qu'Iris m'ait promis une amitié parfaite,
A mille autres amants elle fait les doux yeux :
Ah! c'est être haï des dieux
Que d'être aimé d'une coquette

LA PROMENADE A CONTRE-TEMPS.

A LA MÊME.

Je ne saurois vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous donner;
C'est le plus dégoutant de tous les esprits fades :
Vous aimez trop les promenades,
Iris; allez vous promener.

A UNE DAME EN RÉPUTATION DE PIÉTÉ.

Les œuvres de maître Clément
Ne sont pas gibier à dévote.
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au diable Astarot :
D'autres sont fous de leur marote;
Moi, je le suis de mon Marot.

CONTRE UNE DAME QUI L'AVOIT OFFENSÉ.

Lise a beau faire la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit :
Ce n'est pas que je la regarde;
Mais tout le monde me le dit.

CONTRE LES COQUETTES.

Au dedans ce n'est qu'artifice;
Et ce n'est que fard au dehors :
Otez leur le fard et le vice;
Vous leur ôtez l'âme et le corps.

MADRIGAUX.

Je mourrai de trop de désirs,
Si je la trouve inexorable :
Je mourrai de trop de plaisirs,
Si je la trouve favorable.
Ainsi rien ne me peut guérir
De la douleur qui me possède :
Je suis assuré de périr
Par le mal ou par le remède.

JALOUSIE CAUSÉE PAR L'ABSENCE

Olympe, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites :
Et je ne sais ce que je fais,
Quand je ne sais ce que vous faites.

A M. CONRART.

Que sert l'esprit, que sert la probité,
Quand la douleur nous met à la torture?
Illustre ami, permets que je murmure.
Ton mal te traite avec indignité ;
Et la vertu reproche à la nature
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

A MADAME SCARRON.

Bien souvent l'amitié s'enflamme;
Et je sens qu'il est malaisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

A UNE DAME.

Au doux bruit des ruisseaux, dans les bois je respire :
C'est là que sur des fleurs je me viens reposer :
Je ne quitterois pas ces lieux pour un empire;
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.

INSCRIPTION

POUR UNE STATUE D'APOLLON.

Parmi ces arbres et ces fleurs
Je cherche une beauté cruellement armée,
Daphné, que j'ai pour ses rigueurs
En laurier transformée.
Le souvenir de mon amour
Me cause une douleur profonde.
Je ne puis lui rendre le jour,
Moi qui le donne à tout le monde.

SCUDÉRY.

RONDEAU.

Un peu plus bas que le mont de Surêne,
Une bergère écoutoit son Philène,
Qui, loin du monde et du bruit de la cour,
Alloit disant aux rochers d'alentour,
Que sa maîtresse étoit une inhumaine.

Elle, à ces mots, de la rive prochaine,
Pour l'arrêter, court à perte d'haleine,
Veut qu'il se taise, ou qu'il parle en ce jour
Un peu plus bas.

Sois dans mon cœur, lui cria Dalimène.
Non, non, dit-il, je n'ai point l'âme vaine :
Pour un tel bien je devrois du retour;
Il me suffit qu'on souffre mon amour,
Et qu'on me place, en me tirant de peine,
Un peu plus bas.

POÉSIES DIVERSES.

SUR LA PHILOMÈLE DE SALVIATI.

Non, ce n'est point une peinture
Que cette nymphe qui nous plaît :
Ce n'est point l'art, c'est la nature
Qui la rend belle comme elle est.
Elle est vivante, elle respire;
Elle gémit, elle soupire,
Elle pleure. O qu'elle a d'appas!
Si tu n'entends point sa harangue,
C'est qu'on ne peut parler sans langue,
Et que la belle n'en a pas.

LA BELLE AVEUGLE.

Divinité, de tant d'attraits pourvue,
Toi, qui sans voir nous donnes dans la vue,
Qui ne peux discerner ni la nuit, ni le jour,
Par quel heureux hasard s'établit ton empire?
Et qui jamais, Chloris, avoit entendu dire
Que Vénus fût aveugle aussi-bien que l'Amour?

SUR LE PORTRAIT DE M. LE MARQUIS D'URFÉ,

PEINT AVEC UNE ÉPÉE ET UNE PLUME, PAR FIGINO.

Bien que je sois mortel, que je sois loin des cieux,
Par ces deux instruments dont ma gloire est suivie,
L'on peut, sans me flatter, me comparer aux dieux,
Puisque, comme eux, je donne et la mort et la vie.

SUR LA DANAÉ DE VOUET.

Si la Danaé fut telle
Que cette nymphe immortelle,
Jupiter avoit raison
De languir en sa prison;
Et quand, pour cette peinture
Qui fait honte à la nature,
Quelqu'un voudroit employer,
Pour acquérir cette belle,
Plus d'or qu'il n'en plut sur elle,
Il ne la sauroit payer.

ADAM BILLAUT.

ODE.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Ministre de l'État, le plus grand de la terre,
Atlas, dont notre empire est l'immobile faix,
Qui cultives nos lys dans un hiver de guerre,
Pour les éterniser par un printemps de paix;
Invincible héros, dont la gloire infinie
A des héros passés la mémoire ternie,
Et d'un puissant effort les Titans abattus;
Tutélaire démon que la France a fait naître,
Souffre encore une fois que ma muse champêtre
Consacre ses chansons à tes rares vertus.

Mon âme s'en alloit tristement abattue
Sous le pesant fardeau de cent soucis divers,
Et la nécessité, qui la ronge et la tue,
L'éloignoit pour jamais de la source des vers:
Mais le bruit glorieux que fait ta renommée,
De climat en climat superbement semée,
M'empêcha d'écouter ces lâches passions;
Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage,
Je vis tes grands exploits faire sur mon courage
Ce que font sur les flots les nids des alcyons.

Quand j'ose contempler l'éclat de ton mérite,
Qui porte dans les cœurs ou l'amour ou l'effroi,

Qu'à ton zèle sacré la terre est trop petite
Pour orner dignement la grandeur de ton roi;
Que dans ton cabinet ce que tu délibères
Détruit tous les conseils du prince des Ibères,
Je sens d'un nouveau feu rallumer ma chaleur;
Et, sans me consumer aux labeurs de l'étude,
Je consulte en repos dans une solitude
Un ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.

Mais cette sainte ardeur qui pour toi me transporte,
Dont mon cœur enflammé s'élève jusqu'aux cieux,
Et qui, contre le cours d'un homme de ma sorte,
M'inspire en ta faveur le langage des dieux :
Grand prince, n'est-ce pas l'une de ces merveilles
Par qui le ciel bénit tes travaux et tes veilles,
Et te rend admirable aux yeux de l'univers?
On ne me peut qu'à tort disputer l'avantage
D'être l'un des rayons des esprits de notre âge,
Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême,
De voir d'un feu divin mes esprits animés,
Que ressemblant au champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés?
Ainsi vit-on jadis une troupe divine
Porter par l'univers notre sainte doctrine,
Et ravir les mortels des merveilles de Dieu,
Sans avoir de l'étude aucune expérience,
Et, pour bien en parler, que la même science
Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

Ce n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nues
Que, pour peindre tes faits, je cherche des couleurs;

Le Parnasse a pour moi des routes inconnues;
J'en laisse à nos esprits et les fruits et les fleurs :
Sans grimper sur l'orgueil de ces grands précipices,
La nature a pour moi des soins assez propices;
C'est elle seulement qui me vient animer;
Et, sans faire le vain, j'aurai bien l'assurance
De dire qu'il n'est point de menuisier en France,
Qui sache comme moi le bel art de rimer.

Un village voisin du beau fleuve de Loire,
Où le siècle de fer n'a pas encore été;
D'où, sans le bruit des eaux et celui de ta gloire,
Le silence jamais ne serait écarté;
Dans ce séjour plaisant autant qu'il est sauvage,
Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage,
Je borne mes désirs au soin de te priser;
Sans que l'ambition me flatte d'espérance,
M'estimant trop heureux si j'ai la récompense
En t'immortalisant de m'immortaliser.

Bien que je ne sois point parmi l'or et les marbres
De ces palais fameux de richesse éclatants,
Que je ne voie ici que des eaux et des arbres,
Mes innocents désirs ne sont pas moins contents.
Loin de l'ambition d'une foule importune,
Où souvent l'on se perd en gagnant la fortune;
Dans ces lieux reculés mon désir est mon roi;
Et quelque passion qui flatte notre vie,
Je serois aussi franc d'amour comme d'envie,
Si je n'en avois point de discourir de toi.

Mais lorsque ta vertu me paroît sans exemple,
Quand j'y vois que ta vie est maîtresse du sort,

Que la postérité te doit bâtir un temple,
Où tu triompheras du Temps et de la Mort;
Que le plus digne roi qui soit dessus la terre
Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre
Qui porte en mille endroits la crainte et le trépas,
Et que cette splendeur qui luit en sa couronne
Emprunte tant d'éclat de ta seule personne,
Je croirois être injuste en ne le disant pas.

Je sais qu'un lâche esprit, plein d'une ardeur infâme,
Qui de quelque mégère implora le secours,
A voulu, d'un crayon aussi noir que son âme,
Ternir insolemment la gloire de tes jours;
Mais comme le soleil montre un plus beau visage,
Quand il a dissipé les voiles du nuage,
De même ton mérite en a paru plus beau;
Et ce monstre d'horreur eut l'âme bien punie,
Car son intégrité vainquit sa calomnie,
Et lui fit en naissant rencontrer le tombeau.

Depuis que, sous les lois du plus juste monarque
Qui jamais ait régi l'empire des vivants,
Tu tiens comme un nocher le timon de sa barque,
As-tu jamais blêmi par la crainte des vents?
Quels syrtes vagabonds, quels écueils effroyables,
Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,
Et quels prodiges peut l'histoire renommer
Qui puissent égaler cette heureuse aventure,
Où le ciel te permit ainsi qu'à la nature
D'élever des rochers au milieu de la mer?

Ce jour qu'en ta faveur le ciel fila de soie,
Neptune fit pour toi de si puissants efforts,

Qu'au temps qu'il bâtissoit les murailles de Troie,
Il travailloit bien moins qu'il ne faisoit alors :
Cependant ta fortune ardemment animée
Alla voir des Anglais la sacrilége armée ;
Et d'un œil de courroux qui leur sembloit parler,
Leur prédit les malheurs qui menaçoient leurs crimes,
Et compta leurs vaisseaux comme autant de victimes
Que ta sainte fureur lui devoit immoler.

Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matieres,
Dont la cime aujourd'hui baise les fondements,
Ces colosses changés en fameux cimetières
Où ta gloire a bâti de si beaux monuments,
Ces affreux boulevards, ces superbes machines,
Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines,
La Rochelle, en un mot, qu'est-elle maintenant?
N'as-tu pas abattu sa pompe injurieuse,
Et mis au pied du roi l'audace impérieuse
Du rebelle démon qui l'alloit soutenant?

Mais tant d'autres exploits dont l'histoire est ornée,
Tant d'effets merveilleux qui brillent en nos jours,
Et qui ne verront point leur gloire terminée
Qu'alors que la nature aura fini son cours;
Tant d'ennemis courbés au joug de cet empire,
Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire
Pour assouvir la faim de son mourant orgueil;
Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie
Autant de Pélions pour écraser l'envie,
Et sauver tes vertus de la nuit du cercueil?

Puisses-tu, grand héros, étendre nos conquêtes
Au bord où le soleil naît et va finissant;

Et que tous tes progrès soient autant de tempêtes
Pour émousser l'orgueil des cornes du croissant.
Que s'il faut que ton corps, comme Auguste, succombe
Sous le faix éclatant d'une pompeuse tombe,
Puisses-tu faire naître un laurier glorieux,
Qui de tes faits divins soit la marque éternelle,
Et pousse au monument une tige immortelle,
Qui porte ses rameaux jusque dedans les cieux.

STANCES.

A MADAME LA PRINCESSE MARIE.

Beau parc, où la nature admire son ouvrage,
Où le printemps renaît en mille endroits divers,
Où les moindres objets représentent l'image
De ce beau jour qu'on vit paroître au premier âge,
Quand Dieu fit d'un néant le rond de l'univers :

Enfin, c'est aujourd'hui que ta beauté surmonte
Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des cieux,
Que tous ces beaux vergers que l'histoire nous conte,
Où le berger Adon caressoit Amathonte,
Ne sont que des déserts à l'égard de tes lieux.

Mais surtout ce qui fait ta gloire incomparable,
Et qui rend ici-bas ton renom sans pareil,
C'est d'être visité de l'œil le plus aimable,
De l'objet le plus digne et le plus adorable
Qui jamais ait terni la clarté du soleil.

Cette grande princesse aussi belle que sage,
Cette reine des cœurs, dont la puissance luit
Sur les autres beautés, avec plus d'avantage
Que ce fameux flambeau qui se lève du Tage
Ne luit à son réveil sur les feux de la nuit :

Sitot que son retour eut chassé les encombres,
Que tes feuillages verds revirent ses appas;
Est-il pas vrai qu'on vit tes cabinets moins sombres;
Qu'à l'aspect de ses yeux tu retiras tes ombres
Pour admirer les fleurs qui naissent sous ses pas!

Les serpents aussitôt délaissèrent tes herbes;
Flore fit à l'instant naître tant de couleurs,
Que l'été n'a jamais tant amassé de gerbes :
Comme l'on vit alors tes parterres superbes
Remplis diversement de la beauté des fleurs!

Mais, quelque vif éclat que ton sein ait de rare,
Fût-il en son éclat plus beau que les habits
Que l'Aurore, au matin, à son lever prépare.
Quand, pour voir son chasseur, Amour veut qu'elle pare
De perles ses cheveux, et son corps de rubis:

Même eusses-tu, parmi tant de beautés écloses,
Les astres dont les dieux ont les cieux embellis,
Tu n'aurois point encor de si divines choses,
Que son teint, qui de honte a fait rougir les roses,
Et qui, de jalousie a fait blanchir les lys.

Tu vois tous les matins cette beauté parfaite
Chercher dedans tes bois l'astre plus obscurci;
Et, comme une Diane, y faisant sa retraite,
Rappelant à ses yeux ton ancienne défaite,
Regardant tes rameaux, semble parler ainsi :

« Beaux arbres qui, malgré la superbe insolence
« De ce monstre qui fut la pâture aux corbeaux,
« N'êtes pas moins touffus que quand sa violence
« Obligeoit la coignée à troubler le silence,
« Au bruit qu'elle faisoit en coupant vos rameaux :

« Je veux que pour jamais votre beauté vous dure,
« Que vous ne soyez point sujets au changement
« Qu'un rigoureux hiver cause par sa froidure ;
« Et que vous ne quittiez jamais votre verdure
« Que par le coup fatal du feu du jugement ;

« Que vous portiez un jour vos orgueilleuses têtes
« Jusqu'auprès du séjour où les astres sont nés,
« Et que les rossignols qui seront sur vos faîtes
« Dissipent de leur bruit les foudres et tempêtes
« Qui voudraient offenser vos beaux fronts couronnés. »

De semblables discours, cette nymphe divine,
En murmurant tout bas, semble te révérer ;
Quand parmi tes rameaux Zéphyre qui chemine,
Te poussant doucement, fait que ton chef s'incline,
De sorte qu'on voit bien que tu veux l'adorer.

Le rossignol ravi de voir tant de merveilles,
Tire de son gosier une telle douceur,
Un air qui sait si bien enchanter les oreilles,
Qu'on voit bien qu'il n'a plus de mémoire, en ses veilles,
De l'affront que lui fit le mari de sa sœur.

Bref, parmi tant d'appas dont ton séjour abonde,
Où cette autre Diane érige des autels,
Je doute, en admirant ta gloire sans seconde,
Si vraiment tu n'es point ce paradis du monde
Où le premier vivant damna tous les mortels.

C'est ainsi que parloit, dans ce lieu solitaire,
Sous un arbre où jamais ne parut le soleil,
Adam, qui fut contraint à la fin de se taire,
Par le ravissement d'un si digne mystère,
Et par la pesanteur des pavots du sommeil.

A MADAME LA PRINCESSE ANNE,

Représentant une bouquetière à un ballet.

Je suis de la nature un si parfait ouvrage,
Que les fleurs de mon sein captiveroient les dieux ;
Et la France a des lys qui ne valent pas mieux
Que ceux de mon visage.

Je n'invoque jamais l'Aurore ni ses charmes,
Pour rendre à mes jardins leurs odorants appas ;
Les fleurs en ma faveur y naissent sous mes pas,
Mieux que dessous ses larmes.

Ils ont eu de tout temps ce puissant privilége
D'empêcher à l'hiver son rigoureux dessein :
On n'y voit nul frimas, si ce n'est que mon sein
Y montre de la neige.

Un aimable printemps s'y fait toujours connoître :
Que si quelques rigueurs choquoient son appareil,
Un seul de mes regards, bien mieux que le soleil,
Les feroit disparoître.

Le silence est si doux en cet heureux domaine,
Que même on n'y sent point l'haleine des zéphyrs,
Si ce n'est quand Amour, du vent de ses soupirs,
M'accuse de sa peine.

Souvent je l'aperçois, plein de traits et de flâmes,
Immolant à mes pieds sa puissance et ses vœux,
Implorer à genoux quelqu'un de mes cheveux,
Pour enchaîner les âmes.

Je ris quand je le vois, tout rougissant de honte,
S'écrier : « Grands effets, qu'êtes-vous devenus,
« Quand pour un Adonis je fléchissois Vénus
« Aux jardins d'Amathonte? »

Parmi l'enchantement de ses amorces fines,
Tout ce que ma bonté peut donner à ses pleurs,
C'est que, lorsque mes mains ont cueilli mille fleurs,
Il en a les épines.

Encore est-ce beaucoup contenter son envie ;
C'est lui donner des traits dont il peut tout blesser :
Car de ses aiguillons il pourroit offenser
La plus heureuse vie.

Peut-être qu'à l'instant ce démon tout superbe,
Pour faire à mon déçu quelques nouveaux asquets,
Est, dedans mon panier, caché sous mes bouquets
Comme un serpent sous l'herbe.

Je suis l'unique objet où le tyran s'amuse ;
Il me suit tellement aux champs et à la cour,
Que, sans savoir que c'est de donner de l'amour,
Un chacun m'en accuse.

SUR LA NAISSANCE DE LOUIS XV.

Incomparable effet des soins de la nature,
Monarque couronné de feux et de rayons,
Grand ornement des cieux, brillante créature,
Qui peins de tes regards tout ce que nous voyons;
Enfant prodigieux de la masse première,
Principe des saisons, père de la lumière,
Astre dont la naissance anima l'univers,
Sage dispensateur des fruits de la mémoire;
Grand soleil, si jamais tu fis rien pour ma gloire,
Je t'invoque à cette heure en faveur de mes vers.

Le sujet que je prends est d'un si haut mérite,
Que je n'en puis assez admirer la splendeur.
Et tout ce qu'en ton cours ta flamme ressuscite,
Doit servir quelque jour de prix à ta grandeur;
Ce dauphin dont le ciel comble notre espérance,
Qui coûte tant d'autels et de vœux à la France,
Est de mes passions l'objet impérieux;
Prodigue-moi les fruits que ta nature enserre,
Et ne t'offense pas si je lui donne en terre
La même dignité que tu tiens dans les cieux.

Grand effet de nos vœux, prince de qui l'enfance
Porte déjà l'effroi parmi les nations,
Surjon de saint Louis, dont l'heureuse naissance
Étouffe pour jamais l'hydre des factions;
Si dedans le berceau ton auguste visage,
Témoigne à nos désirs un assuré présage,

Que bientôt nos malheurs seront ensevelis;
Que ne verra-t-on pas dans le temps qui te reste,
Lorsque, ton père assis dans un trône céleste,
Tu te verras assis dans le trône des lys!

Dans cet événement où la fortune espère
D'enchaîner sous tes pieds l'envie et le malheur,
Que cent peuples divers subjugués par ton père,
Préviendront à genoux l'effet de ta valeur :
Si quelque passion doit fournir un orage
Qui touche de ton cœur l'invincible courage,
Ce doit être une ardeur de vaincre et d'acquérir;
Mais que trouveras-tu pour plaire à ton envie,
Si le plus grand des rois, en te donnant la vie,
T'a donné tous les biens que tu peux conquérir?

Son bras victorieux sur l'onde et sur la terre,
Imprime tellement la grandeur de ses faits,
Que, par toi, l'on dira que ce dieu de la guerre,
Par un prodige heureux, fut le dieu de la paix.
Ainsi le dieu des flots, pour laisser à l'histoire
Les monuments qui font les autels de sa gloire,
Éleva jusqu'aux cieux l'empire de la mer;
La nature en blêmit; et, contre sa coutume,
De cette violence il engendra l'écume
D'où naquit le démon qui nous force d'aimer.

C'est par toi que la paix doit retourner encore,
Enfermer nos ennuis dedans le monument.
En naissant, grand soleil, tu préviens cette aurore,
Aussi tu nous parus miraculeusement;
Ce temps où les frayeurs ne donnoient point de craintes
Ou l'amour seulement faisoit naître nos plaintes,

Va reprendre pour toi ses divines couleurs,
Et de tes devanciers possédant les conquêtes,
De même que ton père a foulé les tempêtes,
L'on te verra marcher sur la face des fleurs

Ce monstre, qui de sang peint sa gloire et son être,
Qui n'assouvit sa faim que de meurtres épais,
Et qui, dès le moment que l'enfer l'eut fait naître,
Éleva la Discorde au trône de la Paix;
Cette guerre, en un mot, qui, pour punir nos crimes,
Immole à sa fureur de si grandes victimes,
Va cesser désormais son parricide effort;
Tu seras l'Alcyon qui vaincra ces orages,
Et qui fera rouiller ce fer dont les outrages
Font périr la nature et triompher la mort.

Ce siècle où le printemps faisoit toute l'année,
Où les contentements surpassoient les désirs,
Où de l'ambition la tempête effrénée
Ne venoit pas troubler le calme des plaisirs;
Ce beau temps où nature enfanta toutes choses,
Où les plus simples fleurs valoient mieux que nos roses,
Va reprendre pour toi son adorable cours :
Ainsi que ta naissance étouffe nos désastres,
De même tu seras la merveille des astres
Sous qui doit refleurir ce miracle des jours.

Ces tyrans dont l'espoir n'est plus qu'une chimère,
Qui regarde nos faits avec un œil jaloux;
Ce rigoureux climat, qui, sans l'œil de ta mère,
N'auroit jamais rien fait d'aimable ni de doux;
Ces peuples qui n'ont rien de si grand qu'une audace,
Dont jamais les effets n'ont suivi la menace;

Grand soleil, ton abord les rendit tous confus,
Ton éclat a défait leurs passions avares,
Et tous leurs vains projets furent autant d'Icares
Que l'on vit submerger aussitôt que tu fus.

Mais, ô divins transports, célestes rêveries,
Brûlantes passions qui m'enchantez les sens,
Que le respect ici retienne vos furies,
Puisque c'est d'eux que vient l'objet de notre encens!
Honorons du passé leurs grandeurs souveraines,
Quand le ciel fit chez eux le miracle des reines,
Par qui Mars et l'Hymen viennent nous secourir;
Ils sont assez punis que leur démon soupire
De voir qu'imprudemment il orna notre empire
D'un ange qui nous sauve, et qui les fait périr.

L'Auteur étant sollicité de se fixer près de la cour, fit cette réponse.

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content de vivre de la sorte,
Que si j'avois gagné tous les biens du Levant :
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue,
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil :
Elle couvre de miel une pilule amère,
Et, sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans les différents,

A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'étoient pas tous parents;
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité fit naître mes aieux;
Mais que j'ai ce bonheur en ce siècle où nous sommes,
Que bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux

La suite de mes ans est presque terminee;
Et quand mes premiers jours reprendroient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée,
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.
Quand de ce tronc vivant l'âme sera sortie,
Que de mes éléments l'ordre ou l'antipathie
Laisseront ma charogne à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai pour se désabuser,
En son aveuglement que son âme radote,
De posséder des biens dont il ne sait user;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure;
Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil,
Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
Puisque, pour ses trésors en pensant faire un coffre,
Peut-être que du bois j'en ferai son cercueil.

Le destin qui préside aux grandeurs les plus fermes,
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,

Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes,
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits;
Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite,
Pour s'élever un trône et construire une loi;
Son dernier successeur se vit si misérable,
Que, pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moi.

Les révolutions font des choses étranges;
Et par un saint discours, digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fût parmi les anges,
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement!
Va, ne me parle plus des pompes de la terre.
Le brillant des splendeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court;
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie;
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

CAPRICE DE L'AUTEUR CONTRE LES MUSES,

Sur ce qu'il avoit fait des vers pour un seigneur dont il fit ensuite le cercueil.

Gredines du mont Parnasse,
Muses qui dans l'univers
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers,
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle,

Puisque l'éloge plus beau
Dont vous flattez les monarques,
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

LORSQUE vous prîtes la peine
De venir sur mon berceau
Emplir ma parlante veine
De votre menteur ruisseau;
Trois fois maudite soit l'heure
Qu'entrant dans cette demeure
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompîtes le vase
Où vous apportiez l'extase
Dont vous m'avez enchanté.

CETTE veine frénétique
Par qui mes sens sont brouillés,
Et qui font qu'en ma boutique
Tous mes outils sont rouilles,
Avec son enthousiasme
N'auroit pas porté mon âme
A ses appas superflus,
Que d'avoir en faux augure
Peint d'éternelle nature
Un héros qui ne vit plus.

J'ABANDONNE nos trophées,
Pégase et votre vallon,
Vos Amphions, vos Orphées,
Phébus et son violon;
Je fulmine, je déteste
Contre l'ardeur qui me reste,

Et, méprisant vos douceurs,
Je retourne à mes chevilles,
Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf Sœurs!

ÉPITRE

A MADAME LA PRINCESSE PALATINE,

Sur l'entrée de monseigneur le prince Palatin, son époux, à Nevers.

Vous savez, auguste princesse,
Que la moitié de votre altesse
A passé dedans ces lieux-ci,
Pour charmer un peu le souci
Qui nous accable depuis l'heure
Que, délaissant cette demeure,
Vous emportâtes avec vous
Ce que nous avions de plus doux.
Nous fîmes tout ce qu'on put faire
A dessein de la satisfaire;
Mais pour accroître les plaisirs
Qui font le but de nos désirs,
Notre ville eût été ravie
Si l'autre moitié l'eût suivie.
Enfin, pour tout dire, l'époux
Que le ciel fit digne de vous
Par l'admirable connoissance
De ses faits et de sa naissance;
Ce prince dont vous méritez
Les non-pareilles qualités,

Et qui dans son amour extrême
Mérite les vôtres de même,
Est cette moitié que je dis
Jointe avec vous comme Amadis
L'étoit avec une Oriane;
Un Endymion à Diane,
Le Zéphyr avecque les fleurs,
Le peintre avecque les couleurs,
Le printemps avec la verdure,
La terre avecque la nature,
Et, pour mieux conclure, en un mot,
Ma lyre avecque mon rabot.
Ce prince, dis-je, incomparable,
Qui fut jadis si misérable,
Quand par vos pénétrants regards
Amour lui décochait ses dards,
Et qui sans cesse les décoche
A qui de trop près s'en approche,
A rendu dedans ce pays
Tous les habitants ébahis,
Moins par l'éclat qui l'environne
Pour être issu d'une couronne,
Que par l'aimable qualité
Qui part de son humilité.
Tous les citoyens de la ville
Le vinrent trouver file à file,
Pour témoigner la passion
Qu'on a pour votre affection.
Le pauvre aussi-bien que le riche
A son abord ne fut point chiche
De chanter en *alleluia*
L'obligation qu'on lui a.

L'un disoit : mon dieu, le beau prince!
L'autre disoit que la province
Auroit un bonheur sans pareil,
Si quelque jour ce grand soleil
Venoit dissiper les orages
Dont nous ressentons les outrages :
Et comme après un long hiver
Le printemps ranimant le verd,
Il n'est point d'objet qui ne plaise;
Que tout le monde pâme d'aise
De voir par ce divin retour
Rentrer la nature en amour;
Ainsi d'une façon semblable
On ne vit point de misérable
Qui ne perdît tout son ennui
De voir votre image avec lui.
Cinq cents hommes dessous les armes
Firent de si fameux vacarmes,
Qu'aux coups qu'ils faisoient exhaler
Les oiseaux en tomboient de l'air;
Et pour former un si beau foudre,
L'on usa toute notre poudre.
Moi-même, qui suis tout confus
De n'être plus ce que je fus,
Je courus ainsi que les autres
Lui présenter mes patenôtres.

. . . .

La justice entra là-dessus
Où le Numa Pompilius
Qui préside à cette contrée
Dans le sacré trône d'Astrée,

Lui dit tant de mots éloquents,
Que les plus critiques croquants
Qui ne cherchent que le désordre,
N'y surent trouver de quoi mordre.
Il lui prôna que ses aïeux,
Qui sont maintenant dans les cieux,
Savent mieux lancer le tonnerre
Que lorsqu'ils étoient sur la terre :
Ce grand prodige de raison
Lui fit voir comme sa maison
Avoit plus fait dans l'Allemagne
Que feu monseigneur Charlemagne ;
Que sa race devoit durer,
Sans que nul en pût murmurer,
D'une tige en héros féconde,
Autant que doit durer le monde,
Le monde eût-il la vanité
D'accompagner l'éternité ;
Que leurs renaissantes conquêtes
Porteroient un jour leurs tempêtes,
Par des exploits grands et divers,
Aux quatre coins de l'univers ;
Mais que leur plus illustre prise
Étoit de vous avoir conquise ;
Enfin ce membre de Thémis,
Que le ciel pour elle a commis,
Fit si bien distiller sa langue,
Que Cicéron, dans une harangue,
S'il étoit sur terre aujourd'hui,
N'auroit pas mieux parlé que lui.
Ensuite de cette éloquence,
On voit pour même conséquence

Entrer messieurs nos échevins,
Plus clairvoyants que Quinze-Vingts,
Assistés, en si belle lice,
Du procureur de la police,
Qui vinrent, lui baisant les mains,
L'appeler l'honneur des humains.
Leur chef, qui vaut bien qu'on le nomme,
Autant ou plus savant qu'un homme,
(Car, sans écarter ma leçon,
Ce chef est encore un garçon)
Lui dit de si charmantes choses,
Que parmi les ris et les roses
Flore trouve moins de trésors
Que sa bouche n'en fit alors;
Mais toutes ces belles paroles
N'auroient passé que pour frivoles
A la barbe de tous nos gens,
Si quatre gingeolets sergents,
Affublés de casaques belles,
De la couleur de ces chandelles
Qui nous éclairoient ci-devant
Pour chanter les noëls, l'avent,
N'eussent apporté de quoi frire,
Par un présent que je vais dire.
Un monstre qu'on nomme un brochet,
Qui n'avoit pas gardé l'huchet,
Car un huchet n'est pas capable
D'en pouvoir tenir un semblable,
Par ces magistrats présenté,
Rendit tout le peuple enchanté;
L'un disoit : Mon dieu, quelle bête!
Un autre disoit : Quelle tête!

Et moi je disois : Plût à Dieu
Tenir le tronçon du milieu,
Et que tous les poissons de Loire
Eussent une telle mâchoire !
Quatre carpes l'accompagnoient,
Qui dans un plaisir se baignoient
Plus agréable que la source
Qui forme leur natuelle course;
Devant le prince elles sautoient,
De l'aise qu'elles ressentoient,
Sembloient dire en muet langage :
Ah! que le sort qui nous engage
Pour un si généreux repas,
Nous fait mépriser le trépas!
Et si, pour rimer à Saint-George
On eût présenté deux pains d'orge,
Je crois qu'à ce jour solennel,
La puissance de l'Éternel
Auroit fait, au siècle où nous sommes,
Ce qu'elle fit quand cinq mille hommes,
Sans compter filles ni garçons,
Furent repus de cinq poissons;
Que les mylords et la canaille
Pour lui plaire auroient fait ripaille,
Et qu'en cette abondance tous
Eussent mangé comme des loups.
Alors il me prit une envie
Qu'à l'achèvement de ma vie
Je puisse poisson devenir
Pour si superbement finir.
Car enfin, quand je considère
Notre naturelle misère,

Et que la mort qui racle tout
Nous tient plus couchés que debout,
Je crois mon dessein légitime,
Et, selon ma raison, j'estime
Qu'il vaut mieux être, en ce revers,
Mangé des princes que des vers;
J'entends en cas qu'une aventure,
Métamorphosant ma nature,
Me fît parmi l'air un oiseau,
Ou le déserteur d'un roseau;
Car je tiens les princes trop sages
Pour être des anthropophages,
Encore qu'un tas d'interdits
En croient moins que je n'en dis.
Mais ce beau présent aquatique
Auroit paru moins authentique,
Si, pour le rendre plus divin,
Le rubicond père du vin,
Ce dieu toujours soûl comme un Suisse,
Que Jupin tira de sa cuisse,
N'eût fait paroître la vertu
Qui sort de l'empire tortu.
Douze bouteilles mieux coiffées
Que ne sont les charmantes fées,
Ou pour mieux dire les Chloris
Qui font l'ornement de Paris,
Dedans ce même temps parurent:
Dieu conserve ceux qui les burent!
Pour moi, j'en pris une au collet;
Et, sans ce secours, le Rollet
Que très-humblement je vous offre,
Seroit encore dans mon coffre.

Ce coffre est mon entendement,
Qui voit périr son fondement,
Puisque les pieds qui le soutiennent
Très-goutteusement les maintiennent,
Et qui dans leur dernier hiver
Ne peuvent vous aller trouver
Pour vous dire. aimable princesse,
Que je veux être à votre altesse
Autant et plus qu'aucun quidam,
Votre petit valet Adam.

CHANSON BACHIQUE.

Que Phébus soit dedans l'onde
Ou dans son oblique tour,
Je bois toujours à la ronde;
Le vin est tout mon amour :
Soldat du fils de Sémele,
Tout le tourment qui me point,
C'est quand mon ventre groumelle
Faute de ne boire point.

Aussitôt que la lumière
Vient redorer les coteaux,
Poussé du désir de boire,
Je caresse les tonneaux;
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :
Voit-on sur la rive more
Plusqu'à mon nez de rubis?

Si, quelque jour, étant ivre,
La Parque arrête mes pas,
Je ne veux point pour revivre
Quitter un si doux trépas;
Je m'en irai dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planterai ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

De ce nectar délectable
Les damnés étant vaincus,
Je ferai chanter au Diable
La musique de Bacchus;
J'appaiserai de Tantale
La grande altération,
Et, sur la roue infernale,
Je ferai boire Ixion.

AUTRE.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçoit la guerre,
Il n'y gagneroit pas:
Jamais je ne m'étonne,
Et je crois, quand je boi,
Que si Jupiter tonne
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau,
Qu'aussitôt ma pensée
Est de voir un tonneau:

Et, lui tirant la bonde,
Je demande au soleil :
As-tu bu dedans l'onde
D'un élément pareil ?

Si l'humide patrie
Du séjour des poissons
Alloit en sympathie
Au jus de nos poinçons,
Sans doute mon courage
Ne pourroit s'empêcher
D'aller faire naufrage
Contre quelque rocher.

Disons donc, camarades,
Que le jus du sarment
Peut chasser des malades
L'horreur du monument ;
Que la plus douce guerre
Qui flatte l'intestin,
C'est le tintin du verre,
Et boire le matin.

AUTRE,

Composée des deux précédentes, et telle qu'on la chante aujourd'hui.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux :
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :

Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas :
A table, rien ne m'étonne;
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si, quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois pas revivre
Pour changer ce beau trépas :
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferois chanter au Diable
Les louanges de Bacchus :
J'appaiserois de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis,
De venir la tasse pleine
Au gîte où l'on m'aura mis :

Pour me faire une hécatombe,
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Pour cercueil, je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne,
Avec ces vers à l'entour :
« Ci gît le plus grand ivrogne
« Que jamais ait vu le jour. »

AUTRE, IMITÉE D'ANACRÉON.

Quittons ce soin avare,
De nos ans le bourreau,
Et qui d'un fer barbare
Nous creuse le tombeau,
Et n'ayons plus d'envie
Que d'honorer Bacchus,
Puisqu'en perdant la vie
Nous perdons nos écus.

Si la Parque inhumaine
Avoit besoin d'argent
De quinzaine à quinzaine,
Comme fait un sergent,
Pour vivre davantage,
Je serrerois du bien;
Mais nargue du ménage,
Puisqu'il ne sert de rien.

SONNET.

A SON ALTESSE ROYALE,
qui étoit aux bains de Bourbon-l'Archambault.

Atlas sur qui l'État fonde son espérance,
Prince, dont mille rois ont été les aïeux,
Quelle injuste douleur t'oblige dans ces lieux
A périr dedans l'eau sa barbare licence?

Ton frère, ainsi que toi, sorti du sang des dieux,
Tout courbé sous le faix des lauriers de la France,
Par des bouches de feu maîtrisant la souffrance,
Égale son empire à la gloire des cieux.

Que dis-tu, ma raison, en pareille aventure,
De voir deux éléments de contraire nature,
Par différents accords, faire un effet si beau?

Ne m'accordes-tu pas que ce qu'on peut résoudre,
Est qu'imitant Jupin, mon roi vit par la foudre,
Et qu'ainsi que Neptun' son frère vit par l'eau?

RONDEAU.

A SON AMI, MALADE D'UNE SCIATIQUE.

POUR te guérir de cette sciatique
Qui te retient, comme un paralytique,
Dedans ton lit, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis, lis comment on les met en pratique :

Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique,
Que, si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

ÉPIGRAMMES.

A UNE VIEILLE DAME FARDÉE.

Madame, c'est en vain que votre âme s'emploie
A chercher dans le fard quelque chose de doux;
Les amants ont horreur d'une pareille proie,
Et la mort seulement doit soupirer pour vous.

C'est en vain que le plâtre applique son usage
A polir votre front, couvert de plis divers;
Et j'enrage de voir dessus votre visage
Les mouches dérober la pâture des vers.

Il est vrai qu'autrefois vous fûtes sans pareille,
Mais votre siècle d'or n'est plus rien que du fer;
Et dans ce changement, il n'est point de merveille:
Dieu fit bien autrefois d'un ange Lucifer.

A UN MAUVAIS PEINTRE.

Peintre, qui te dis sans pareil,
Il faut, pour dauber sur ta malle,
Montrer qu'à peindre le soleil
Tu n'es rien qu'un peintre de balle;
Retire-toi, sot ignorant;
Ton savoir n'est pas assez grand
Pour comprendre tant de merveilles;
Chacun te donne du dessous,
D'autant qu'un miroir de deux sous
Fera plus que toutes tes veilles.

POÉSIES DIVERSES.

VERS

Sur la mort d'un certain gentilhomme tué à la guerre lequel avoit été bénéficier.

Ci gît qui, pour atteindre un éternel renom,
Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;
Passant, assure-toi s'il est mort d'un canon,
Que ce n'a pas été du canon de l'église.

Il n'auroit pas encore éprouvé le malheur
Qui fait passer aux morts la fatale rivière,
S'il eût aussi bien su ménager sa valeur
Comme il savoit jadis épargner son bréviaire.

Passant, pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux, ici, dis-lui ces patenôtres,
Parce que son printemps eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

A une demoiselle de qualité qui avoit prié l'Auteur de lui faire des vers.

Que mon esprit n'est-il capable
De faire des vers aussi doux,
Comme vous êtes adorable
Aux princes qui meurent pour vous;

Un pinceau sans fard et sans feinte
Rendroit votre beauté dépeinte,
Dans un ouvrage sans égal,
Où le savoir de la nature
Confesseroit que ma peinture
Vaudroit bien son original.

Votre visage, qu'on adore
Comme un miracle sans pareil,
S'y verroit peint comme l'aurore,
Et vos yeux comme le soleil.
Quelque bien que la France espère
Du courage dont votre père
Brave l'envie et le malheur;
Quoiqu'il vainque tout par ses armes,
Je ferois dire que vos charmes
Sont plus puissants que sa valeur.

Vos vertus, qui n'ont point d'exemples,
Donneroient un lustre à mes vers,
Comme les dieux donnent aux temples,
Qu'on leur dresse dans l'univers.
Mais, ô divine Charistée!
Je parle comme un Prométhée;
Je me repens d'avoir écrit :
Mon désir vous fait un outrage,
Puisque, pour faire un tel ouvrage,
Il faudroit ravir votre esprit.

Vers commandés par M. le cardinal de Richelieu pour M. le Surintendant.

Grand économe de la France,
Armand m'achète un bâtiment;
Mais le pauvre homme est sans finance
Pour en achever le paiement.
De grâce, accorde à ma requête
Ce qu'il faut pour payer le reste.
Que si mes soins sont superflus,
Du moins donne-moi cette grâce,
De jouir un mois de ta place,
Je ne t'importunerai plus.

A M. le comte d'Arpajon, pour lui demander sa pension.

Comte, je n'ai rien autre chose
A te dire pour compliment,
Sinon qu'Apollon se dispose
A te faire un remercîment;
La nécessité de ma muse
Rend mon âme toute confuse,
Et pour me tirer de souci
Tu n'as qu'à venir à l'offrande,
Car j'écris mieux un grand merci
Que je ne fais une demande.

Pour M. le comte de BRION, *représentant le* Feu *dans le ballet de Mademoiselle.*

JE vis dans le plus pur de tous les éléments,
Et, tout resplendissant de flâmes immortelles,
Je suis comme un soleil aux plus dignes amants;
Aussi vais-je mourant pour l'unique des belles;
Le feu de mon amour m'est si doux et si cher,
Son aimable fureur me donne tant d'envie,
Que, lorsque le trépas par lui me vient toucher,
Imitant le phénix, je recouvre la vie
Dans mon propre bûcher.

SUR SON PORTRAIT, OFFERT A UNE DAME.

JE vous fais offre d'un portrait
Où l'art, jusques au dernier trait,
Vous montre mon triste visage:
Que j'aurois un parfait bonheur,
Si j'étois peint dans votre cœur
Comme je suis dans cet ouvrage!

A monseigneur le cardinal MAZARIN, *sur la mort de sa mère.*

ATLAS qui de notre empire
Soutiens l'immobile faix,
Comme toi chacun soupire
De la perte que tu fais;

Mais de ton illustre mère
L'a mort seroit plus amère,
Si d'un coup infortuné,
Pour affliger notre vie,
La Parque nous l'eût ravie
Avant que tu fusses né.

PIÈCES DIVERSES.

AVIS DES ÉDITEURS.

On a cru devoir faire un corps d'extraits séparé, soit des auteurs peu connus, soit de ceux dont on n'a pu choisir qu'un petit nombre de pièces.

PIÈCES DIVERSES.

RONDEL SUR UN DEPART.

Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure;
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour :
Trop me sera lointaine ma demeure.
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure;
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour.

Mais doux penser que j'aurai à toute heure
Adoucira grand' part de ma doulour.
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour;
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure.

Jean Froissart.

AUTRE EN RÉPONSE.

Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine!
Pour vous ferai loyaument mon devoir.
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine.

Si souhaiter pouvoit estre veoir,
Vous me verriez trente fois la semaine :
Mais puisqu'ainsi il n'est en mon pouvoir,
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine!

Le même.

RONDEL.

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie;
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?
Je vous promets que non ferez;
Raison aura sur vous maistrie : [1]
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Charles d'Orléans.

AUTRE.

D'ou viens-tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?
Dieu doint [2] que puissent être telles
Que volontiers les doive ouir.
S'elles viennent de mon désir,
Ne seront que bonnes et belles.
D'où viens-tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?

---

[1] *Maistrie*, aura le dessus.

[2] *Dieu doint*, Dieu fasse.

Mais, si sourdent [1] de desplaisir,
J'aime mieux que tu me les cèles;
Assez et trop j'en ai de telles :
Ne dis rien que pour m'esjouir.
D'où viens tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?

LE MÊME.

LE RENOUVEAU.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a beste, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfavrerie;
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

LE MÊME.

---

[1] *Sourdent,* sortent, proviennent.

CHANSONS.

Vostre bouche dit, Baisez-moy,
Si m'est advis [1], quand la regarde :
Mais dangier de trop près la garde,
Dont mainte douleur je reçoy ;
Laissez m'avoir, par vostre foy,
Un doux baiser, sans que plus tarde.
Vostre bouche dit, Baisez-moi,
Si m'est advis, quand la regarde.

Dangier me hait, ne sçais pourquoy,
Et tousiours destourbiers [2] me darde ;
Je prie à Dieu que mal feu l'arde [3],
Il fut temps qu'il se tinst coy [4].
Vostre bouche dit, Baisez-moy,
Si m'est advis, quand la regarde.

LE MÊME.

AUTRE.

Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance,
Ou par manière d'accointance ;
Trop de gens en sont prisonniers :

[1] *Si m'est advis,* à ce qu'il me semble.

[2] *Destourbiers,* empêchement.

[3] *Mal feu l'arde,* mauvais feu le brûle ; *espèce de jurement.*

[4] *Qu'il se tinst coy,* qu'il se tînt tranquille.

On en peut avoir par milliers,
A bon marché, grand' abondance.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

Mais sçavez-vous lesquels sont chiers?
Les privés, venant par plaisance;
Tous autres ne sont, sans doutance,
Que pour fester estrangiers.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

LE MÊME.

QUATRAIN.

Plusieurs pasteurs, portant simples habits,
Monstrent semblant qu'en eux n'a que reprendre;
Mais au-dedans, ce sont, à bien les prendre,
Loups ravissants sous toizon de brebis.

Guillaume Cretin.

HUITAIN.

Cœur à mouvoir plus fort et échauffer
Qu'un dur rocher, et qu'une froide glace,
De quoi te sert de mon mal triompher,
Et t'orgueillir de beauté qui tout passe?
Par vrai amour ton amour je pourchasse;
De quoi ne m'as tant soit peu satisfait:
Grâce attendue est une ingrate grâce;
Et bien n'est bien, s'il n'est promptement fait.

François Ier.

AUTRE.

Celle qui fut de beauté si louable,
Que pour sa garde elle avoit une armée,
A autre plus qu'à vous ne fut semblable,
Ni de Pâris, son ami, mieux aimée,
Que de chacun vous êtes estimée :
Mais il y a différence d'un point;
Car à bon droit elle a été blasmée
De trop aimer, et vous de n'aimer point.

LE MÊME.

EPITAPHE D'AGNÈS SOREL.

Ici dessous, des belles gist l'eslite;
Car de louanges sa beauté plus mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que tout cela qu'en cloistre peut ouvrer
Close nonain, ni en désert hermite.

LE MÊME.

DE L'AMOUR.

J'ai vu Amour pourtrait en divers lieux :
L'un le peint vieil, cruel et furieux;
L'autre, plus doux, enfant aveugle et nu :
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu,
Par ses bienfaits ou par sa forfaiture.

Pour mieux, au vrai, définir sa nature,
Faudroit tous cœurs voir clairs et émondés,
Et les avoir premièrement sondés,
Devant qu'en faire un jugement croyable :
Car il n'est point d'affection semblable,
Vu que chacun se forge en son cerveau
Un dieu d'amour pour lui propre et nouveau,
Et qu'il y a, si le dire est permis,
D'aimer autant de sortes que d'amis.

Antoine Heroet.

A LA REINE.

Jadis Juno étoit une déesse;
Jadis Pallas en étoit une aussi :
De toutes deux l'antiquité ne cesse
De haut louer la vertu et hautesse;
Mais toutes deux ne sont, en ce temps-ci,
Qu'une parfaite, et qui les deux rassemble.
France et Itale approuvent trop ceci;
Tu es Juno et Pallas tout ensemble.

Charles Fontaine.

DE L'AMOUR.

Aimez, suivez l'Amour, gentes fillettes :
C'est un grand dieu; soyez à lui sujettes.
N'en doutez point, Amour vous maintiendra
Heureusement, et tout bien vous viendra.
C'est le seul dieu entre tous autres dieux,
Le plus benin et le plus gracieux :

C'est le seul dieu, qui les autres accorde;
C'est le seul dieu de paix et de concorde;
C'est celui dieu, par qui fut fait ce monde,
Qui entretient cette machine ronde :
Car le soleil, les planètes, la lune,
Seroient çà bas sans influence aucune,
Si par ses soins Amour, ce puissant dieu,
Ne leur faisoit regarder ce bas lieu,
Pour y produire à notre utilité
De tous les biens une fertilité.
Les blés, les vins, les arbres et les fruits
Viennent de là, et par ce sont produits.
Et pour parler des choses de plus près,
Les éléments, en un bel ordre exprès,
Feroient combat, et très-grande folie,
Si ce n'étoit qu'Amour les joint et lie;
Et si l'Amour ne les attempéroit,
En notre corps la guerre se feroit :
Le chaud voudroit sur le froid dominer;
Le froid voudroit le chaud exterminer :
Pareillement le sec avec l'humide
Se combattroit, s'il étoit d'Amour vuide,
Et causeroit en nous un tel discord,
Qu'il en viendroit maladie et puis mort.
Amour est noble et plus fou que les rois :
Les princes grands, avec tous leurs harrois,
Sont tous contraints sous lui leur chef baisser,
Et haut et clair son pouvoir confesser,
Quand il les rend ses serfs assujettis,
Leur fait aimer souvent les plus petits.
C'est un grand cas que sceptres, diadêmes,
Les hauts honneurs, les puissances suprêmes,

De toutes parts tout ce que l'on peut voir
Sous l'Amour ploie, et sous son grand pouvoir.
Les plus forts donc d'Amour la force épreuvent;
Même les grands acheter ne le peuvent.
Communément, toute autre affection,
Tout art humain, toute opération,
Par-dessus soi obtient quelque salaire :
Le seul Amour est toujours au contraire;
Le seul Amour se contente de soi.
Que veut celui qui d'Amour suit la loi?
Que cherche-t-il? Rien qu'un tendre retour;
Car, comme on dit, Amour demande amour.

LE MÊME.

RONDEAU.

A femme qui cherche mari.

Pensez-y bien, avant que mari prendre,
Que grand' beauté ne vous puisse surprendre;
Car orgueil est souvent en grand' beauté,
Et en orgueil il y a cruauté,
Que l'on ne peut à son plaisir reprendre.

A souffreteux n'allez aussi prétendre,
Ni de richesse à pauvreté vous rendre :
En indigence y a déloyauté;
Pensez-y bien.

Monter trop haut, c'est pour en deuil descendre;
Entre deux vents il faut son aisle étendre,

Et son pareil aimer en loyauté,
Avec vouloir de tenir féauté.
Qui ne le trouve, il vaut bien mieux attendre :
Pensez-y bien.

JEAN BOUCHET.

BALLADE.

QUAND justiciers, par équité,
Sans faveur procès jugeront;
Quand en pure réalité
Les avocats conseilleront;
Quand procureurs ne mentiront,
Et que chacun sa foi tiendra;
Quand pauvres gens ne plaideront,
Alors le bon temps reviendra.

QUAND prestres sans iniquité
En l'église Dieu serviront;
Quand en spiritualité
Simonie plus ne feront,
Quand bénéfices ils n'auront,
Fors comme il leur appartiendra;
Quand plus ne se déguiseront,
Alors le bon temps reviendra.

QUAND ceux qui ont autorité
Leurs sujets plus ne pilleront:
Quand nobles, sans crudélité
Et sans guerres, en paix vivront;
Quand les marchands ne tromperont,
Et que le juste on soutiendra;
Quand larrons au gibet iront,
Alors le bon temps reviendra.

ENVOI.

Prince, quand les gens s'aimeront,
Je ne sais quand il adviendra,
Et qu'offenser Dieu ils craindront,
Alors le bon temps reviendra.

LE MÊME.

L'AMOUR JUSTIFIÉ.

Vénus, faisant à son fils sa complainte,
Lui dit : Garçon, vois les maux que tu fais;
Ta mère suis, et je sens ton atteinte :
Et qui plus m'est insupportable faix,
Contre Pallas n'exerces tes forfaits.

Mère, dit-il, je vous dirai la cause
Pourquoi jouer à Minerve je n'ose :
Elle est armée et de lance et d'écu ;
Et son regard, si grande peur me cause,
Qu'en le voyant, je suis presque vaincu.

Cette raison, mon fils, n'est suffisante ;
Car Mars est plus que Pallas furieux,
Qui toutefois ta force expérimente,
Tant que de lui tu es victorieux.
Mère, dit-il, le vaincre glorieux
Plus me seroit, s'il faisoit résistance :
Mais de son veuil sans se mettre en défense,
Sentant mes dards, promptement s'est rendu ;
Et vous, ma mère, ainsi comme je pense,
Point ne voudriez qu'il se fust défendu.

JACQUES COLLIN.

RONDEAU.

CRÉDIT n'est plus, pour ce que les detteurs
Rompent la foi envers leurs créditeurs,
Dont ne faut point que nul fort s'émerveille;
L'on ne veut plus donner à la pareille,
Ni prêter rien à un tas de flatteurs.

DE babillards, gaillards et grands vanteurs,
Le monde est plein, mesmement de menteurs,
Dont maint pauvre homme oit dire à son oreille :
Crédit n'est plus.

VOUS trouverez de ces grands emprunteurs
Qui, même ayant pour payer leurs prêteurs,
Songent plutost à vuider la bouteille,
A jeux, banquets, et chère non-pareille :
Or aujourd'hui, par tels dissipateurs,
Crédit n'est plus.

EUSTORGE DE BEAULIEU.

RONDEAU.

AU bon vieux temps, que l'amour par bouquets
Se démenoit, et par joyeux caquets,
La femme étoit trop sotte ou trop peu fine :
Le temps depuis, qui tout fine et affine,
Lui a montré à faire ses acquets.

LORS les seigneurs étoient petits nacquets (1) :
D'aulx et oignons se faisoient les banquets;

[1] *Nacquets*, valets, laquais.

Et n'étoit bruit de la mer en cuisine;
Au bon vieux temps.

Dames aux huis n'avoient clefs ni loquets;
Leur garde-robe étoit petits paquets
De canevas, ou de grosse étamine:
Or, diamants, on laissoit en leur mine,
Et les couleurs porter aux perroquets,
Au bon vieux temps.

Victor Brodeau.

DIXAIN.

De Vénus et de son fils.

Vénus un jour vit son fils revenir
L'arc en la main, et en son col la trousse;
Si le regarde, et lui va souvenir
Des maux qu'il fait quand un peu se courrouce.
Lors, d'une voix plus fâcheuse que douce,
Lui dit ainsi: Enfant plein de courroux,
Ne veux-tu point être aux humains plus doux
Sans les navrer de plaie mortifère!
Il répondit: Ma mère, taisez-vous;
Ce que j'en fais, vous me le faites faire.

Gilles d'Aurigny.

A UNE DAME NOMMÉE ROSE.

Je vis un jour la rose en un rosier,
En ce vert mois qui toute joie annonce:
Mais, la pensant cueillir de cœur entier,
Je fus piqué vivement d'une ronce.

Ah ! dis-je lors, à grand tort tu m'as point.
Mon cœur, hélas ! en si douloureux point,
Par son désir à cet affront m'expose ;
Mais quelque hiver viendra si bien à point,
Qu'on ne tiendra plus compte de la Rose.

LE MÊME.

HUITAIN.

Il ne faut pas toujours aimer.

Double argument devant moi se présente
Touchant le mal et le profit d'amour :
L'un me contraint que de lui je m'absente,
Et l'autre veut que je fasse au rebours.
En le laissant, je m'expose à sa rage ;
Si je le prends, il me pourra blesser :
Il vaut donc mieux, pour me montrer plus sage,
Un jour le prendre, et l'autre le laisser.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME.

Je n'ai procès, de meurtre, ni poison,
Mais au libel trois chèvres je demande
Que mon voisin embla [1] de ma maison ;
Et sur le point où faut que l'on défende,
Pour contester, tu me dis que j'entende
Comme Annibal, Sylla, César, et maints,
Furent vaillants : tu tempestes des mains,

---

[1] *Embla*, enleva.

Et, en criant, tords mon droit et tes lèvres :
J'entends, Hélin, les hauts faits des Romains ;
Mais réponds-moi à propos des trois chèvres.

ÉTIENNE FORCADEL.

AUTRE.

Ondes, souffrez, disoit l'amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde sûrement ;
Et si je puis entre ses bras me rendre,
Au revenir me noyez seulement. [1]

LE MÊME.

LE JEU D'ÉCHECS.

EMBLÊME.

Le roi d'échecs, pendant que le jeu dure,
Sur ses sujets a grande préférence ;
Si l'on le mate, il faut bien qu'il endure
Que l'on le mette au sac sans différence.
Ceci nous fait notable démonstrance
Qu'après le jeu de vie transitoire,

---

[1] Voltaire a imité avec beaucoup de grâce cette jolie épigramme tirée de l'anthologie :

Léandre, guidé par l'amour,
En nageant disoit aux orages :
« Laissez-moi gagner les rivages,
« Ne me noyez qu'à mon retour. »

Quand mort nous a mis en son repertoire,
Les rois ne sont plus grands que les vassaux;
Car dans le sac, comme à tous est notoire,
Rois et pions en honneur sont égaux.

GUILLAUME DE LA FERRIÈRE.

CONSIDÉRATION.

Si nous voulons l'ennemi surmonter,
Aux dits de Christ il nous faut condescendre;
Et ne pouvons dessus les cieux monter,
Que par celui qui en voulut descendre.

LE MÊME.

SONNETS

Je ne veux plus, Bellay, travailler mes esprits,
Et veiller nuit et jour pour les lettres apprendre,
Et ne veux les beaux traits dans les livres comprendre,
Mait plutost oublier ceux-là que j'ai compris.

Les sçavants aujourd'hui sont tous mis à mépris,
Et les grands au savoir ne daignent plus attendre;
Les bouffons seulement ils se plaisent d'entendre,
Et ceux qui font service au métier de Cypris.

J'ai vu ce grand guerrier, qui prestre ore veut vivre,
Chasser un qui venoit lui présenter un livre,
Afin de retenir un bouffon près de lui;

Et, se moquant de ceux qui se plaisent à lire,
Dire publiquement qu'un bouffon le fait rire.
Et qu'un homme savant ne lui donne qu'ennui.

OLIVIER DE MAGNY.

AUTRE.

PAUVRE aveugle qui vas en mendiant du pain,
Et qui plains le malheur dont ta vie est pourvue,
Tu n'es seul contre qui la fortune est émue;
Elle a mis dessus moi plus rudement la main.

J'AI bien vu quelquefois que j'étois libre et sain;
Mais ore j'ai perdu et le cœur et la vue:
Toi, d'un fidèle chien sûrement par la rue,
Et moi étant guidé d'un aveugle incertain.

NOUS mendions tous deux, pour substanter nos vies;
Mais tu meus à pitié ceux à qui tu mendies,
Et nul n'en veut avoir de mon mal douloureux!

TON âme est en franchise, et captive est la mienne,
Vis doncque plus content en l'infortune tienne,
Puisque je te ressemble et suis plus malheureux.

LE MÊME.

QUATRAINS.

CE que tu vois de l'homme, n'est pas l'homme;
C'est la prison ou il est enserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

AUTRE.

L'OISELEUR caut se sert du doux ramage
Des oisillons, et contrefait leur chant:
Ainsi, pour mieux décevoir, le méchant
Des gens de bien imite le langage.

AUTRE.

Plus n'embrasser que l'on ne peut étraindre ;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User des biens, et ne les désirer ;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre.

AUTRE.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne ;
Il est de soi le juge et le bourreau ;
Et ne fut onc de Denys le taureau
Supplice tel, que celui qu'il se donne.

AUTRE.

La calomnie en l'air n'a résidence,
Ni sous les eaux, ni au profond des bois :
Sa maison est aux oreilles des rois,
D'où elle brave et flétrit l'innocence.

AUTRE.

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses cordillons nouer,
Que, bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.

AUTRE.

Ne voise [1] au bal qui n'aimera la danse ;
Ni au banquet qui ne voudra manger ;
Ni sur la mer, qui craindra le danger ;
Ni à la cour qui dira ce qu'il pense.

---

[1] *Ne voise,* n'aille.

AUTRE.

Il est permis souhaiter un bon prince;
Mais tel qu'il est il le convient porter :
Car il vaut mieux un tyran supporter,
Que de troubler la paix de sa province.

AUTRE.

Je ne vis onc prudence avec jeunesse;
Bien commander, sans avoir obéi;
Estre fort craint, et n'estre point haï;
Estre tyran, et mourir de vieillesse.

Gui du Faur de Pibrac.

ÉPIGRAMME.

Sur un portrait de Justice, à M. Jean Jaquar, son ami.

On donne un glaive à Thémis; c'est pour estre
Craint des petits, et simples paysans :
Un trébuchet dans sa main, pour connoistre
Si les écus qu'on baille sont pesants.

Guillaume des Autelz.

SONNETS.

Ne te voyant, quand je t'aimois,
Le mois me duroit une année,
Et une heure mal fortunée
Me duroit un jour, même trois!

Maintenant, plus tu ne me vois,
Pour s'estre mon amour tournée;
Et si je te vois, ma journée
Me dure autant et plus qu'un mois.

Toutefois tu es aussi belle
Que lorsque je te jugeois telle :
Mais j'en ai mon amour osté.

La beauté, certes, n'est point mère
De l'Amour; mais l'Amour est père
De ce qu'on appelle beauté.

Étienne Pasquier.

AUTRE.

Sur le printemps, auquel toute la plaine
Se reparoit de son habit mondain,
Je m'ébattois gaîment en mon jardin
Où l'oiseleur chantoit à gorge pleine.

Avecque moi Éléonor je meine,
Et mille fleurs je pille de ma main,
Dont j'enrichis et son chef et son sein;
Mais ces bouquets elle touchoit à peine,

Que, me tournant, aussitôt je ne voi
Rien que haliers ès environs de moi,
Tige premier de la rose cyprine :

Ah! dis-je alors, ô des vierges l'honneur,
Ne permets pas que l'on cueille ta fleur;
Car le rosier sans rose n'est qu'épine.

Le même.

LA PUCE.

Ainsi que dedans le pré
D'un verd émail diapré,
On voit que la blonde avette
Sur les belles fleurs volette,

Pillant la manne du ciel,
Dont elle forme son miel :
Ainsi, petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu volettes à tâton
Sur l'un et l'autre téton.
Or, ayant pris ta pasture,
Tu t'en viens à l'aventure
Soudain après héberger
Au milieu d'un beau verger,
Paradis qui me réveille,
Lorsque plus elle sommeille :
Là, prenant ton bel ébat,
Tu lui livres un combat,
Combat qui aussi l'éveille
Lorsque plus elle sommeille.

Je ne veux ni du taureau,
Ni du cygne blanc oiseau,
Ni d'Amphitryon la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme.
Puisque ma dame se paist,
Sans plus, de ce qui te plaist,
Plust or' à Dieu que je pusse
Seulement devenir puce!

Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus haut de ton col,
Ou, d'une douce rapine,
Je sucerois ta poitrine,
Ou lentement pas à pas
Je me glisserois plus bas,

Et d'un muselin folastre,
Je serois puce idolastre,
Pinçonnant je ne sçais quoi
Que j'aime trop plus que moi!
Mais las! malheureux poëte!
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite?
Cet échange affiert[1] à ceux
Qui font leur séjour aux cieux.
Et partant puce pucette,
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux
Adresser vers toi mes vœux.
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des ailes,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don
Pour ma pauvre âme altérée,
C'est que ma dame par toi
Se puisse éveiller pour moi!
Que pour moi elle s'éveille,
Et ait la puce en l'oreille.

LE MÊME.

LE SABLE

Imitation de Jérosme Amalthée.

La poudre qui dans ce cristal
Le cours des heures nous compasse,
Lorsque dans un petit canal,
Souvent elle passe et repasse,

---

[1] *Affiert,* convient.

Fut Ronsard, lequel, ayant veu
Les yeux de la belle Cassandre,
Fut soudain transformé en feu,
Et de feu transformé en cendre.
O cendre! qui es sans requoi,
Tu témoigneras une chose,
C'est qu'un pauvre amant, plein d'émoi,
Comme toi, jamais ne repose!

LE MÊME.

ÉPIGRAMME A VÉNUS.

Dis-moi, Vénus, pourquoi as-tu permis
Que celle-là que tant j'aime et pourchasse,
Que celle-là où j'ai tout mon cœur mis,
Cruellement me tienne telle audace?
Fais, Vénus, fais que son beau teint s'efface,
Puisque alléger ne veut ma maladie;
Courrouce-toi; rends-la moi enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'avenir.
Hélas! Vénus, n'en fais rien, je te prie;
Elle pourra plus douce devenir!

JEAN DE LA PÉRUSE.

QUATRAIN.

Achille fit tort à ses mains,
Quittant le fuseau pour l'épée:
L'un file la vie aux humains,
De l'autre la vie est coupée.

CATHERINE DES ROCHES.

LE SOMMEIL ET LA MORT.

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de mesme parentage;
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage;
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Le Sommeil, respirant mille petits zépyhrs,
Caresse doucement le dormant en sa couche;
Et la Mort, ternissant une vermeille bouche,
Étouffe pour jamais ses gracieux soupirs.

Ne m'abandonne point, ô bienheureux Sommeil!
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère et de moi; fais que la nuit dernière
Ne ferme de long-temps nos yeux au clair soleil!

Ainsi soit pour jamais le silence sacré
Fidèle avant-coureur de ta douce présence!
Ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance!
Ainsi les beaux pavots renaissent à ton gré!

LE MÊME.

CHANSON IMITÉE DE CATULLE.

Vivons, ma maîtresse, vivons,
Et l'amour jusqu'au bout suivons;
Fuyons des vieillards trop sévères
Les rumeurs; aimons passe-temps,
Et cueillons de notre printemps
Le fruit, loyer de nos misères.

Le soleil toujours va et vient;
Aux saisons autant en advient :
Mais quand notre brève lumière
A fait son cours soudainement,
Nous ne pouvons aucunement
La rappeler en la carrière.

Sus donc! mignonne, accole-moi,
Et soulage mon long émoi
D'un baiser qui mille en attire,
Cent et cent, mille et mille après,
Qui s'entre-suivent de bien près,
Ce pendant que vif je respire.

Puis quand nous aurons fait amas
De tant de gracieux appas,
Que le ciel benin nous assemble,
Afin que l'on ne sache point
Le nombre de ce qui m'époint,
Nous confondrons le tout ensemble.

Jacques de Romieu.

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE RONSARD,

A Desportes.

Nature est aux humains sur tous autres cruelle :
On ne voit d'animaux,
En la terre et au ciel, ni en l'onde infidèle,
Qui souffrent tant de maux.

NOTRE esprit incertain, aussitôt qu'il raisonne,
La mort va redoutant;
Et, sans cette frayeur, que la raison nous donne,
On ne la craindroit tant.

NOUS craignons de mourir, de perdre la lumière
Du soleil radieux;
Nous craignons de passer sur les ais d'une bière
Le fleuve stygieux.

ENCOR, dès que le ciel en une belle vie
Quelques vertus enclost,
La chagrineuse mort, qui les hommes envie,
Nous la pille aussitôt.

AINSI le verd émail d'une riante prée
Est soudain effacé;
Ainsi l'aimable teint d'une rose pourprée
Est aussitôt passé.

LA jeunesse de l'an n'est de longue durée;
Mais l'hiver aux doigts gourds
Et l'été, rembruni de la torche éthérée,
Durent presque toujours.

MAIS las! ô doux printemps, votre verdeur fanie
Retourne au même point:
Mais quand notre jeunesse une fois est finie,
Elle ne revient point.

LA vieillesse nous prend maladive et fascheuse,
Hôtesse de la mort,
Qui, pleins de maux, nous pousse en une tombe creuse
D'où jamais on ne sort.

DESPORTES, que la muse honore et favorise
Entre tous ceux qui ont
Suivi le saint Phébus et sa science apprise
Dessus le double mont!

A RONSARD, Apollon, ni les Muses pucelles
N'ont de rien profité,
Bien qu'ils eussent pour lui les deux crespes jumelles
De Parnasse quitté.

C'EST grand cas que ce Dieu, qui dès l'enfance l'aime,
Affranchit du trépas
Ses divines chansons, et que le chantre mesme
N'en affranchisse pas.

VOUS-MESME vous verrez le fleuve où tout arrive,
Et paierez le denier
Que prend, pour nous passer jusques à l'autre rive,
L'avare nautonier.

ADIEU, mon cher Ronsard; l'abeille en votre tombe
Fasse toujours son miel!
Que le baume arabique à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel;

LE laurier y verdisse avecque le lierre
Et le myrte amoureux;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux.

AH! vous êtes heureux, et votre mort heureuse!
O cygne des François!
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mille fois.

Vous errez maintenant aux campagnes d'Élise,
A l'ombre des vergers,
Où mûrit en tout temps, assuré de la bise,
Le fruit des orangers;

Ou les prés sont toujours tapissés de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oiseaux gazouillant au murmure
Des ruisseaux cristallins.

En grand' foule accourus, autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boivent le nectar, d'ambroisie se paissent
Aux bords élysiens.

Sur tous, le grand Eumolpe et le divin Orphée;
Et Line et Amphion,
Et Musée, et celui dont la plume échauffée
Mit en cendre Ilion :

Le louangeur thébain, le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et avecque Sénèque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureux Florentin :

Tous vont battant des mains, sautèlent de liesse,
S'entre-disant entr'eux :
Voilà celui qui dompte et l'Itale et la Grèce
En poëmes nombreux!

L'un vous donne sa lyre, et l'autre, sa trompette;
L'autre veut vous donner
Son myrte, son lierre ou son laurier prophète,
Pour vous en couronner.

Ainsi vivez heureuse, âme toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve au malheur de la France, voisine
De sa dernière fin. [1]

Robert Garnier.

PSEAUME VI.

Domine, ne in furore, etc.

Daigne me regarder des yeux de ta clémence;
Ne me corrige point, Seigneur, dans ta vengeance,
Et n'étends sur mon chef ton courroux endurci;
Mais, touché des accents de ma plainte éplorée,
Évoque, père doux, ma cause déplorée
Du siège de justice au trône de merci.

Seigneur, si de tes mains les ouvrages nous sommes,
Pardonne aux criminels, comme père des hommes,
Et non point comme auteur de leur iniquité:
Siéroit-il pas bien mieux à ta divine essence
D'effacer le péché par ta juste clémence,
Qu'effacer le pécheur par ta sévérité?

Tire-moi des langueurs qui me suivent sans nombre,
Comme les corps humains sont suivis de leur ombre,
Plutost par ta bonte que par ton jugement;
Et retourne sur moi les yeux de ton visage
Tels qu'ils luisent en toi, quand tu portes l'image
Non d'un juge irrité, mais d'un père clément.

---

[1] *Allusion aux guerres civiles de ce temps-là.*

Que si tu veux, Seigneur, perdre ta créature,
Quel est celui de nous qui dans la sépulture
Se souviendra de toi au royaume des morts?
Est-ce dans le tombeau, dessous la terre noire,
Que les corps sans esprit célèbrent de ta gloire
La renaissante histoire et les vivants accords?

Qu'excessif et cruel est le mal qui me touche!
Je n'ai plus pour parler de langue ni de bouche!
Ma bouche ne fait plus que se plaindre et gémir;
Mon lict toutes les nuits est trempé de mes larmes;
Çà et là combattu de diverses alarmes,
Quand tout le monde dort, je ne puis m'endormir.

Pourrois-je bien dormir, pécheur abominable,
Si mes yeux, devenus un fleuve inépuisable,
Ne font plus que pleurer mes immortels ennuis?
J'en ai trouble la vue, et leur prunelle éteinte,
Devant mes ennemis s'éblouissant de crainte,
Au lieu de voir des jours, ne voit plus que des nuits,

Mais tu sais pardonner, et la main tu retire
Sitost que nous cessons de provoquer ton ire;
Et c'est ainsi, grand Dieu, que, variant le sort,
Ceux qui sur notre honte établissent leur gloire,
De vergogne éperdus, voyent en nos victoires
Leur honte et notre honneur, notre vie et leur mort.

Ils se réjouissoient de nous voir en tristesse;
Nos pleurs étoient leurs airs, nos pertes leur richesse,
Nos peines leur repos, nos hyvers leurs printemps;
Tous nos jours de tempeste étoient leurs jours de calmes;
Nos plaisirs leurs douleurs, nos défaites leurs palmes,
Et nos jours pluvieux le plus beau de leur temps.

Mais en moins d'un moment, confondus en leurs trames,
Ils frémiront d'horreur, reprochant à leurs âmes
Tant d'injustes desseins contre moi projetés;
Et la honte bientost, à l'échine courbée,
A l'œil cave, au teint rouge, à la bouche plombée,
Sera le plus doux fruit de leurs impiétés.

Jean-Baptiste Chassignet.

PSEAUME LXXXII.

Deus, quis similis erit tibi?

Tes ennemis, Seigneur, ont fait contre tes saints
Maints captieux projets, maints sinistres desseins,
Mainte noire entreprise;
Et, par leurs faux conseils, ne tachent inhumains,
Qu'éventer tes conseils et perdre ton Église.

Les habitants de Tyr, voire les Syriens,
Sont venus au secours des peuples anciens,
Qui de Lot ont pris source,
Conspirant tous ensemble à trouver les moyens
D'arrester les Hébreux au milieu de leur course.

Conspirant tous ensemble à fourrager leurs champs,
Butiner leurs cités, moissonner leurs marchands
Au tranchant de leurs glaives;
Profaner leur autel, et repeupler, méchants,
Leurs berceaux d'orphelins, et leurs couches de veuves.

Mais vendange, Seigneur, ces nombreux bataillons,
Comme autrefois Moab vit sur les verds sillons

Moissonner ses gendarmes,
Quand Gédéon vainqueur, gagnant ses pavillons,
Divisa son butin et partagea ses armes.

Vendange-les, Seigneur, de la même façon
Que tu fauchas jadis, au torrent de Cison,
Et Jabin et Sisare,
Quand l'épée au côté, et la lance à l'arçon,
Ils menaçoient Isâc d'un servage barbare.

Leurs bandes autrefois si pompantes d'orgueil,
Mortes parmi les champs, sans larmes et sans deuil,
Restèrent diffamées,
(Objet cruel à voir) et n'eurent pour cercueil
Que le ventre glouton des bêtes affamées.

Précipite leur troupe, ô Père tout-puissant,
Comme du haut sommet d'un roc âpre et glissant,
Roule une forte roue,
Comme un festu de paille ore monte, or' descend,
Sous le souffle divers de l'autan qui s'en joue.

Alors ils connoistront qu'à toi seul appartient
Tout ce que la rondeur de la terre entretient,
Tout ce que l'air enserre,
Tout ce que la mer même en ses vagues retient,
T'appelant le Seigneur du ciel et de la terre.

LE MÊME.

PSEAUME XCI.

Bonum est confiteri Domino et psallere.

Soit que du beau soleil la perruque empourprée
Redore de ses rais cette basse contrée;

Soit que la nuict du monde efface les couleurs,
J'exalterai, le jour, ta louange sacrée;
La nuict, je chanterai ta grâce et tes valeurs.

Quoi! les ingrats pécheurs, dépourvus de science,
Ne se tourneront point devers ta sapience,
Ne reconnoistront point tes hauts faits merveilleux!
Innombrables hauts faits, que par expérience
Tu révèle aux petits, et cache aux orgueilleux?

Ils ne connoistront pas que les ouvriers iniques
De toute impiété fleurissent magnifiques
Sur l'avril de leurs jours, en richesse et splendeur;
Comme on voit au printemps, ès campagnes rustiques,
Les herbes s'émailler de grâce et de verdeur.

Mais qu'ils meurent aussi au janvier de leur âge,
Sans honneur, sans crédit, comme le verd herbage
Se tanne au premier froid de l'hyver casanier,
Lorsqu'on le voit changer de teint et de visage,
Et perdre en un moment son lustre printanier.

Pour moi, Seigneur, lavé dedans l'huile d'olive,
Ma face reprendra une couleur plus vive,
La bouche un teint plus gai, l'œil un ris plus gaillard;
J'aurai le chef moins gris, la marche plus hastive,
D'âge, plus que de corps, langoureux et vieillard.

Cependant l'homme droit fleurira de la sorte
Qu'auprès de Jéricho fleurit la palme forte,
Que le cèdre fleurit au Liban bocageux;
Le vent ni la chaleur aucun coup ne lui porte,
Verdoyant au milieu des hyvers orageux.

La plante qui prendra, dans la maison divine
Du Seigneur notre Dieu, une ferme racine,

Se vestira de fleurs, parera de rameaux,
Sans redouter des vents la tempeste mutine,
Ni le chaud de l'été, ni le débord des eaux.

Le cours du temps goulu ne pourra rien sur elle;
Sa jeunesse sera, sans vieillir, éternelle;
Les oisillons du ciel y viendront faire bruit;
Son ombre allégera le passant qui pantelle, [1]
Donnant en sa saison et la feuille et le fruit.

Ces plantes, étendant leurs racines profondes
En la maison de Dieu, engendreront, fécondes,
Comme leurs devanciers, un grand nombre d'enfants,
Sans que des ans rongeurs les courses vagabondes
Effacent la verdeur de leurs chefs triomphants.

Ces enfants nouveaux-nés, admirant la sagesse
De Dieu le créateur, annonceront sans cesse,
Par les quatre climats de ce bas univers,
La grandeur de ses faits, le fruit de sa promesse,
Qui, provignant les bons, extirpe les pervers.

LE MÊME.

PSEAUME CXLIII.

Benedictus Dominus, etc.

Béni sois-tu, grand Dieu, qui rempares mon cœur,
Au milieu des assauts d'invincibles murailles,
Qui sur mes ennemis me fais être vainqueur,
Enseignant à mes mains à gagner des batailles.

---

[1] *Qui pantelle*, haletant.

Toujours, ô Dieu puissant ! ami du genre humain,
Tu ne dédaignes point de le prendre en ta garde ?
Tu régis ses pensers, tu lui prêtes la main,
Et l'œil de ton amour sans cesse le regarde.

Tu fis pour les poissons qui nagent sous les eaux
Le reflottant cristal des plaines azurées,
Le grand vuide de l'air tu donnas aux oiseaux,
Aux animaux des champs les campagnes dorées.

L'homme eut de toi le ciel, la mer, la terre et l'air ;
Par tous les animaux tu le fis reconnoistre ;
Lui donnant la raison avec un doux parler,
Tu le fis estre tout, de rien qu'il souloit estre.

Toutefois tel qu'il est, encore n'est-il rien
Qu'une foible étincelle, un vent léger, un songe,
Qui lui montre en dormant une image de bien,
Trouvant à son réveil que ce n'est que mensonge.

Comme l'ombre au soleil, ses jours vont déclinant ;
De moment en moment, à la mort il succombe ;
L'orient de ses jours n'est loin de son couchant,
Et toujours son berceau est voisin de sa tombe.

Bref, l'homme souffreteux n'est rien que vanité,
Une poussière en l'air par les vents poursuivie,
Un vrai flux et reflux de mutabilité,
Plus certain de sa mort qu'asseuré de sa vie.

Fais que ni plus ni moins que le long des ruisseaux
Qui d'un bord argentin entourent la prairie,
S'élèvent à l'envi les petits arbrisseaux,
Croisse de nos enfants la jeunesse fleurie.

Par les prés, par les bois, et par les champs herbeux,
Porte de toutes parts la corne d'abondance;
Féconde nos haras, donne force à nos bœufs,
Et fais que la moisson réponde à la semence.

Afin que de la mort évitant le courroux,
En te rendant nos vœux, assis sur le rivage,
Nous puissions, sous un air plus tranquille et plus doux,
Passer doresnavant le reste de notre âge.

LE MÊME.

LIVRE II. PSEAUME XLVIII.

Vois-tu bien ces richards, superbement vestus
De pourpre et d'écarlate,
Qui donnent mille ébats à leur chair délicate,
Mettant en leurs trésors leurs plus belles vertus?

Le frère toutefois ne sauroit de la mort
Sauver son propre frère,
Ni présenter à Dieu une offrande si chère,
Qui réveille un mortel qui sous la tombe dort.

L'inviolable loi du destin le défend;
La mort aime carnage,
Et frappe également l'ignorant et le sage,
Le prudent et le fol, le vieillard et l'enfant.

Et puis, ces malheureux qui tant ont fait de pas,
Qui tant ont pris de peines
Pour gagner des trésors, délaissent leurs domaines
Aux mains d'un héritier qu'ils ne connoissent pas.

Leurs jardins si bien faits, leurs parterres si beaux,
Leur palais et leur grange
Échappent de leur main ; et, par un triste échange,
Au lieu de leurs maisons ils peuplent des tombeaux.

Cependant ils pensoient, perpétuant leur nom,
Qu'éternels en leurs races
Ils pourroient prolonger, jusqu'aux dernières traces
Du monde consumé, leur gloire et leur renom.

Le bras du Tout-Puissant de l'enfer abysmé
Delivrera mon âme,
Me recevant à soi aussitost que la lame [1]
Revomira mon corps, derechef animé.

Mais quand pour les méchants le jour s'éclipsera,
De leur richesse altière
Ils ne remporteront que les ais d'une bière,
Et leur gloire au tombeau ne les assistera.

Et soudain qu'ils seront dans l'enfer arrestés,
Compagnons de leurs pères,
Après avoir quitté leurs grandeurs passagères,
Ils pleureront long-temps leurs courtes voluptés.

LE MÊME.

ÉLÉGIE.

Bien loin, pasteurs, bien loin de ce tombeau,
Menez ailleurs, paître votre troupeau ;
Jettez des fleurs, jettez de la verdure
Tout à l'entour de cette sépulture ;

---

[1] *La lame*, le tombeau.

N'oubliez pas à y répandre aussi
Du vin, du lait, et si avez souci
Du nom des morts, apportez vos musettes,
Pour en sonner de saintes chansonnettes.
Ci-dessous gît Brunette, qui jadis,
Ainsi que vous, conduisoit des brebis;
Sa chienne encor, qui lui fut si fidelle,
Sous même tombe, ici gît avec elle;
Aussi d'amour le trop cruel effort,
A l'une et l'autre a fait sentir la mort.
Brunette est morte en l'amoureuse peine,
Pour trop aimer les yeux de Philocrène:
Sa pauvre chienne après est morte aussi,
Pour un regret qui son cœur a saisi,
Perdant les yeux de sa maîtresse chère,
Qu'elle aimoit mieux que du jour la lumière:
Car aussitôt que la pauvrette vit
Que de la mort le sommeil la ravit,
Tout aussitôt la tête elle a penchée,
Et en mourant près d'elle s'est couchée.
O chienne heureuse, et qui mérites mieux
Qu'autre animal, de luire dans les cieux!
Tu n'as point craint de faire compagnie
A ta maîtresse, aux dépens de ta vie,
Et du désir de la suivre là-bas,
As avancé le jour de ton trépas.
Mais ton renom durera d'âge en âge;
Tant que nos bois nous donneront ombrage,
Tant qu'ez forets le sanglier se tiendra,
Tant qu'en nos monts la brebis se paîtra,
Toujours vivras, afin que l'on contemple
D'amitié sûre un immortel exemple.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE.

AUTRE.

Cette flûte qui pend à la branche sacrée
De ce pin que tu vois, de sa charge orgueilleux,
Passant, notre Brunette à Pan l'a consacrée,
Quand elle s'en alla sur le bord stygieux.

Tandis qu'elle en jouoit sur l'herbe rajeunie,
Les zéphyrs caressants, leurs doux vents retenoient;
Des oiseaux babillards se taisoit l'harmonie,
Et les clairs ruisselets leur murmure endormoient.

Mais c'est peu que cela, on a vu davantage,
Que sa douce chanson le loup même alléchoit,
Qui, sans faire aux brebis, ni aux mâtins outrage,
Afin de l'écouter, près d'elle se couchoit.

Vous en êtes témoins, vous, ô forêts voisines,
Qui avez vu le chef de vos chênes oyants,
Répondre bien souvent à ses notes divines,
Et mouvoir à l'envi ses rameaux verdoyants.

Cette flûte étoit lors la flûte plus heureuse
Que berger ni bergère emboucherent jamais,
Mais au rebours, hélas! la pauvre malheureuse
Reste comme tu vois, muette désormais.

Ou bien, si quelquefois dedans elle s'entonne
Le soupir d'un doux vent, on oit un long hélas!
Et puis d'un triste son, mais tout bas elle sonne
Le beau nom de Brunette et son aigre trépas.

LE MÊME.

SONNETS.

Desportes, quand le temps, qui toute chose emmène
L'usage du françois aura tout aboli,
Par le même destin qui rend enseveli
Et l'usage du grec, et la langue romaine,

Ton ouvrage sera une vive fontaine
Où puiseront ceux-là qui, pour vaincre l'oubli,
Apprendront en lisant ce langage accompli,
Dont aujourd'hui ta voix est l'école certaine.

Ils trouveront chez toi cette naïveté
Qui unit la douceur avec la gravité,
Et diront en voyant tes rimes si faciles :

Il paroît bien qu'alors que ce poëte écrivoit,
Un prince tel qu'Auguste en la France vivoit,
Puisqu'il fit de son temps renaître des Virgiles.

LE MÊME.

AUTRE.

Quand je vous ai ma promesse jurée,
Qu'autre que vous ne brûloit mes esprits,
Et que le feu dont vos yeux m'ont épris,
Seroit en moi d'éternelle durée;

Vous n'avez cru ma parole assurée,
Et poursuivant votre indigne mépris,
Dites avoir autre amour entrepris,
Pour vous venger de ma foi parjurée.

Si vous logez en vous quelque pitié,
Ne payez plus ma fidèle amitié
D'un tel propos qui me rend misérable;

Car, quand ainsi parlez de me changer,
Je crains autant que soyez véritable,
Comme craignez que je sois mensonger.

LE MÊME.

AUTRE.

Morin, cher nourrisson de la muse aonide,
Qui te fait, en savoir, être un second Varron,
En naïve éloquence, un autre Cicéron,
Et en prompte mémoire, un nouveau Simonide :

Poussé d'un saint désir, qui devers toi me guide,
Je viens voir le pays, orgueilleux de ton nom,
Et l'Océan voisin qui, prenant ton renom,
Le résonne joyeux à son rivage humide.

Que ce m'est de plaisir, après un si long temps,
Renouer l'amitié que notre doux printemps
A vu naître jadis sur la croupe jumelle !

Chastes sœurs, s'il est vrai que vous ayez été
Le premier fondement de cette privauté,
Faites que, comme vous, elle soit immortelle !

LE MÊME.

ÉPIGRAMMES.

Mon Chantecler, à qui la muse,
Comme à moi verse dans le cœur
Sa science plutôt infuse
Qu'acquise à force de labeur :
Ne soyons de ceux qui pâlissent
Dessus les livres sans séjour,
Et en leur jeunesse vieillissent
Sans vivre jamais un bon jour.

C'EST fureur qui les y convie :
Celui vraiment s'abuse fort,
Qui veut mourir durant sa vie,
Afin de vivre après sa mort.

LE MÊME.

AUTRE.

VÉNUS doutoit qui plus auroit de part en elle,
Ou un bel Adonis, ou un Mars furieux;
L'un plaît par sa beauté, des autres la plus belle,
L'autre par sa valeur qui passe tous les dieux.
Quand devers ce grand duc ayant tourné les yeux,
Qui seul en soi la force et les beautés assemble;
Je veux, dit-elle, avoir cettui-ci pour le mieux,
Car, l'ayant, j'aurai Mars et Adonis ensemble.

AUTRE.

Je confesse bien, comme vous,
Que tous les poëtes sont fous :
Mais puisque poëte vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

LE MÊME.

AUTRE.

NE blâmons la façon de fortune inconstante,
Qui par-là remédie à ses propres assauts,
Flattant les affligés, pour le moins, d'une attente,
Qu'ils recevront des biens, ayant reçu des maux.
Quand le bien nous arrive après longue souffrance,
Il nous semble, pour lors, double bien nous venir;
Car autant que du bien nous plaît la jouissance,
Autant des maux passés nous plaît le souvenir.

LE MÊME.

AUTRE.

J'AI passé mon printemps, mon été, mon automne;
Voici le triste hiver qui vient finir mes vœux;
Déjà de mille vents le cerveau me bouillonne;
J'ai la face ridée, et la neige aux cheveux.

D'UN pas douteux et lent, à trois pieds je chemine,
Appuyant d'un bâton mes membres languissants;
Mes reins n'en peuvent plus, et ma débile échine
Se courbe peu à peu sous le faix de mes ans.

UNE morne froideur sur mes nerfs épanchee
Engourdit tous mes sens, désormais curieux;
D'un glaçon endurci j'ai l'oreille bouchée,
Et porte en un etui la force de mes yeux.

MAIS bien que la jeunesse en moi ne continue,
Dieu, fais que ton amour me conserve le cœur:
Autant que de mon sang la chaleur diminue,
Daigne de mon esprit augmenter la vigueur.

QUE sert de prolonger une ingrate vieillesse,
Pour regarder sans fruit la lumière du jour?
Heureux qui, sans languir en si longue vieillesse,
Retourne de bonne heure au céleste séjour!

LE MÊME.

ODE

Sur la mort de CHRISTOPHE DE THOU, *président en la cour de Parlement de Paris.*

LES ans et la jeunesse
On voit couler sans cesse
Comme l'eau qui s'enfuit:
L'eau revient et retourne,
Mais notre âge séjourne
Dans l'éternelle nuit.

Ni larme ni priere
N'émeuvent la Mort fière,
Ni le nocher Caron :
Le pauvre et le monarque
Dans une même barque
Traversent l'Achéron.

SARPEDON et Troïle
Sont morts devant leur ville,
Et autres infinis,
Que la terre troyenne,
Leur mère phrygienne,
Avoit conçus jadis.

CEUX-LA que le ciel même
Aimoit d'amour extrême,
Tout glorieux, n'ont pas,
O course trop subite !
Non plus que fit Thersite,
Évité le trépas.

Delbene, tu t'abuse.
Penses-tu que la muse
Qui t'a donné pouvoir
D'éterniser ta gloire,
T'empêche d'aller boire
Au fond de l'Orque noir?

Non, non, tu iras boire
Là-bas cette onde noire
Qui dort au lac affreux;
Et tombant, légère ombre,
Tu accroistras le nombre
Des esprits malheureux.

Doncques point ne t'étonne
Si la Parque félone
A mis de Thou à bas;
De Thou, dont la science
Montre bien à la France
Que, mort, il ne meurt pas.

Flaminio de Birague.

CHANSON AUX AMOUREUX.

Vous qui, repus d'une poison amère,
Courez après le trompeur hameçon
D'une beauté, qui d'une aile légère
S'enfuit de vous sans payer la rançon:

Prenez la fuite hors des féminins lieux:
A ce troupeau ne donnez foi aucune;
Trois choses sont inconstantes aux yeux,
Le vent, la femme, et l'aveugle fortune.

Le même.

ÉPIGRAMME CONTRE UN ZOILE.

Ami, tu ne fais rien que de mes vers médire,
Moi je dis que les tiens sont graves et nombreux :
Cependant nous donnons à tous sujet de rire,
Car chacun connoît bien que nous mentons tous deux.

LE MÊME.

QUATRAIN.

Si j'avois enduré pour mon Dieu tant de peines,
Comme j'ai pour l'amour souffert, mal avisé,
Étant aussi sorti des misères humaines,
Sans doute je serois ores canonisé.

LE MÊME.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

En aboyant, les larrons j'ai reçu ;
Et les amants épris d'ardente flamme,
En me taisant ; ainsi fort bien j'ai sçu
Plaire à monsieur aussi bien qu'à madame.

Claude Binet.

ÉPIGRAMME.

Au temps passé, l'Esprit saint élisoit
Ceux dont souloit l'Église estre servie :
En ce temps-là, vertu fruit produisoit ;
Car les élus étoient de sainte vie :

Mais maintenant les mondains, par envie,
Ont usurpé la sainte élection,
Dont s'en ensuit l'humaine affection;
Et par ainsi, tous vices procédés
Sont des pasteurs, qui nous sont concédés
Par les chevaux, par la poste, et par dons :
Trop mieux vaudroit les élire à trois dez,
Car, au hazard, ils pourroient estre bons.

JOACHIM DU CHALARD.

AUTRE.

Au temps passé, en l'âge d'or,
Crosse de bois, évêque d'or;
En ce temps sont autres lois :
Crosse d'or, évêque de bois.

LE MÊME.

IDYLLE.

Quand je vois ces belles fleurettes,
Ces roses, ces passe-velous,
Que la nature a mis en vous,
Le beau jardin des amourettes;

Et que je vois ces roses belles,
Dans un bouquet de fleurs, que l'art
En votre amoureux sein épart,
Comme un printemps de fleurs nouvelles :

Vraiment je ne puis pas connoitre
Si ces fleurs, ces roses, ces lys,
Peuvent être vous, ô Phylis,
Ou si ces fleurs vous pouvez être !

JEAN-VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

AUTRE.

Amour, tais-toi, mais prends ton arc;
Car ma biche, belle et sauvage,
Soir et matin sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.

Voici sa piste. Oh ! la voilà !
Droit à son cœur dresse ta vire;
Ne manque point ce beau coup-là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.

Hélas ! qu'aveugle tu es bien !
Cruel, tu m'as frappé pour elle :
Libre elle fuit, elle n'a rien.
Mais, las ! ma blessure est mortelle.

LE MÊME.

ÉPITAPHE.

L'Arétin repose en ce lieu,
Qui de tout médit, fors de Dieu :
Car l'Arétin ne médisoit
Que de cela qu'il connoissoit :
Dieu ne connoissant en nul point,
L'Arétin n'en médisoit point.

LE MÊME.

EPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD.

Ronsard, Tours te bâtit, fidelle,
Un tombeau : sais-tu bien pourquoi ?
Afin que tu vives par elle,
Et qu'elle vive aussi par toi.

LE MÊME.

EPIGRAMMES.

De la variété de la Fortune.

Celui qui pauvre s'alloit pendre,
Trouve un trésor dans un poteau :
Pour un trésor qu'il alla prendre,
Il laissa là son vil cordeau.

Mais celui qui riche avoit mise
Sa pécune au poteau fendu,
A du pauvre la corde prise,
Et, misérable, s'est pendu.

LE MÊME.

De Ravin.

Tu dis, Ravin, qu'en cette année
Mourront beaucoup de gens de bien ;
Ne crains rien de la destinée :
Car cela ne te touche en rien.

LE MÊME.

A LISE, *veuve.*

PUISQUE vous voulez, jeune et belle,
En imitant la tourterelle,
Imiter les oiseaux jaloux :
Pourquoi plutôt la colombelle,
Pourquoi plutôt la passerelle,
Et les moineaux n'imitez-vous ?

LE MÊME.

D'une femme jeune et d'un vieux mari.

PUISQUE Anne jeune, est femme appariée
Au vieux Regnault, vraiment chacun dira
Que c'est mal fait, et qu'elle ne sera
Ni veuve encor, ni femme mariée.

LE MÊME.

Contre un mal-appris.

SI tu veux donc savoir de moi
Tout ce qu'il faut pour faire en somme
Un brave et galant gentilhomme :
Il faut ce qui défaut en toi.

LE MÊME.

De la Beauté.

Belle, si la beauté s'efface,
Fais-en part avant qu'elle passe;
S'elle te reste, fais-tu cas
Donner ce qu'on ne t'ôte pas?

LE MÊME.

D'un Inconstant.

Vous êtes léger au métier
Reçu des dames, en la sorte
Qu'est en l'église un bénitier,
Bien loin du chœur, près de la porte.

LE MÊME.

Sur un Buveur.

On dit à Jean que par trop boire
Il perdroit à la fin les yeux;
Buvant, dit-il, j'aurai mémoire
D'avoir vu la beauté des cieux :
Adieu mes yeux, assez j'ai vu :
Mais encore assez je n'ai bu.

LE MÊME.

ODE

De l'Inconstance.

Accuse qui voudra les hommes inconstants,
Qui ne peuvent garder leur amour qu'un printemps;
Je les veux excuser : par vraie expérience,
Je sais bien que le mal ne vient de leur côté,
Mais des dames qui sont pleines de volontés,
Girouettes en l'air, siège de l'inconstance.

Si l'amant est muable alors qu'il aperçoit
Que d'une feinte amour sa dame le déçoit,
J'approuve sa façon : tel que lui je veux être.
Si la dame est légère il faut être léger :
Si elle fait l'étrange, il s'en faut étranger :
Un serviteur loyal doit imiter son maître.

Le soigneux jardinier, après avoir planté
L'arbre d'un bon terroir en saison apporté,
Pour en faire l'honneur de tout son jardinage,
N'accuse que la terre, alors qu'il ne produit,
Ingrat de son labeur, feuilles, ni fleurs, ni fruit;
Et l'arrachant, le plante en un autre bocage.

Ainsi, quand un amant ne se voit profiter
Aux avances d'amour, il se doit dépiter,
Et soudain arracher son amitié plantée;
Loin du clos infertile, il doit planter ailleurs,
Tant que Vénus lui donne autres destins meilleurs,
Dont sa peine à la fin puisse être mieux rentée.

Une femme est pareille à ce vague élément
De l'eau, qui sans couler glisse légèrement,
Emprunter le seul teint de la terre où il passe.
Ainsi, sans conserver aucune impression,
La femme sait vêtir diverse affection,
Qui se grave soudain, et tout soudain s'efface.

Mais qui pourroit fonder sur un fondement tel
Incertain et mouvant un amour immortel ?
Le vent n'est si léger que leur foible pensée ;
La neige ne se fond sous le tiède soleil
Sitôt que leur faveur : leur amour est pareil
A la vitre pour rien en cent pièces froissée.

Pour bien aimer enfin, je voudrois être aimé,
Que le cœur de l'aimée au mien fût transporté,
Le serrant bien étroit d'une chaîne éternelle :
Qu'elle sentît plaisir quand je serois présent,
Qu'elle sentît douleur quand je serois absent,
Et que telle amitié demeurât immortelle.

AMADIS JAMIN.

Pour justifier l'Inconstance.

Ne blâmons désormais des femmes le courage,
Comme ignorant, aveugle, inconstant et volage ;
La nature est leur loi : tout change sous la mer,
Dans les airs, sur la terre ; et n'est pas chose étrange,
Si tout en ces bas lieux se change et se rechange,
Afin que l'un mourant puisse l'autre animer.

La faulx du Temps goulu tranche tout, et consomme
Empires et châteaux, villes, cités, et l'homme :

Il est vrai que le genre et les espèces sont
Toujours en l'univers, et que jamais le monde
N'est vuide d'animaux, d'une suite féconde :
Mais les individus se perdent et s'en vont.

On voit toujours marcher des hommes sur la terre,
Et des fleurs qu'en avril son riche sein desserre ;
On voit mille poissons jouer entre les eaux ;
On voit mille chevaux hennissant dans la prée,
Mille oiseaux balancer d'une aile diaprée ;
Mais les vieux en mourant donnent place aux nouveaux.

Ainsi, l'amour qui naît en notre fantaisie,
Cet amour mutuel dont notre âme est saisie,
Ainsi qu'il naît, se meurt : comme la passion
Qui d'autre cause en nous tourne, vient et repasse ;
L'une dure long-temps, l'autre soudain s'efface,
Afin de recevoir nouvelle impression.

La mort, de vieille amour fait naître une nouvelle ;
Ainsi tout ce qui vit au monde renouvelle,
Sans que rien soit perdu : les choses seulement
Changent de place et forme, et file à file coulent,
Ainsi que les ruisseaux des grands fleuves s'écoulent,
Une onde poussant l'autre en l'humide élément.

Autant sont les effets et les choses durables,
Que les causes ne sont diverses ni muables :
Autant que la beauté qui nous cause d'amour ;
Autant que les vertus, les honneurs et la grâce ;
Autant que la constance en nos dames ont place,
Autant fait en nos cœurs Cupidon son séjour.

Jamais aucune amour ne se verra si forte
Que la longueur du temps à la fin ne l'emporte :

Tout passe, et ce passé perd à nous la saison.
L'inconstance est constante, et le soleil qui tourne
Sans cesse au zodiaque en un lieu ne séjourne,
Ains repasse et revient de maison en maison.

La nature se plaît en cent diverses choses :
Tantôt elle produit violettes et roses,
Tantôt jaunes épis ; belle en diversité :
Qui ne veut point faillir doit suivre la nature ;
On ne se paît toujours d'une même pâture :
Rien ne donne plaisir comme la nouveauté.

LE MÊME.

ELÉGIE.

Donc le destin vouloit que mon courage
Entrât par vous en amoureux servage.
En mille endroits au loin j'ai voyagé,
Sans que mon cœur y restât engagé.
J'ai vu Paphos, Amathonte et Éryce,
Cypre, qui fut de Vénus la nourrice :
J'ai vu l'Asie, et en tous ces endroits
Mille beautés dignes des plus grands rois :
Je le vois bien, leurs grâces admirables
Ne sont en rien aux vôtres comparables.
Sur les autels des célestes puissants
Je ne fais vœux, ni ne brûle d'encens,
Pour obtenir ou royaume, ou empire,
Ou des palais de marbre ou de porphyre :
Mais je les pri' m'octroyer tant de bien,
Que désormais tu sois mienne et moi tien,

Ensemble unis par le nœud d'hyménée;
Que de mes jours tu sois accompagnée;
Que nous puissions assembler nos désirs
Et nos douleurs, ensemble nos plaisirs,
Et qu'en ton sein ma vie je délaisse,
Quand à sa fin tombera ma vieillesse :
Mais que te sert d'ainsi couler tes ans,
Sans savourer d'amour les passe-temps?
Il nous faut mettre en la fleur de notre âge
Dessous le joug du sacré mariage :
Le dieu d'hymen se peint en jouvenceau,
Ayant le teint comme un bouquet de rose
Qu'avec des lys une fille compose.
Quand mille maux nous viennent assaillir,
En la vieillesse, on ne sauroit cueillir
Les fruits d'amour, ni les douces blandices
Que Vénus donne à ses jeunes complices.

Or, s'il te plaît que je passe mes jours
Avec les tiens, je jure les Amours,
Je jure encor par les jumelles flammes,
De tes beaux yeux : je jure par nos âmes,
Et par l'esprit qui tient tout en vigueur,
Que tu seras maîtresse de mon cœur
Au dernier jour, et le long de ma vie.
Fais, ô Junon, qu'elle me soit ravie
Entre ses bras. Toi que j'implore ici,
Tendre Vénus, daigne m'aider aussi,
Daigne blesser le cœur de ma maîtresse;
Qu'en vain mon temps ne soit plus consommé;
Que plus je n'aime, ou que je sois aimé!

LE MÊME.

CHANSON.

Des Mouches à miel.

Étant couché près des ruchettes,
Où faisoient du miel les avettes,
En ces mots je vins à parler :
Mouches, vous volez à votre aise,
Et ma maîtresse est si mauvaise,
Qu'elle m'empêche de voler.

Vous volez sur les fleurs écloses,
Et moissonnez les douces choses
Du thym, du safran rougissant,
Et du saule à la feuille molle :
Mais sur les moissons je ne vole,
Dont j'aime à être jouissant.

Mouches, de Jupiter nourrices,
Des odeurs qui vous sont propices,
Vous faites la cire et le miel :
Et moi, des beautés de ma dame
Je ne produis rien en mon âme,
Que plaintes, que deuil, et que fiel.

On dit, ô colères abeilles,
Qu'en vos pointures non-pareilles;
Votre destin se voit borné ;
Mais celle dont les traits je porte,
Las ! en me perçant n'est point morte
De la mort qu'elle m'a donné.

Ah ! je voudrois être une mouche,
Pour volcter dessus la bouche,
Sur les cheveux et sur le sein
De ma dame belle et rebelle !
Je piquerois cette cruelle,
Au hazard d'y mourir soudain.

LE MÊME.

SONNETS.

Sommeil léger, image déceptive,
Qui m'es un gain et perte en un moment,
Comme tu fais écouler promptement,
En t'écoulant, ma joie fugitive !

De tous amants, nul qui au monde vive,
Ne recevroit plus de contentement
Que j'en reçois, si mon bien seulement
Ne s'envoloit d'une aile trop hâtive.

Endymion fut heureux un long temps
De prendre en songe infini passe-temps,
Pensant tenir sa luisante déesse.

Je te demande en pareille langueur
Un pareil songe et pareille douceur :
L'ombre du bien n'est pas grande largesse.

LE MÊME.

AUTRE.

Si c'est aimer, avoir toujours en l'âme
Le souvenir d'une seule déesse :
Si c'est aimer, se pâlir de tristesse,
Mourir absent des beautés de sa dame :

Si c'est aimer, ne vivre qu'en la flamme;
Si c'est aimer, adorer ce qui blesse;
Si c'est aimer, ne repenser sans cesse,
Qu'à revoir l'œil qui ma poitrine entame :

Si c'est aimer, pour aimer se haïr,
Et tout plaisir se déplaisant fuir;
Chagrin, farouche, ennemi de sa vie;

Loin d'un seul bien s'estimer malheureux,
Ayant sans plus l'âme en ce bien ravie,
Si c'est aimer, que je suis amoureux!

LE MÊME.

L'AMOUR FUGITIF.

DU GREC DE MOSCHUS.

La Cyprienne à long cris appeloit
Son fils Amour, qui, vagabond, voloit;
Qui çà et là, d'une aile passagère,
Se déroboit, mauvais fils, à sa mère.
C'est mon fuitif : qui me l'enseignera,
Baiser Vénus son salaire sera;
Mais si quelqu'un garrotté me l'amène,
Un baiser seul ne payera sa peine.

On peut connoître aisément ce garçon
Par maint signal, à lui voir la façon :
Sa chair n'est blanch , ains à du feu semblable;
Son œil aigu, de flamme épouvantable ;
Il a, malin, le parler attirant,

De sa pensée et du cœur différent ;
Le miel sucré détrempe sa voix douce :
Mais âprement, revêche, il se courrouce
Quand une fois il se sent irrité ;
Jamais, trompeur, il ne dit vérité ;
Ains en jouant, à mal faire il s'applique,
Et sur chacun sa finesse pratique.
Il n'a la tête épaisse de cheveux ;
Le front hautain, impudent, orgueilleux,
Petite main, toutefois bien à craindre,
Qui peut fort loin, bien que petite, atteindre,
Jusque là-bas, dedans l'enfer glouton.
Son corps est nud, mais sa double pensée
Est bien couverte, et bien entrelacée :
Il est ailé ; car, ainsi qu'un oiseau
Va voletant de rameau en rameau,
De çà, de là, vers les hommes il vole,
Et non moins qu'eux les femmes il affole.
Sous l'estomac, son vol se va nicher,
Et bien souvent on ne peut l'arracher.
Son arc petit, petite est sa sagette,
Et toutefois jusqu'au ciel il la jette.
Le long du dos pend son carquois doré,
De traits amers et poignants remparé,
De qui souvent, plein de rigueur extrême,
Cruel, ingrat, il me blesse moi-même :
De son flambeau, petit, mais non-pareil,
Il va brûler jusqu'au ciel le soleil.
Quiconque soit qui le prendra, le lie,
Et n'ait pitié, quoiqu'il lamente et crie,
Mais garde bien que de lui si rusé,
Même en riant ne se trouve abusé :

Si de baisers il veut faire caresse,
Fuis son baiser, de peur qu'il ne te blesse ;
Dessus sa lèvre est un venin semé.
Que s'il te dit : Je veux, tout désarmé,
T'abandonner les armes de quoi j'use,
N'y touche point, tous ses présents refuse :
Car chacun d'eux est de poison muni,
Et qui les prend, en est bientôt puni.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME POUR UNE MADELEINE.

Pour être divine et humaine,
Tu dois en jeunesse sentir
Les plaisirs comme Madeleine,
Et puis, vieille, t'en repentir.

LE MÊME.

CHANSON POUR LES HOMMES.

Si tu te plains que ta femme est trop bonne,
L'ayant gardée trois semaines en tout,
Attends un an, et tu perdras à coup
L'occasion de t'en plaindre à personne.

Mais si elle est malicieuse et fière,
Par mon conseil, ne l'en estime moins :
Je prouverai toujours par bons témoins,
Que la mauvaise est bonne ménagère.

Si par nature elle est opiniâtre,
Commande-lui toute chose à rebours;
Et tu seras servi suivant le cours
De ton dessein, sans frapper ni sans battre.

Si elle dort la grasse matinée,
C'est ton profit, d'autant qu'elle n'a pas
Tel appétit, quand ce vient au repas,
Et son dormir lui vaut demi-dînée.

Si elle fait la malade par mine,
Va lui percer la veine doucement,
Sans la blesser, et tu verras comment
Tel aiguillon lui porte médecine.

Si elle est vieille, ou malade sans cesse,
Tu la sauras, sage, contregarder,
Attendant mieux : et tu pourras garder
Pour un besoin la fleur de ta jeunesse.

Si tu te plains que ta femme se passe
De faire enfants, par faute d'un seul point,
Sois patient; mieux vaut ne s'en voir point,
Que d'en avoir qui font honte à leur race.

Mais si tu dis que la charge te pèse
D'enfants petits, dont la tête te deult;
Ne te soucie, il n'en a pas qui veut :
Ils t'aideront à vivre en ta vieillesse.

Si quelquefois du vin elle se donne,
Cela lui fait sa malice vomir :
C'est un pavot qui la fait mieux dormir;
Femme qui dort, ne fait mal à personne.

Claude Mermet.

EPIGRAMMES.

Pour le Riche.

Le pauvre est en plus grand servage ;
Car devenir riche il ne peut :
Mais le riche a cet avantage,
De devenir pauvre s'il veut.

LE MÊME.

Des Amis.

Les amis de l'ère présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante,
Avant qu'en rencontrer un bon.

LE MÊME.

A un gentil compagnon qui sent toujours son paysan.

Tu dis que tu es gentilhomme
Par la faveur du parchemin :
Si un rat le trouve en chemin,
Que seras-tu ? comme un autre homme.

LE MÊME.

D'un consul de village, député pour aller choisir un bon prédicateur à Paris.

Un boucher, consul de village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un prêcheur, docte personnage,
Qui vînt en carême prêcher :
On en fit de lui approcher
Demi-douzaine en un couvent;
Le plus gras fut pris du boucher,
Cuidant qu'il fût le plus savant.

LE MÊME.

D'un honnête larron.

Il est homme de bon esprit,
Humble, dévot, plein de clémence;
Il discourt, il lit, il écrit;
Il a des arts l'intelligence;
Avecque cette expérience,
Il fait tout ce qu'il entreprend;
Et bref (tant il a de science),
Dès que son œil voit, sa main prend.

LE MÊME.

EPITAPHE,

sur un qui pleuroit la mort d'un banquier.

NE pleure plus, tu te fais tort :
Ce n'est qu'une personne morte.

RÉPONSE.

Ah ! je ne pleure pas le mort :
Je pleure l'argent qu'il m'emporte.

LE MÊME.

D'un riche décédé.

L'HÉRITIER va pleurant le mort,
Pour la vieille coutume ensuivre :
Mais si le mort retournoit vivre,
L'héritier pleureroit plus fort.

LE MÊME.

BAISER.

GRÉVIN, OLIMPE.

GRÉVIN.

PENDANT qu'il n'y a personne,
Olimpe, que l'on me donne
Ce que tu m'avois promis ;
Alors qu'avec grand'prière
A l'occasion première
Nos baisers furent remis.

La foi doit être gardée,
La foi est recommandée
Autant que la chasteté :
Puisque chasteté tu gardes,
Pour un baiser ne hazardes
La foi que tu m'as prêté.

OLIMPE.

Mais, mais toujours vous ne faites
Que chercher ès nuits muettes,
Pour de ma foi me sommer;
Il vaut beaucoup mieux attendre
Que Phébus se vienne étendre
Pour le beau jour allumer.

GRÉVIN.

Non, non, demain, à l'aurore,
Nous commencerons encore
Ce doux combat mille fois :
Mais ores que la nuit sombre
Nous recache sous son ombre,
Tu païras ce que tu dois.

Paye que tant tu es chiche
De ce qui demeure en friche
Jusqu'à ce désiré jour :
Et paye avaricieuse,
La dette tant précieuse
Qui m'est acquise d'amour.

Et si je veux pour l'attente
En retirer une rente
Au lieu de mon intérêt :
Ou si tu ne le veux faire,

Il faut, pour me complaire,
Le paîment soit toujours prêt.

OLIMPE.

Prenez-le donc à votre aise
Ce baiser qui vous appaise,
Et pensez quor' en avant
Je me garderai bien d'être
Si subite à vous promettre
Tant de baisers si souvent.

GRÉVIN.

Hé! folie, es-tu bien certaine
De passer cette semaine
Sans aller sous le tombeau?
Non, non, pendant que la vie
Notre jeunesse convie,
Passons ce temps le plus beau.

Quand nous serons sous la lame,
Le doux feu qui nous enflamme
Ne nous viendra rallumer :
En même heure notre cendre,
Et notre amour le plus tendre,
Se sentiront enfermer.

Cependant doncque, mignarde,
Je te prie, ne hazarde
Nos plaisirs au lendemain;
Jamais la joie future
Ne se peut dire si sûre,
Que celle qu'on tient en main.

Jacques Grévin.

CHANSON.

Bonsoir, mon cœur et ma vie,
Bonsoir, ma douce ennemie;
Ma belle Olimpe, bonsoir;
Bonsoir, ma plaisant' brunette,
Ma mauvaise, ma doucette,
Bonsoir, jusques au revoir!

Que ne te puis-je, rebelle,
Ma tourte, ma colombelle,
Mon plaisir et mon amour,
Pour tout le mal que j'endure
Donner un bonsoir qui dure
Tout jusques au point du jour!

Hé! pour donner un sourire,
Penses-tu que mon martyre
Trouve le séjour plus doux?
Ou bien que la gaillardise
D'une douce mignardise
Puisse appaiser mon courroux?

Il faut un baiser qui dure,
Un long baiser qui m'assure
Que tu me veux secourir :
Et ce que plus je désire,
Ce point que je n'ose dire,
Car seul il peut me guérir.

Tu en rougis donc, mauvaise,
Et ne veux que je te baise,

Comme tu dois accorder?
Ah! tu ne te veux pas rendre;
Il faut, il faut toujours prendre
Ce doux point sans demander.

LE MÊME.

SONNETS.

C'EST un pesant fardeau que le siége Saint-Pierre,
Et si nous y voyons un chacun aspirer:
Un vicaire voudroit une cure attirer,
Et puis un évèché, puis un chapeau conquerre,

ET puis la papauté, pour des amis acquerre:
Et le pape ne fait encor que désirer
Bonne vie et santé, afin de n'expirer
A l'heure qu'il se voit le plus grand de la terre.

LA plus grand' part, hélas! le fait pour vivre heureux,
Sans soin et sans tourment, en loisir paresseux,
Faire toujours grand' chere et s'adonner aux vices.

MAIS lorsque cet état ne valoit que des coups,
Des persécutions, des chaînes et des cloux,
Les hommes lors n'étoient friands de bénéfices.

LE MÊME.

AUTRE.

DONT vient cela, Ronsard, que d'autant plus on chante
L'amour, pour alléger ce tourment langoureux,
D'autant plus se plaignant on devient amoureux,
Et plus ce doux erreur à nos yeux se présente?

Encore sur la mer, après que la tourmente,
Le tonnerre, et l'éclair, et le ciel nubileux,
Ont montré quelquefois leur front audacieux,
Nous voyons du soleil la face reluisante.

C'est, ce crois-je, Ronsard, que la mer et l'Amour
Ont même naturel : car la mer, pour un jour
Qu'elle paroît paisible, elle émeut le courage

Du marinier sauvé qui retourne au danger :
Et l'Amour quelquefois, pour nous encourager,
En se montrant plus doux, nous rappelle au naufrage.

LE MÊME.

À SES VERS,

En les envoyant à sa maîtresse.

Allez, mes doux enfants, allez par aventure ;
Vous l'attendrirez tant, qu'au tourment que j'endure,
J'aurai à tout le moins ou la trève ou la paix :
Allez donc assurés, vous le pouvez bien faire,
Vous êtes ses enfants, et elle est votre mère ;
Car sans elle jamais vous n'eussiez été faits.

LE MÊME.

CHANSONS.

LE BLASON DE LA MARGUERITE.

En avril où naquit Amour,
J'entrai dans son jardin, un jour
Où la beauté d'une fleurette
Me plut sur celles que je vis.

Ce ne fut pas la pâquerette,
L'œillet, la rose, ni le lys :
Ce fut la belle Marguerite,
Qu'au cœur j'aurai toujours écrite.

Elle ne commençoit encor
Qu'à s'éclore, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite,
Qui plus dure en son teint naïf
Que le lys, ni la violette,
La rose, ni l'œillet plus vif.
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Les uns loûront le teint fleuri
D'autre fleur, dès le soir flétri,
Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :
Mais par moi, mon humble fléurette
Fleurira toujours sans flétrir.
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Plut à Dieu que je pusse un jour
La baiser mon saoul, et qu'Amour
Cette grâce et faveur m'eût faite,
Qu'en saison je pusse cueillir
Cette jeune fleur vermeillette,
Qui croissant ne fait qu'embellir !
J'aurois toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Jean de la Taille.

LE BLASON DE LA ROSE.

A Demoiselle ROSE DE LA TAILLE, *cousine de l'Auteur.*

AUX uns plaît l'azur d'une fleur,
Aux autres une autre couleur :
L'un des lys, de la violette ;
L'autre blasonne de l'œillet
Les beautés, ou d'une fleurette
L'odeur, ou le teint vermeillet :
A moi, sur toute fleur déclose,
Plaît l'odeur de la belle Rose.

J'AIME à chanter de cette fleur
Le teint vermeil et la valeur,
Dont Vénus se pare, et l'Aurore ;
De cette fleur, qui a le nom
D'une que j'aime, et que j'honore,
Et dont l'honneur ne sent moins bon :
J'AIME, sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

LA Rose est des fleurs tout l'honneur,
Qui en grâce, et divine odeur,
Toutes les belles fleurs surpasse,
Et qui ne doit au soir flétrir,
Comme une autre fleur qui se passe,
Mais en honneur toujours fleurir :
J'aime, sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

Elle ne défend à aucun
Ni sa vue, ni son parfum;
Mais si de façon indiscrète
On la vouloit prendre ou toucher,
C'est lors que sa pointure aigrette
Montre qu'on n'en doit approcher :
J'aime, sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

LE MÊME.

SONNET.

Doux rossignol, dont la plaisante voix
Fait mil fredons en musique excellente;
Si de chanter aussi bien je me vante,
Si comme toi je lamente en ces bois,

Va, je te pri', si lamenter tu m'ois,
Vers ma maîtresse, et mon mal lui présente :
Par ton doux chant fléchis-la, et l'enchante;
Dis-lui, qu'avoir tes ailes je voudrois;

Dis-lui toujours que je pense en elle,
En sa douceur, en sa beauté plus belle
Que ce printemps, ces roses et ces lys.

Ah! que je porte à tes amours d'envie !
Car, quand tu veux, tu caresses t'a mie;
Et moi, chétif, d'elle absent je languis.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME.

D'un Lion et d'un Renard.

Dedans un antre un lion d'aventure
Trouve un renard navré mortellement,
Dont il s'approche; et voyant sa blessure:
Qui t'a, dit-il, outragé tellement?
Mais, sors de là, permets tant seulement
Que je te lèche, et lors en moins de rien,
Tu seras sain : tu ne sais pas combien
Ma langue est bonne et puissante en cela.
L'autre répond : ami, je le sais bien,
Mais je crains trop pour les voisins qu'elle a.

LE MÊME.

EPITAPHE.

Puisqu'en France aujourd'hui n'abonde que souci,
Que vices, que langueurs, que misère éternelle,
Dieu en a retiré celle qui gît ici,
Voyant que ce faux siècle étoit indigne d'elle.

Et puisque les humains l'ont nommée Angélique,
Dieu et les cieux voyant qu'un tel nom méritoit
Pour être belle, et sage, et constante, et pudique,
L'ont fait jouir de l'heur que son nom promettoit.

LE MÊME.

ÉLÉGIE.

Ni tous les Turcs, ni l'archère Angleterre,
Comme je crois, tant de flèches n'ont pas,
 Comme sur moi seul en desserre
 L'archerot qui n'est jamais las.

Caché me suis entre les neuf pucelles,
Qu'il craint, dit-on : son arc me trouva là:
 Plongé dans leurs eaux immortelles,
 Son trait jusqu'au fond dévala.

Je prends la course : à vol il me devance;
Je fuis sans cesse : il me suit sans repos,
 Et jamais qu'au cœur ne me lance,
 Quoique je lui tourne le dos.

Jean Doublet.

IMITATION GRECQUE

Du VIIe *livre des Épigrammes.*

Par ton saint nom, Vénus, je le confesse,
Dans ma colère ai juré ce matin,
 Que d'un mois, ô dieux, combien est-ce?
 Je ne visiterai Catin.

Mais, ô déesse, hélas! je lui pardonne :
S'il te plaît donc, pardonne-moi aussi,
 Car midi à grand' peine sonne,
 Et jà demi-mort suis ici.

Or, aquilons, tout ce qu'un amant jure,
Soufflez-le au sud : quant à moi, j'aime mieux
Près d'elle m'esjouir parjure,
Que languir superstitieux.

LE MÊME.

L'ÉNIGME DE CLÉOBULE.

Un père douze enfants porte,
Qui en ont trente chacun,
Tous de différente sorte ;
Si l'un est blanc, l'autre est brun ;
On les voit tous un à un,
Jamais deux ni trois ensemble ;
Et sans qu'il en meure aucun,
Tous les jours meurent, ce semble.

LE MÊME.

QUATRAIN.

Imitation grecque.

Que vaut, Catin, cette fuite frivole ?
Est-ce qu'Amour ne te puisse attraper ?
Tu vas à pied, et ce dieu vole :
Penses-tu pouvoir échapper ?

LE MÊME.

QUATRAIN.

De Niobé.

De vive que j'étois, les dieux
Me firent pierre par envie :
Or Praxitèle, faisant mieux,
De pierre m'a remise en vie.

LE MÊME.

Du latin de Plaute.

S'il est quelqu'un qui désire,
Sans nul repos s'empêcher,
Deux choses lui faut chercher,
Une femme et un navire.

LE MÊME.

QUATRAIN.

Aimée, j'aurai donc ton cœur d'amour épris,
Et pour autre j'aurai la dépouille conquise !
De battre les buissons, j'aurai la peine prise,
Et par autre que moi le lièvre sera pris !

PIERRE DE BRACH.

PROSOPOPÉE

Du miroir de mon Anne.

Mon Anne un jour se mirant
Et ses beautés admirant,
Son miroir lui dit : Cruelle,
Que te sert-il d'être belle ?
Mais, dis-moi, que te sert-il
D'avoir le front si gentil,
Et ce corsage céleste,
Si tu fuis comme la peste,
Amour et ses passe-temps,
En la fleur de ton printemps ?
Cela sied mal à la belle
D'être à Cupidon rebelle,
Et toute dame qui est
Jeune, agréable, et qui plaît,
Doit, pendant que la verdure
De sa jeune beauté dure,
Aimer : car le plus souvent
La beauté fuit comme vent,
Et la jeunesse s'envole,
Comme fait une parole,
Sans jamais plus revenir ;
Et l'on ne peut rajeunir,
Comme le serpent qui laisse,
Quand il lui plaît, sa vieillesse.

Or, pendant que les beautés
T'escortent de tous côtés,

Et que le temps t'est propice,
Aime avant que tu vieillisse.
Hélas! mon Dieu! quel regret,
Quel gémissement secret
Tu aurois en ta vieillesse,
D'avoir passé sans liesse,
Et sans aucun passe-temps,
Les beautés de ton printemps!

Mais dis, pourquoi t'auroit faite
La nature si parfaite,
Si ce n'est pas pour choisir
Au sein d'amour ton plaisir?

De ceci je te conseille;
Et crois que, si ton oreille
Ne surpasse en surdité
Des marbres la dureté,
Que cette parole utile
Te rendra douce et facile
Envers ton fidèle Guy,
Qui a pour toi tant langui.

Guy de Tours.

LOUANGE

du Pré de son Anne.

Le voici, ce joli pré
De mille fleurs diapré,
Où ma folâtre angelette,
Où ma belle nymphelette

Reçoit tant de passe-temps
En la saison du printemps :
Le voici ; que je le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois qu'il a
De fleurettes çà et là.
Hé ! mignon que je t'honore ;
Non pour l'émail qui colore,
D'un divers bigarrement,
Ton mollet accoutrement,
Mais pour ce que tu agrée
A ma dryade sucrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent comme astres aux cieux.

Donc, ô beau pré, je dirai,
Et si point ne mentirai,
Qu'il n'y a pré en ce monde,
Qui en tant de fleurs abonde
Que toi, qui vas surpassant
Tout autre pré fleurissant,
Que toi, en qui l'on voit naître
La pâquerette champêtre,
La fleur du trèfle et du thym,
Du picot et du plantin,
Du serpolet et de l'oseille
Que la ménagère abeille,
Fille légère du ciel,
Suce pour faire son miel.
Le beau pré, où Proserpine
Fut de Pluton la rapine,
N'étoit si bien diapré
Que tu es ! ô joli pré !

Doncq, a bon droit, mon Annette,
Mon Euphrosyne brunette,
T'appelle son pré joli,
Son pré de fleurs embelli,
Son pré mignon, son pré riche,
Son pré qui n'est point en friche,
Son beau pré, son pré gaillard,
Son pré gai, son pré mignard.

Mon Dieu! quel plaisir étoit-ce
A cette troupe déesse,
Qui suivoit ma nymphe, adonc
Qu'elle s'ébattoit au long
De ta verdure émaillée,
De la voir si éveillée,
Marcher, courir et sauter,
Et quelquefois s'arrêter,
Pour baiser ton herbe épaisse
De sa lèvre baiseresse!

Mon Dieu! en la voyant telle
Parmi ton herbe nouvelle
Que j'eusse reçu de bien,
De délices, et combien
De chères jouissances,
Ains plutôt de déplaisances,
O joli pré, de te voir,
Au lieu de moi, recevoir
De sa bouchette petite
Les baisers que je mérite
Mieux que toi, car tu ne peux
Goûter ses baisers heureux

Comme moi, qui ai une âme
Propre à recevoir tel basme,
Et propre à juger combien
Ses doux baisers font de bien.

Or, puisque ma nymphelette,
Ma tout belle angelette
T'aime, je te veux aimer,
Et sur toute autre estimer,
Ne permettant à ma lyre,
Que de ta louange dire.

LE MÊME.

SONNETS.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle
La belle affection, que je porte aux beautés
Qu'on voit en votre corps briller de tous côtés,
Et qui vous font çà bas sur toutes la plus belle.

Amour n'a point le dos garni d'une double aile,
Que pour guinder au ciel de vos divinités
Les vœux que je vous fais, lorsque vos cruautés
Redoublent contre moi leur puissance cruelle.

Amour n'a point de traits, sinon pour me blesser;
Amour n'a d'arc aux mains, sinon pour me tirer;
Amour n'est point armé, sinon contre moi-même;

Amour n'a point de feux que pour me martyrer;
Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlacer;
Bref Amour n'est Amour, qu'afin que je vous aime.

LE MÊME.

AUTRE.

Seule beauté de mes yeux adorée,
Tu as le ris et le regard si beau,
Que, si aux mains tu portois un flambeau,
On te prendroit pour l'alme Cythérée.

Tu as comme elle une grâce assurée,
Et dans les raiz de ton soleil jumeau,
Comme en ses yeux, maint folâtre amoureau
Tient, pour blesser, la flèche préparée.

Tu as la voix et le parler comme elle,
Comme son sein, ton beau sein se pommelle,
Et toutes deux avez même embonpoint :

Vos lèvres sont vermeilles comme rose;
Vous différez toutefois d'une chose :
Car Vénus aime, et toi tu n'aimes point.

LE MÊME.

AUTRE.

Je n'ai point d'yeux que pour voir ma rebelle,
Ni de désirs que pour la désirer,
Ni de soupirs que pour la soupirer,
Ni de pensers que pour penser en elle;

Je l'ai si bien empreinte en ma cervelle,
Que je ne puis autre chose priser,
Ni d'autre dame en tous lieux deviser,
Ni recevoir affection que d'elle;

Je n'ai des pieds que pour l'aller chercher;
Je n'ai des mains qu'afin de la toucher,
Ni point de cœur que pour concevoir d'elle;

Bref, je n'ai rien qu'elle n'ait, et ne puis
Me dire à moi, tant à elle je suis!
Et toutefois elle m'est si cruelle.

LE MÊME.

AUTRE.

J'égale à vous la belle Tyndaride.
Sa beauté fit saccager Ilion,
Et fit encor occire un million
D'hommes guerriers, sur le bord Simoïde,

Votre beauté, madame, est homicide
D'autant de cœurs, qui, pleins d'affection,
Courent après votre perfection,
Ayant amour au lieu du grand Atride.

Elle n'étoit de Pâris tant aimée,
Que de chacun vous êtes estimée :
Mais il y a différence d'un point :

D'elle et de vous, ô ma gentille dame,
Pour trop aimer, Hélène reçut blâme;
Et l'on vous blâme, hélas! pour n'aimer point.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME

de Marmot *et de sa femme.*

Marmot, ta femme est si jolie,
Et de tant de grâces remplie,
Que, si le puissant Jupiter
M'en avoit donné trois de même,
J'en don'rois deux à Lucifer,
Afin qu'il m'ôtât la troisième.

LE MÊME.

EPITAPHE SUR HÉRONIÈRE.

L'Ombre au Passant.

Ne pleure dessus ce tombeau,
Passant; car le corps qu'il enserre
Fut ennemi mortel de l'eau,
Tant qu'il véquit dessus la terre :
Ce seroit troubler son sommeil,
Et augmenter son purgatoire,
Que de lui donner au cercueil,
Au lieu de vin, de l'eau pour boire.

LE MÊME.

LA FORÊT D'AMOUR.

Sous l'équateur benin, l'amoureuse nature
Arrose un petit bois, éternel en verdure;
Là, par toutes saisons dure un mai verdissant,
Qui va de ses couleurs les beaux prés tapissant.
Là, rit partout la terre, et les fleurs étoilées,
Vivantes, brillent plus, plus elles sont foulées.
Tout y croît sans travail, ou si c'est par labeur,
Le seul plaisant Zéphyre en est le laboureur.
Le vent jamais ne choque, et la grêle n'ébranche
L'immortelle forêt; le droit palmier s'épanche
Pour baiser son épouse, et tout le long de l'an
Le platan, en sifflant, fait l'amour au platan;
Le peuplier du peuplier baise la tête ombreuse;
L'ormeau est embrassé de la vigne amoureuse;

Le lierre avec le chêne est étroitement pris,
Tout y naît, tout y croît, tout y vit à Cypris.
L'opinion la garde : elle en défend la porte
Au soin, à l'avarice, à la vieillesse morte,
Si dessus l'huis fleuri de la verte maison,
Elle ne va laissant l'ennuyeuse raison.
Mais bien elle y reçoit les audaces peureuses,
Les signes éloquents, les prières flatteuses,
Le veiller enroué, l'agréable tourment,
L'espoir, des chauds désirs immortel aliment;
Les prodigalités, et les colères feintes;
Les charmeuses chansons, et les douces complaintes.
Des arbres embaumés les trop chargés rameaux
Pétillent sous les nids des gentils amoureaux,
Beauté pond, désir couve, et l'ardeur enflammée
Des passions esclost cette race pygmée.
L'un est encor dans l'œuf, l'autre tout animé;
L'autre tient sur son dos le berceau bien aimé;
L'autre a le poil follet; l'autre, de haie en haie,
De rameau en rameau, jeune apprenti, s'égaie.
L'un au frais d'un pommier doucement enflammé
Laisse pendre à ses bras son carquois parfumé :
Et, tout en se jouant, l'autre contre une passe
Fait l'essai de son arc, qui les géants terrasse;
Un autre tend, rusé, des gluaux aux tarins,
Aux doux chardonnerets, aux caqueteux serins.
Vois, vois comme ceux-ci, laissant leur aile oisive,
D'oiseaux se font piqueurs; qui chevauche une grive,
Qui pousse un perroquet, qui manie un faisan,
Qui pique un cygne blanc, qui fait voler un paon,
Qui mène à reculons la mignarde colombe,
Qui fait tourner en rond l'amoureuse palombe.

Vois comme un jeune essaim de ces enfantillons
Chasse folâtrement les dorés papillons,
L'un avec un bouquet, l'autre avec la main tendre ;
L'autre avec un rinceau de roses les veut prendre.
L'oiseau cornu s'écoule, et par maints souples tours,
Trompe assez longuement l'embûche des Amours.
Mignons, crie Cypris, quittez ce jeu folâtre ;
Vous pourriez, mes petits, vous pourriez bien abattre,
Au lieu d'un papillon, un enfant de Vénus :
On trouve assez souvent des Cupidons cornus.

GUILLAUME DE SALLUSTE DU BARTAS.

SONNETS.

CE roc voûté par art, par nature ou par l'âge,
Ce roc de Taracon hébergea quelquefois
Les géants qui rouloient les montagnes de Foix,
Dont tant d'os excessifs rendent le témoignage.

SATURNE, grand faucheur, temps constamment volage,
Qui changes à ton gré et les mœurs et les lois,
Non sans cause à deux fronts on t'a peint autrefois :
Car tout change sous toi chaque heure de visage.

JADIS les fiers brigands, du pays plat bannis,
Des bourgades chassés, dans les villes punis,
Avoient tant seulement des grottes pour asyles.

ORES les innocents, peureux, se vont cacher,
Ou dans un bois épais, ou sous un creux rocher,
Et les plus grands voleurs commandent dans les villes.

LE MÊME.

AUX DAMES.

Ne se passer un jour sans aller à l'église;
Faire dire la messe, et bien dévotement,
L'ouïr à deux genoux très-attentivement,
C'est une œuvre bien bonne, et laquelle je prise.

Ses péchés confesser, de cœur et sans feintise;
Jeûner chaque vigile, et donner largement
Aux pauvres de vos biens pour leur nourrissement;
Sans blasphémer aussi, c'est être bien apprise.

Vous faites tout cela : mais ce seroit rêver
De croire que cela tout seul vous peut sauver;
Ne vous y arrêtez, je vous prie, madame.

D'aller en paradis, le plus certain moyen,
C'est de rendre à chacun ce que l'on a du sien;
Rendez-moi donc mon cœur, vous sauverez votre âme.

François le Poulchre.

QUATRAINS.

La conscience étant coupable d'un forfait
A toujours devant soi l'horreur de son méfait,
Et n'ayant de repos une seule étincelle,
Conduit et jour et nuit son enfer avec elle.

Pantaléon Barthelon.

AUTRE.

Quand tu naquis, au monde vins tout nu,
Et quelque bien que tu puisse amasser,
Au départir te les faudra laisser,
Et t'en aller comme tu es venu.

LE MÊME.

A BERSOT.

Triplefat fait grand' finance
Pour un office qu'il prend.
Quoi! faut-il dépenser tant
Pour montrer son ignorance!

Étienne Tabourot.

DU SERVITEUR.

Monsieur, vous plaît-il satisfaire
Le temps que je vous ai servi?
Mon ami, tu ne me peux plaire;
Déloge, voilà ton solvi.
Dont le serviteur tout ravi,
Ne sachant sur cela que faire :
Adieu, dit-il, si j'ai servi,
Je prends liberté pour salaire.

LE MÊME.

DE PROPINET.

Ce petit Popinelet,
Au poil frisé blondelet,
Dont la reluisante face
Feroit même honte à la glace;
Et sa délicate peau
Au plus beau teint d'un tableau;
Ce muguet, dont la parole
Est blèze, mignarde et molle,
Le pied duquel en marchant
N'iroit un œuf escachant,
L'autre jour prit fantaisie
De s'épouser à Marie,
Vêtue aussi proprement,
Peu s'en faut, que son amant:
Et venant devant le temple
Demanda, facétieux:
Qui est l'époux de vous deux?

LE MÊME.

DE BERTOT ET JEANNE.

Bertot veut Jeanne en mariage,
Je trouve qu'il fait sagement:
Jeanne n'en veut aucunement,
Je trouve Jeanne encor plus sage.

LE MÊME.

DE JEAN, ATHÉISTE.

Jean dit qu'il n'y a point de Dieu;
Que le ciel n'est qu'une folie :
Il ne sauroit le prouver mieux,
Que par lui qui demeure en vie.

LE MÊME.

DE DEUX SERVITEURS.

Il y avoit deux serviteurs
En un logis : l'un téméraire,
Ivrogne, paresseux, colère;
Un autre de fort bonnes mœurs.
Le premier avoit les faveurs;
L'autre, pâle, défait et hâve,
Etoit traité comme un esclave,
Et n'avoit rien que des rigueurs.
Je compare le travailleur
Au jour ouvrier de la semaine;
Au dimanche, le serviteur,
Qui vit joyeux, sans prendre peine.

LE MÊME.

DE JACQUELIN.

On dit que Jacquelin pleure
Le trépas de ses deux sœurs :
Non; mais il jette des pleurs
Pour ce qu'une encor demeure.

LE MÊME.

DIALOGUE.[1]

LE BERGER.

Bergère, quelle angoisse nouvelle
Te fait baisser les yeux en bas?

LA BERGÈRE.

Ha! c'est une peine cruelle,
Qui se sent et ne se dit pas.

LE BERGER.

Encore si tu veux guérir,
Il faut dire ta maladie.

LA BERGÈRE.

Si rien ne me peut secourir,
Qu'est-il besoin que je la die?

LE BERGER.

A l'ami conter ses misères,
C'est soulager ses passions.

LA BERGÈRE.

Je l'avoue, aux peines légères,
Non aux grandes afflictions.

LE BERGER.

Aux passions plus inhumaines,
L'esprit peut beaucoup secourir.

LA BERGÈRE.

Que peut l'espérance à mes peines,
Si j'ai volonté de mourir!

---

[1] Cette pièce et les suivantes se trouvent dans les poésies d'Étienne Tabourot; mais il ne s'en dit pas l'auteur.

LE BERGER.

Puis donc, Bergère, que tu meurs,
Raconte-moi ton aventure.

LA BERGÈRE.

De mes plus secrètes douleurs
Mon cœur sera la sépulture.

LE BERGER.

La mort semble plus inhumaine,
Lorsque l'on cèle son tourment.

LA BERGÈRE.

Celui qui meurt célant sa peine,
Semble mourir plus doucement.

LE BERGER.

Je reconnois à ton œillade
Que l'amour cause ton tourment.

LA BERGÈRE.

Je ne sais, j'ai le cœur malade,
Et je ne puis dire comment.

LE BERGER.

Tes yeux démentant ton discours,
Témoignent l'ardeur qui te touche.

LA BERGÈRE.

Mes yeux, en matière d'amour,
Peuvent mentir comme ma bouche.

LE BERGER.

Enfin je vois à ton maintien
Que l'amour cause ton martyre.

LA BERGÈRE.

Pourquoi donc, si tu le vois bien,
Me veux-tu contraindre à le dire?

LE MÊME.

EPITAPHES.

Ci-gît qui fut plein de diffâme;
C'étoit pour vous le faire court,
Un Mars au combat de l'Amour,
Au combat de Mars une femme.

LE MÊME.

AUTRE.

Nud du ciel je suis descendu,
Et nud je suis sous cette pierre:
Donc pour être venu sur terre,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

LE MÊME.

D'un Chicaneur.

Du plus grand chicaneur qu'on pourra jamais voir
En ce tombeau glacé gît la dépouille morte :
Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir,
De peur qu'en son pays la chicane il ne porte.

LE MÊME.

D'un Chevalier qui fut plutôt Chevalier que Gentilhomme.

Ci-gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;
Son père étoit bon roturier,
Et lui à tort fait chevalier,
Jamais armé, fors qu'en peinture :
Priez Dieu pour la créature.

LE MÊME.

LES MISÈRES DU TEMPS.

Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu;
Je suis par le malheur plus sage devenu.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes,
Est ores étouffé de l'éclat des trompettes.

Financiers, justiciers, qui livrez à la faim
Ceux qui pour vous font naitre ou conservent le pain :
Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes!
Qui laissez mendier la main qui tient les armes;
Barbares en effet, François de nom, François,
Vos fausses loix ont eu de faux et jeunes rois,
Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance
Rebelles, ils ont vu la désobéissance;
Dieu, sur eux et par eux déploya son courroux,
N'ayant autres bourreaux de nous-mêmes que nous.
Les rois, qui sont du peuple et les rois et les pères,
Du troupeau domestiq' sont les loups sanguinaires;
Les vieillards enrichis tremblent le long du jour;
Les femmes, les maris, privés de leur amour,
Dans l'ombre de la nuit se livrent à la fuite;
Les meurtriers souldoyés courent à leur poursuite;
L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil:
Le père étrangle au lit le fils : et le cercueil
Préparé par le fils sollicite le père;
Le frère avant le temps hérite de son frère :
On trouve pour emplir les cités de bourreaux,
Des poisons inconnus et des crimes nouveaux;
Les places de repos sont places étrangères;
Les villes du milieu sont les villes frontières;

Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons;
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Voit violer ensemble et sa femme et sa fille,
Et se voit au pouvoir de l'insolente main
Qui s'étendoit naguère à mendier son pain :
Le sage justicier est traîné au supplice,
Le malfaiteur lui fait son procès; l'injustice
Est principe de droit, comme au monde à l'envers
Le père est châtié par son enfant pervers :
Celui qui en la paix cachoit son brigandage,
De peur d'être puni, étale son pillage;
La terre, sans labeur honteuse de se voir,
Cherche encore des mains, et n'en peut plus avoir :
Les loups et les renards, et les bêtes sauvages,
Tiennent place d'humains, possèdent les villages,
Si bien qu'en même lieu, où en paix on eut soin
De resserrer le pain, on y cueille le foin :
La nature est sans force, et les mères non mères
Nous ont de leurs forfaits pour témoins oculaires.
C'est en ces siéges lents, ces siéges sans pitié,
Que des plus tendres cœurs s'envole l'amitié.
La mère en son berceau prend son fils dont la bouche
Sourit encore, hélas! à ce monstre farouche;
La mère, ayant long-temps combattu dans son cœur
La voix de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la créature aimée,
Et dit à son enfant, (moins mère qu'affamée)
Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait;
Ton sang retournera où tu as pris le lait;
Au sein qui t'allaictoit rentre contre nature :
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture.

La main tremble en tirant le funeste couteau;
Et cette mère enfin n'est qu'un lâche bourreau.

Henri, qui tous les jours vas prodiguant ta vie,
Pour du sein des François bannir la tyrannie,
Ennemi des tyrans, ressource des vrais rois,
Quand le sceptre des lys joindra le Navarrois,
Souviens-toi de quel œil, de quelle vigilance,
Tu vois et remédie au malheur de la France :
Souviens-toi quelque jour combien sont ignorants
Ceux qui pour être rois veulent être tyrans;
Nos rois sont serfs d'un prêtre: on voit sans qu'on s'estonne,
La pantoufle fouler les fleurs de la couronne ·
Dont ainsi que Néron, ce Néron insensé,
Escrit en sang ces mots que son âme a pensé :

Entre tous les mortels, de Dieu la prévoyance
M'a du haut ciel choisi, donné sa lieutenance :
Je suis des nations juge, à vivre et mourir,
Ma main fait qui lui plaît et sauver et périr;
Par mes arrêts j'espars, je détruis, je conserve,
Tout pays, toute gent, je la rends libre ou serve;
J'esclave les plus grands; mon plaisir, pour tous droits,
Donne aux gueux la couronne, et le bissac aux rois.

Cet ancien loup romain n'en sent pas davantage;
Mais le loup de ce siècle a bien autre langage.
Je dispense, dit-il, du droit contre le droit :
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudroit,
Ne peut être sauvé; j'autorise le vice;
Je fais à mon plaisir de justice injustice;
Je sauve les damnés en un petit moment;
J'en loge dans le ciel à coup un régiment:

Je fais de boue un roi, je mets les rois aux fanges;
Je fais les saints; sous moi obéissent les anges:
Je puis (cause première à tout cet univers)
Mettre l'enfer au ciel, et le ciel aux enfers.

Seigneur, veux-tu laisser en cette terre ronde
Régner ton ennemi? N'es-tu Seigneur du monde?
Toi, Seigneur, qui abats, qui blesses, qui guéris,
Qui donne vie et mort, qui tue et qui nourris.

Les temples du payen, du Turc, de l'idolâtre,
Haussent dedans le ciel et le marbre et l'albâtre;
Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A bâti tout le monde, et n'y est pas logé!

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles:
Tout est mis à l'abri par les soins des mortels,
Et Dieu seul immortel n'a logis ni autels.

Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,
Un temple de l'estable, un autel de la cresche:
Eux du temple, une estable aux asnes arrogants,
De la sainte maison, la caverne aux brigands.

Les premiers des chrétiens prioient aux cimetières;
Nous avons fait ouïr aux tombeaux nos prières,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

En ces lieux caverneux, tes chères assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus résonner tes saints lieux,
Et ton renom voler des terres dans les cieux?

Quoi! serons-nous muets? serons-nous sans oreilles?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire? Non;
De nos temples vivants sortira ton renom.

Tel est en cet état le tableau de l'Église;
Elle a les fers aux pieds, sur les gênes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un pseaume en la bouche, et un luth en la main.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
De main pour nous donner, mais pour tout nous ôter,

Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères!
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières!
Ton sein ferré soit clos aux pitiés, aux pardons!
Ta main sèche, stérile aux bienfaits et aux dons!

Ils blasphêment le ciel: et les voûtes célestes
N'ont-elles plus de foudre, et de feux et de pestes?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds,
Et la mort et l'enfer qui dorment à tes pieds!

Théodore Agrippa d'Aubigné.

ÉPIGRAMME.

Comme l'on a soin de ses poches,
Une tante blâmoit du jeu
Son neveu, avec grands reproches.
A la fin, ce dit le neveu,

Quittez le jeu d'amour, ma tante,
Et moi les dés, je le promets :
Le traître, dit la reprenante,
Ne se corrigera jamais.

LE MÊME.

PREMIER BOCAGE DE L'ART D'AIMER.

STANCES.

Quiconque soit des François qui ignore
Quel est d'aimer et l'art et le savoir,
Lise mes vers, et fasse son devoir
D'effectuer ce qu'il va lire encore.

Par art, la nef parmi les flots se glisse,
Et d'avirons la barque on fait tourner;
Par art, on doit les charrettes mener,
Par art, il faut que l'amour se régisse.

Or, ce bel art, bien qu'il soit difficile,
Aspre et fascheux en ses premiers progrès,
S'il est suivi, l'on s'aperçoit après,
Qu'il est plus doux, plus joyeux et facile.

L'Amour commence au choix qu'on fait des belles;
Après le choix survient le deviser,
Puis la prière, et le simple baiser,
Et la mercy que l'on désire d'elles.

Et pour choisir les belles à ta guise,
Il faut hanter la cour où elles sont,
Et les festins et les bals qui se font,
Et les beaux lieux, et la plus grande église.

Sois bien vestu, et surtout prends-toi garde
D'être bien net, bien propre et bien gentil :
Plus qu'un esprit admirable et subtil,
Ce qui se voit, une femme regarde.

Ce grand Socrate, ornement de la Grèce,
Fut-il jamais des femmes estimé ?
Et toutefois il tenoit enfermé
Dans son esprit le trésor de sagesse.

Et si tu peux, apprends la poésie,
Et le beau ton de mille chants divers :
Ne vois-tu pas la musique et les vers
Gagner les sens, l'âme et la fantaisie ?

Estre à cheval et lui donner carrière,
Virevolter en maint estourbillon,
Darder la barre, et pousser le ballon,
Cela sert bien d'une amorce première.

Mesle souvent du sel en tes paroles,
N'hésite point, parle sans trop parler ;
Ne sois point long, cela ne peut aller
Qu'à ces pédants qui tonnent aux écoles.

Va entre deux, et ne sois point farouche,
Ni trop joyeux, si tu veux parler bien ;
Car la vertu consiste en son moyen :
Au trop et peu toujours le vice touche.

Vers les amours quand le désir t'appelle,
Ne songe pas à fonder ton appui
Dessus la veuve et la femme d'autrui,
Ainçois plutôt sur la tendre pucelle.

L'œillet vermeil est au sein de la fille :
Quand il flétrit, on le jette au fumier;
La rose est plus prisée en son vergier,
Que quand la main et l'arrache et la pille.

Dedans le bal, va t'asseoir auprès d'elle,
L'entretenir, l'appuyer de tes bras;
Et si tu vois qu'elle est assise bas,
Fais-lui servir tes genoux d'escabelle.

Dessus sa robe ôte-lui la poussière,
Ou fais semblant de l'ôter pour le moins :
Danse avec elle et lui serre les mains,
Montrant l'effort de sa grâce meurtrière.

Si trop long-temps la danse te retarde,
Pour la conduire où elle veut aller,
Tends-lui la main, et d'un humble parler
En t'inclinant, prie que Dieu la garde.

Pour la servir sois prompt, hardi et vîte;
Même voyant qu'elle entre en un couvent,
N'hésite point, songe à marcher devant,
Et l'approchant, présente l'eau bénite.

Il faut souvent faire tes promenades
Près du logis où tu penses la voir;
Et quelquefois tu dois venir au soir
La réveiller de tes douces aubades.

Pour la fléchir, pleure un peu par contrainte :
Si tu ne peux, retiens bien mon conseil :
Mouille tes doigts, et en frotte ton œil;
Elle croira que tu pleures sans feinte.

Que si la belle accueille ta requête,
D'un long parler trop doux ou trop hautain,
Assure-toi de l'avoir en ta main,
Et compte-la dès-lors pour ta conquête.

Quand elle dit : Jamais entre vous hommes
N'oublierez-vous d'attirer par vos pleurs,
Et d'ébranler par vos feintes douleurs
Le simple cœur des femmes que nous sommes?

Tu dois jurer pour mieux te faire croire,
Protestant Dieu, comme le courtisan,
Qui, des mensonge et de fraude artisan,
Par le jurer emporte la victoire.

Dis et redis que ton cœur s'évertue
De s'affranchir de l'amour, mais en vain :
Que si tu meurs, tu veux bien que sa main
Soit celle-là, non autre qui te tue.

Qu'elle ait pitié de ta chétive vie;
Qu'elle contemple et toi et ton amour;
Que tu ne peux vivre sans elle un jour;
Et qu'elle soit plus gracieuse amie.

Que ton audace et ta langue elle excuse,
Et que l'amour céler ne se pourroit;
Et s'il y a du crime en ton endroit,
Que ses beautés plutôt elle en accuse.

Si par hasard elle ne veut t'escrire,
Ne la contrains : ains fait tant seulement
Qu'elle te lise avec contentement;
Elle voudra à la fin te récrire.

Et si Phébus t'espoind de sa folie,
Et si tu as les neuf Sœurs fréquenté,
Plains-toi en vers de sa grand' cruauté :
Par vers gentils rudesse est amollie.

Lesbie ainsi aux carmes [1] de Catulle
Ploya son cœur farouche et endurci ;
Et Némésis eut l'esprit adouci
Par les doux vers de son amant Tibulle.

Ainsi Properce esbranla la poitrine
De sa Cynthie impitoyable à lui :
Ainsi Ovide appaisa son ennui,
D'un vers lascif attirant sa Coryne.

Si ni les vers ni les lettres n'ont force,
Dompte son cœur par quelques beaux présents
Que tu verras qui lui seront plaisants,
Et qui pourront te servir d'une amorce.

Par les présents on rend l'homme ployable ;
Par les présents on appaise les dieux ;
Par les présents le grand prince des cieux
Retient en main sa foudre épouvantable.

Et du premier, pour entrer en sa grâce,
Tu lui feras des fruits nouveaux tenir,
Que de ton crû tu diras provenir,
Combien qu'ils soient achetés en la place.

Si tu connois qu'elle est avare et chiche,
Sache par l'or vaincre son cœur malin :
Il n'y a rien si subtil et si fin
Pour l'ébranler, comme ce métal riche

[1] *Carmes*, vers.

Certainement en l'âge d'or nous sommes;
Par l'or, merveille! amour est surmonté;
L'or cause l'heur, le nom, l'autorité,
Et la noblesse et les honneurs aux hommes.

Assez Acrise auroit gardé sa fille
Contre l'effort de mille et mille encor,
Si Jupiter ne l'eût prise par l'or,
Lorsqu'il aima sa grâce si gentille.

Et ne crains pas de faire grand' dépense,
Pour lui bailler ce qu'elle aimera mieux:
Celui ne doit être avaricieux,
Que Cupidon retient sous sa puissance.

Vous, les mignons des filles de Parnasse,
Que donnez-vous, qui n'avez aucun bien
Pour présenter, que le luth cynthien,
Et un pauvre art qui rien ne vous amasse?

Certes bien peu vos carmes on honore,
Bien peu vous sert d'avoir un dieu au cœur
Qui vous échauffe et vous mette en fureur,
Si vous n'avez de quoi donner encore.

Que vienne Homère, ayant pour sa conduite,
Tant qu'il voudra, les Muses et Phébus:
S'il n'est garni de dons, c'est un abus,
Il est chassé, lui et toute sa suite.

Eh! croyez-vous que votre amie estime
Au prix de l'or vos carmes et vos chants?
Non, non; les dons sont bien plus alléchants
Que les beaux mots compris en votre rime.

Ne laissez pas toutefois de lui tendre,
Pour l'attraper, vos filets cauteleux :
Avec le temps, son cœur trop orgueilleux
Sera rendu humble, facile et tendre.

Avec le temps, le taureau difficile
Vient sous le joug et endure la main :
Avec le temps, le farouche poulain
Dessous le frein pousse sa course agile.

Qui est plus mol que l'eau de la marine?
Qui est plus dur que le roc à toucher?
Et toutefois l'eau qui lave un rocher,
Par laps du temps, le consomme et le mine.

N'employez l'art des sorciers détestables,
Et ne gâtez d'un breuvage nouveau
Son bon esprit, son corps et son cerveau;
Ains aimez la, pour être aussi aimables.

Que si c'est mal d'empoisonner sa dame,
C'est mal aussi de l'enivrer, afin
De la ravir, quand la vapeur du vin
Trouble ses sens, son cerveau et son âme.

Amour, tu es difficile à contraindre,
S'il ne te plaît; tu as le corps dispos;
Tu es garni de deux ailes au dos,
Et peux aller où l'on ne peut t'atteindre.

Donc ne pensez contraindre Amour par charmes,
Ni par prisons, ni par autres tourments;
Vos hameçons et vos allèchements,
Ce sont les dons, la prière et les larmes.

Or j'apperçois que ma barque me méne,
Graces aux dieux, près de la rive à bord;
Il faut jeter mes ancres dans le port,
Caler la voile, et abattre l'antenne.

En attendant une saison benine,
Lorsque les vents cesseront leurs abois,
J'équiperai ma nef une autre fois,
Et reviendrai voguer sur la marine.

PIERRE LE LOYER, S[r]. DE LA BROSSE.

A RONSARD.

L'ART de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais roi, je les reçus; poète, tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits, dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

CHARLES IX.

COUPLET.

François premier prédit ce point,
Que ceux de la maison de Guise
Mettroient ses enfants en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise.

LE MÊME.

QUATRAIN.

Je suis semblable à tous, aucun ne me ressemble;
Jamais dans mes discours je ne fus plein de vent;
Je suis savant, poëte, et cavalier ensemble;
Et tu n'es cavalier, poëte, ni savant.

Claude de Trellon.

ÉPIGRAMME.

Vénus fond toute en pleurs, cherchant l'Amour perdu:
L'Envie a dit soudain qu'elle avoit entendu
Qu'une plus belle dame ici-bas le transporte,
Le recèle en ses yeux ne voulant qu'il en sorte.
Vénus jure par Styx, le fleuve redouté,
Qu'elle fera mourir la plus grande beauté:
Sauvez-vous donc, Françoise; hélas! vous êtes morte.

LE MÊME.

CHANSON.

Ce temps comblé d'un verd honneur,
Couvre la terre de son heur,
Les bois de cheveleure :
On voit rives, plaines et prés,
De gaye couleur diaprés :
Las ! tout rit et je pleure.

L'Artisan dedans les cités,
Les pasteurs aux champs habités
Chantant, ses soins enchante :
Même on oit jaser les oiseaux,
Bruire l'air, et courir les eaux :
Je me plains, et tout chante.

L'Allégeance suit le travail ;
Le genre humain, et le bétail,
Parfois dort et sommeille ;
La nuit et le silence ami,
Tient le monde lors endormi :
Tout repose, et je veille.

Rien n'est perdurable ici-bas ;
Toujours le ciel ne gronde pas,
Ni la liquide plaine ;
Les jours viennent après les nuits ;
Moi, sans fin malheureux je suis :
Las ! tout change, hors ma peine.

Jean de la Jessée.

ESTRENNE.

Il me faudroit être agréable à tous,
Pour égaler votre douceur extrême :
Et pour offrir chose digne de vous,
Il me faudroit vous offrir à vous-même.

LE MÊME.

QUATRAINS.

Qui va donnant ou force, ou nourriture,
Dedans son cœur, au feu de Cupidon,
Mal-aisément éteindra ce brandon ;
Amour d'amour prend vigueur et pasture.

LE MÊME.

AUTRE.

Ouvre au besoin ta grand' main trésorière ;
Qui donne tost, ses dons sait ordonner :
Qui donne tard, vend plutôt que donner ;
Nul est le don arraché par prière.

LE MÊME.

AUTRE.

Quand les mortels vont la mort encourir,
Tout est en deuil : mais en jeux et louanges
Passe leur vie. O fantosmes étranges !
Vous ne savez ni vivre ni mourir.

LE MÊME.

SONNET.

Lise se parc ainsi qu'une déesse,
Riche, pompeuse; et même les vendeurs,
Passementiers, orfèvres, et brodeurs,
Sont empêchés pour l'orner de richesse.

Rien ne s'épargne, afin que sa vieillesse
Soit moins notoire aux jeunes demandeurs;
Tous les parfums, les drogues, les odeurs,
Flattent ses ans, et montrent sa mollesse.

Elle a beau s'oindre, elle a beau se farder,
Friser ses poils, ses gestes mignarder,
Encor voit-on sa laideur et son âge.

Elle esprendra quelque sot damoiseau :
Quand est de moi, vu son brave pennage,
J'aimerois mieux la plume que l'oiseau.

LE MÊME.

SONNET.

Ainsi que Phébus sans clarté,
Ainsi que les prés sans verdure,
Ainsi qu'un roc sans dureté,
Ainsi qu'un parc sans fermeture;

Ainsi qu'un desgel sans froidure,
Un vent marin sans cruauté,
Comme les cieux sans couverture,
Angélique on voit sans beauté.

Ainsi qu'un puits sans profondeur,
Ainsi qu'un marbre sans froideur,
Ainsi qu'amour sans espérance;

Ainsi que la mer est sans eau,
Ainsi que l'air est sans oiseau,
Ainsi mon cœur est sans souffrance.

Scalion de Virbluneau, Sr. de l'Ofayel.

CHANSON.

Auprès des beaux yeux de Philis
Mouroit l'amoureux Caliante,
Heureux en sa fin violente,
De ses jours sitost accomplis.

Sur les ailes du désespoir,
S'envoloit son âme enflammée;
Et la mort, cent fois réclamée,
Couvroit ses yeux d'un crespe noir.

Son cœur, enflé de ses désirs,
Montroit ses blessures mortelles;
Et l'Amour, du vent de ses ailes,
Aidoit au vent de ses soupirs.

Mille petits autres Amours
Opposoient à la mort leurs flèches;
Et du doux feu de leurs flamèches,
Rallumoient le feu de ses jours.

Philis soutenoit en ses mains
Sa teste en son giron penchée,
Et feignant d'être un peu touchée,
Désarmoit ses yeux de dédains.

Ses yeux de dédains désarmés
Sembloient deux soleils sans nuage,
Qui du ciel de son beau visage
Lançoient leurs rayons enflammés.

Une vaine ombre d'amitié
Rendoit sa face moins cruelle:
Mais il falloit être moins belle,
Ou plus sensible à la pitié.

Alors Caliante à la fois
Perdit et la vue et la vie;
De deux morts son âme ravie
Poussa cette dernière voix :

Belle Philis, puisque ma foi
N'a pu vaincre ma destinée,
Je rends mon âme infortunée
A la mort plus douce que toi!

Raoul Callier.

BAISER.

Le Baiser, enfant de Cypris,
Est du cœur la douce pasture,
La douce manne des esprits,
Et le soutien de la nature.
Ne vois-tu pas comme les eaux
Baisent le bord de leurs ruisseaux;
Comme les gentilles fleurettes
Baisent les tendres herbelettes;

Comme les pigeons amoureux
Bec à bec se baisent entre eux;
Comme les feuilles courtisées,
Du vent sont encore baisées?

Quel sucre est plus doux que le miel
Qui sort des langues baiseresses?
Les amoureux sont dans le ciel,
Puisqu'ils embrassent les déesses.
Non, mon cœur n'est point envieux
Du nectar que boivent les dieux,
Pourvu qu'à mon aise j'attente
Sur toi ma flamme violente :
Mais entends-je pas quelquefois
L'envieuse Écho par ce bois,
Qui, tandis que ma bouche imprime
Un seul baiser, mille en exprime?

Recommençons les doux combats
Des amoureuses mignardises;
Relevons nos cœurs chus à bas;
Encourageons nos couardises.
Si bienheureuse, et bienheurant
Tu vas sur ma lèvre inspirant
La douce pluie hymettienne
Qui s'alambique de la tienne;
Je veux d'autre part, mon souci,
M'enlacer à ton col, ainsi
Que le branchage du lierre
Autour de l'orme qu'il enserre.

Autant qu'il y a de sablons
Sur la grève neptunienne;

Autant qu'il y a d'épis blonds
Sur la terre cérésienne,
Autant que le ciel lumineux
A de planettes rayonneux;
Autant qu'il y a de fleurages
Par les humides pâturages;
Autant que la terre produit
D'herbes, de feuilles et de fruit:
Si tu veux que mon feu s'appaise,
Autant faut-il que je te baise.

JEAN LEBLANC.

ÉPIGRAMME EMBLÉMATIQUE.

QUAND deux s'accordent bien, ils peuvent toute chose,
Et rien ne peut contre eux, quoique tout s'y oppose;
La main jointe à l'esprit nous donne ainsi tout bien.
C'est pourquoi Diomède est compagnon d'Ulysse,
A parfaire un chef-d'œuvre où un seul ne peut rien;
Car il faut que la force à l'adresse s'uuisse.

ANTOINE MAYE, Sr. DE FIEFMELIN.

CHANSON.

ENTRE ma dame et moi la discorde est semée;
Nous ne pouvons jamais être en paix un seul jour.
Sans fin elle se plaint qu'elle n'est point aimée;
Et moi, d'autre côté, qu'elle n'a point d'amour.

ELLE se vantoit fort de son amour extrême,
Et puis en retenoit deux ou trois sous sa loi:
Si tel est son amour auprès de ce que j'aime,
Vraiment, je le confesse, elle aime plus que moi.

Puisque je me contente en ma seule fortune
Retirant en mon cœur votre objet seulement;
Que ne chassez-vous donc cette tombe importune?
Celle qui n'a qu'un cœur ne retient qu'un amant.

Si vous avez plaisir de vivre ainsi volage,
Faites-en tout au moins comme fait l'arbrisseau,
Qui despouille à l'hiver son antique feuillage,
Et ne garde jamais le vieil et le nouveau.

S. G. de La Roque.

AUTRE.

Que j'estime votre beauté,
D'avoir rangé ma liberté,
Qui jamais ne fut tributaire!
Sus donc! vantez-vous en tous lieux
D'avoir fait d'un trait de vos yeux
Ce que cent mille n'ont sçu faire.

Les Amours sçavants et rusés,
Les soupirs des cœurs déguisés
Ne pouvoient rien sur ma jeunesse;
Tout en vous séduit ma fierté,
Jusqu'à votre naïveté,
Qui vous sert d'extrême finesse.

Mais s'il vous plaît en la prison
Retenir long-temps ma raison,
Faites que l'espoir y demeure:
Autrement, rebuté d'amour,
Comme je fus pris en un jour,
Vous me reperdrez en une heure.

le même.

COMPLAINTE.

BANNI loin de ma dame, en ce désert sauvage,
Troublons l'air de sanglots, esmouvant le feuillage
De soupirs amoureux :
Sur l'escorce des bois, gravons notre martyre;
C'est le papier-journal sur qui l'on voit écrire
Les amants langoureux.

BIEN que, pour m'affliger, on oppose à ma vue
Tant de hauts mots glacés, qui surpassent la nue
Et voisinent les cieux;
Cette distance accroît l'ardeur qui me dévore :
Je vois par mes désirs la beauté que j'adore,
Aussi bien que des yeux.

JE ne puis l'oublier, ce m'est chose impossible :
Celle qu'on pense rendre à mes yeux invisible,
Ne quitte point mon cœur;
Je la vois me mirant dans ces fontaines vives,
Dans ces prés, dans ces fleurs, et par ces douces rives,
Témoins de ma langueur.

NI les ennuis passés, ni les douleurs présentes,
Ne me feront jamais, par plaintes différentes,
Ma fortune blasmer :
Bref ! sur les plus constants j'éleverai ma gloire,
Afin qu'à l'advenir mon amoureuse histoire
Apprenne à bien aimer.

JE me plais au travail que sans cesse j'endure;
Avec ces hauts sapins mon désir se mesure,
Et s'accroit tous les jours :

Cette belle verdeur maintient mon espérance;
Ces rochers m'ont rempli de nouvelle constance,
Et ces oiseaux, d'amours.

Encore une autre fois, adieu chères délices;
Adieu, saintes beautés à mes vœux si propices;
Adieu, plaisirs passés :
O mort! je ne crains plus ta dextre vengeresse;
Vivre une heure content, aimé de sa maîtresse,
N'est-ce pas vivre assez?

LE MÊME.

CHANSON

Attribuée à Henri IV, *roi de France.* [1]

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

---

[1] *On a conservé aussi ce couplet impromptu que le même prince chanta en soupant chez la duchesse de Sully:*

Je bois à toi, Sully:
Mais j'ai failli;
Je devois dire, à vous, adorable duchesse.
Pour boire à vos appas,
Faut avoir chapeau bas.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
  Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
  Pour tant d'amour!

ODES.

Vénus le long d'un rivage
S'alloit ébattant un jour,
Quand le petit fils Amour
De loin sa mère envisage.

Soudain l'enfant, par mégarde,
Prend son arc, le va bandant;
Et, joyeux, la regardant,
Un trait dans le cœur lui darde.

Alors Vénus offensée,
Las! (dit-elle) qu'as-tu fait?
Pourquoi, méchant, de ce trait
As-tu ta mère blessée?

Amour s'effraye et sanglotte :
Hélas! (dit-il) est-ce toi?
Ma mère, pardonne-moi :
Je pensois blesser Charlotte.

Gilles Durant, Sr. de La Bergerie

AUTRE.

Amour, tout enflé de victoires,
Alloit bravant dedans les cieux,
Et ne vantoit aux autres dieux
Que ses triomphes et ses gloires.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De ce jeune et sot enfançon
Du ciel par dépit le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre;
Et, résolu de s'en venger,
Dans tes yeux il vient se loger,
Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

LE MÊME.

CHANSON.

J'ai couru tous ces bocages,
Ces prés, ces monts, ces rivages;
Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai poursuivie :
Hélas! qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant?

Pastourelles joliettes,
Qui de vos voix déliettes [1]

---

[1] Déliettes, *déliées.*

Vos ardeurs allez chantant,
Selon qu'Amour vous convie,
Dites, qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant?

Ah! c'en est fait, c'est fait d'elle :
Un dieu, la voyant si belle,
Parmi ces bois l'écartant,
Epris d'amoureuse envie,
Au ciel me l'aura ravie,
La nymphe que j'aimois tant.

Adieu, forests désolées;
Adieu, monts, adieu, vallées;
Adieu, je vous vais quittant :
Puis-je plus rester en vie,
Puisque l'on me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant!

LE MÊME.

SONNETS.

Le temps passé, qui d'une aile courrière
Vole devant, et ne peut revenir,
N'est point à nous : ni le temps à venir
Qui pas à pas s'approche par derrière.

C'est le présent, ma gentille guerrière,
Qui seul, sans plus, nous peut appartenir :
Doncques, pendant qu'il se laisse tenir,
Si [illegible] ne crois, donnons-nous en carrière

Pour ma foi ferme et pour mon grand amour,
Tu dois m'aimer, et me faire un bon tour :
Pense à ta dette, ains que le temps nous porte.

A NOTRE fin; paye avant le trépas
Ce qui m'est dû : car, quand tu seras morte,
Tes héritiers ne le payeront pas.

LE MÊME.

AUTRE.

JE cheminai long-temps, qu'il faisoit nuit encore,
Sous la brune lueur de l'astre décroissant;
Mais au sortir du bois, l'air devint blanchissant;
Et me tournant tout court, je vis le beau phosphore.

PUIS soudain devant moi, vers le rivage more,
J'apperçus la beauté qui me rend languissant,
Du haut de sa fenêtre, à l'envi paroissant,
Qui luisoit pair à pair vis-à-vis de l'aurore.

JE demeurai confus, voyant de deux côtés
Reluire également deux égales clartés,
Deux aubes, ce sembloit, qui se faisoient la guerre.

CE duel incertain fit douter à mes yeux,
Si ma Charlotte étoit l'aurore de la terre,
Ou si l'aurore étoit la Charlotte des cieux.

LE MÊME.

SONNETS.

FAITES-MOI chevalier, accolez-moi, ma belle;
Je l'ai bien mérité en ce combat dernier;
Qui s'est éprouvé brave en duel singulier,
Est digne de damer la simple damoiselle.

MON sçavoir naturel, mon amour naturelle,
Ma gentille valeur, redoutable au guerrier,
Demande l'accolade, et le noble collier,
Non d'un roi, mais d'amour, qui tous les rois excelle.

C'EST en ce bonheur seul qu'est fondé mon souhait;
Quelque affamé d'honneur, qui n'a jamais rien fait,
Riche pourra l'avoir, par faveur éblouie.

JE veux seul ce beau grade, honorable toujours :
Sus, accolez-moi donc, afin que je me die
L'unique chevalier de la reine d'amours.

MARC DE PAPILLON, DIT LE CAPITAINE LASPHRISE.

AUTRE.

LE merveilleux Démon, le plus puissant de tous,
C'est cet amour qui rend les choses difficiles,
En un instant, Masaire, entièrement faciles,
Et fait trouver l'amer agréablement doux.

PAR lui, les plus couards sont vaillamment résouds :
Il s'égaye, il se plaît aux besognes fertiles;
Il fait les idiots divinement habiles,
Les habiles aussi misérablement fous.

CHYMON fut imbécille, et l'amoureuse rage
Le rendit galant homme, épris d'un beau courage;
Salomon, le plus sage, en perdit la raison.

ET moi, j'en désespère, égarant connoissance.
Voilà comment l'Amour, pour montrer sa puissance,
Fait d'un oison un aigle, et d'un aigle un oison.

LE MÊME.

SONNET.

JE meurs, et les soucis qui sortent du martyre
Que me donne l'absence, et les jours et les nuits,
Font tant, que je ne sais jamais ce que je suis,
Si j'expire en effet, ou bien si je respire.

Un chagrin survenant mille chagrins m'attire,
Et me cuidant aider, moi-même je me nuis;
L'infini mouvement de mes roûlants ennuis
M'emporte, et je le sens; mais je ne le puis dire.

Je suis cet Actéon de ses chiens déchiré,
Et l'éclat de mon âme est si bien altéré,
Qu'elle qui me devroit faire vivre, me tue :

Deux déesses nous ont tramé tout notre sort,
Mais pour divers sujets, nous trouvons même mort,
Moi de ne la voir point, et lui de l'avoir vue.

Jean de Sponde.

ENIGME.

Un père a douze fils qui lui naissent sans femmes,
Ces douze aussi sans femme engendrent des enfants;
Quand un meurt, l'autre naît, et tous vivent sans âme;
Noires les filles sont, et les mâles sont blancs.

Beroalde de Verville.

ÉPIGRAMME A UNE DAME DÉVOTE.

Encore que toujours, en votre âme fidèle,
Vous méditiez ici, un chacun jugera,
En vous reconnoissant délicieuse et belle,
Que vous ne prîrez pas tant que l'on vous prira.

le même.

SUR LA SÉPULTURE DU CHEVALIER BAYARD.

Au pied de cet autel, la cendre ensevelie
Du valeureux Bayard gît sans titre et sans nom;
Nul marbre relevé, digne de son renom,
Aux passants curieux ses gestes ne publie.

O sort! qui les loyers aux vertus ne mesures,
Pompée au bord marin sans sépulcre tu vois,
Et le vieillard Priam, tige de tant de rois,
Sans tombe et sans honneur gît parmi des masures.

Bayard, qui fit trembler l'Espagne et l'Italie,
Qui de son Dauphiné fut le lustre et l'orgueil,
N'obtiendra donc jamais l'ornement d'un cercueil?
Donc ainsi passera sa mémoire abolie!

Ha! non, Bayard ici tout entier ne s'arrête;
Ce lieu seul ne comprend Bayard et ses lauriers;
Il se trouve partout; car des vaillants guerriers
L'univers est la tombe, et le ciel la retraite.

Claude Expilly.

CHANSON.

A quel berger ton cœur volage
S'est-il inconstamment rangé?
Qui est celui de ce village
Pour qui je doive être changé?
Bergère, tu es infidèle,
Autant quasi que tu es belle.

De tous ceux qui sont dans ces plaines,
Nul ne franchit mieux un ruisseau,
Et n'a de flèches plus certaines
Pour chasser les loups d'un troupeau.
Bergère, tu es infidèle
Autant quasi que tu es belle.

Le feu que leur amour inspire
Ne dut t'enflammer que pour moi;
Leurs musettes ne sauroient dire
Que les vers que j'ai faits pour toi.
Bergère, tu es infidèle
Autant quasi que tu es belle.

Et ton désir ailleurs se range!
Mais je n'en ai point de tourment;
La perte que tu fais au change
Me venge assez cruellement.
Bergère, tu es infidèle
Encore plus que tu n'es belle.

René Bouchet.

QUATRAINS.

Sur la Vie et la Mort.

La vie est une table, où, pour jouer ensemble,
On voit quatre joueurs : Le Temps tient le haut bout,
Et dit, passe; l'Amour fait de son reste, et tremble;
L'Homme fait bonne mine; et la Mort tire tout.

La vie que tu vois n'est qu'une comédie
Où l'un fait le César, et l'autre l'arlequin ;
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'empereur du faquin.

Dresse de tes vertus, non de tes jours le compte ;
Ne pense pas combien, mais comme aller tu dois ;
Vois jusques à quel prix ta besogne se monte :
On juge de la vie et de l'or par le poids.

Si la Parque t'attend et ton séjour prolonge,
Par forme d'intérêt elle te fait sentir
Des tourmens en effet, de l'allégresse en songe,
Et qu'une longue vie est un long repentir.

Ou premiers, ou derniers, à tous la piste est faite ;
Ou tôt ou tard il faut qu'on se rende à ce port :
Qui commande la charge ordonne la retraite ;
La loi qui fit la vie a fait aussi la mort.

Il tarde au pélerin d'achever son voyage ;
Le marinier voudroit n'être plus sur les eaux ;
Tout ouvrier s'esjouit au bout de son ouvrage :
L'homme pleure, approchant de la fin de ses maux.

D'un éternel repos la fatigue est suivie ;
La servitude aura une ample liberté ;
Où se couche la mort, là se lève la vie ;
Et où le temps n'est plus, là est l'éternité.

Le méchant toujours tremble, il est tout en alarmes ;
L'œil d'un homme de bien le tient comme abattu ;
De Rome tout le monde a redouté les armes :
Rome du seul Caton redoute la vertu.

Pierre Mathieu.

CHANSON.

Quand je vous conte mon malheur,
Mon mal, ma peine et ma douleur,
Belle, pour qui mon cœur endure,
Vous semblez bien vous en douloir;
Mais sans effet le seul vouloir
N'est qu'appétit sans nourriture.

Je sais bien que vos deux beaux yeux
Me sont courtois et gracieux,
Quand Amour m'en fait ouverture.
Oui; mais s'ils m'enflamment toujours
Sans récompenser mes amours,
C'est appétit sans nourriture.

Madame, ce n'est point assez
A ceux que l'Amour a blessés
De son amoureuse pointure,
D'avoir quelque doux clin des yeux;
Car ils méritent d'avoir mieux
Qu'un appétit sans nourriture.

Jean Godard.

CHANSON.

Tandis, ô ma belle amoureuse!
Qu'au lit vous allez sommeillant,
Mille pensers vont éveillant
Mon âme triste et langoureuse.
Dormez donc, mes chers amours;
Car pour vous je veille toujours.

VOTRE belle paupière est close
D'un repos heureusement doux;
Mais mon cœur, qui veille pour vous,
Fait que jamais je ne repose.
  Dormez donc, mes chers amours;
  Car pour vous je veille toujours.

POUR vous incessamment je veille,
Et pour vous mon cœur est content;
L'amour que je vous vais portant
Fait que jamais je ne sommeille.
  Dormez donc, mes chers amours;
  Car pour vous je veille toujours.

N. DE MONTGAILLARD.

ÉPIGRAMME

Sur le portrait de la Pucelle d'Orléans, l'épée nue au poing.

JADIS ce fort acier étoit une houlette:
Il est glaive aujourd'hui, fier d'un si noble choix.
Il gardoit les brebis au son d'une musette;
Au son de la trompette, il relève les rois.

MARIE DE JARS, DEMOISELLE DE GOURNAY.

AUTRE.

LYS et sa jeune mère, aussi beaux que les dieux,
De deux côtés divers ont perdu l'un des yeux.
O Lys, donne ton œil à ta mère Xandrine;
Tu seras Cupidon, elle sera Cyprine.

LA MÊME.

ÉPIGRAMME.

ALIZE, ma chère merveille,
Sur mon âme, je ne mens pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille :
Que si, malgré tous les propos,
Témoins de mon peu de repos,
Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuit avec moi,
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je suis digne de foi.

PIERRE MOTIN.

ÉPIGRAMME

Imitée par l'auteur de DIANE DE MONTOMAJOR.

PHILIS, auprès de cet ormeau
Où paissoit son petit troupeau,
Etant toute triste et pensive,
De son doigt écrivoit un jour,
Sur le sablon de cette rive :
Alcidon est mon seul amour.

JE ne devois pas m'assurer
De voir sa promesse durer ;
Parce qu'en chose plus légère,
Et plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure bergère
Ne pouvoit se promettre à moi.

Un petit vent qui s'élevoit,
En même instant qu'elle écrivoit
Cette preuve si peu durable,
Effaça, sans plus de longueur,
Sa promesse dessus le sable,
Et son amour dedans son cœur.

JEAN DE LINGENDES.

SONNET.

Un Casanier échappé d'un combat, parle à ses éperons.

Éperons qui m'avez échappé des combats,
Dont la pointe pesante, au salut de ma tête,
En battant mon cheval, arrêta mon trépas,
Et me fit à la fin vivre par sa défaite;

Éperons, mes amis, les meilleurs d'ici-bas,
Éperons mes faveurs, éperons de retraite,
Qui piquâtes si bien, qu'on ne me piqua pas,
C'est maintenant à vous que cent grâces j'apprête.

Éperons, par lesquels de l'heur nous espérons,
Éperons animés, précieux éperons,
Qui fites si bien battre à mon cheval la terre

De son pied courageux, quand mon bras étonné
Ne pouvoit battre ceux qui me faisoient la guerre,
Je vous rends le repos que vous m'avez donné.

PIERRE DAVITY.

EPIGRAMME.

L'AUTRE jour madame Françon,
Se voyant être soupçonnée,
S'est, par une étrange façon,
Publiquement abandonnée,
Afin qu'on n'eût plus de soupçon.

LE MÊME.

A MAGDELEINE.

Vous avez trente ans, Magdeleine :
Je le crois ; car tous vos parens,
Le vicaire et votre marraine,
Le disoient il y a dix ans.

N. DE LA GIRAUDIÈRE.

ÉPIGRAMME.

Tu peins Philis en ce tableau
Avec un visage si beau,
Qu'aucun ne la sauroit connoître :
Cher ami, je vois bien que c'est ;
Tu ne la peins pas comme elle est,
Mais comme elle voudroit être.

LE MÊME.

AUTRE.

POURQUOI me fais-tu, ma mignonne,
Cette couronne de lauriers?
On donne au vainqueur la couronne,
Et non pas à son prisonnier

Est-ce point que ma patience
Enfin a vaincu ta rigueur,
Et que, cédant à ma constance,
Ta main me déclare vainqueur ?

Non, non, je me flatte en ma peine ;
Ton âme a trop de cruauté :
Tu me couronnes, inhumaine,
Pour m'immoler à ta beauté.

LE MÊME.

D'UN PORTRAIT.

La Goux eût bien donné la voix
A cette femme que tu vois ;
Mais il la fit ainsi muette,
Afin de la rendre parfaite.

LE MÊME.

ÉPIGRAMME.

A un médecin.

Une ardeur dessèche mes veines,
M'altère et me gâte le corps ;
Je serai du nombre des morts,
Si je n'ai la fin de mes peines :
Mais, au lieu de m'en affranchir,
Vous ne tâchez qu'à rafraîchir
Mon palais, ma langue et ma lèvre ;
Tout cela ne me sert de rien :
Monsieur, guérissez-moi la fièvre ;
Pour la soif, je l'ôterai bien.

LE MÊME.

A un mari.

Denise est une mensongère;
Vous n'avez, depuis son départ,
Mangé tout le bien de son père;
Vous en avez bu la plupart.

LE MÊME.

A La Bonde.

Tu dis que ton père, La Bonde,
Étoit un méchant déloyal;
Il est vrai qu'il fit un grand mal
A l'heure qu'il te mit au monde.

LE MÊME.

De La Planche.

Si La Planche dit vrai, les sergents impiteux
Sont pires que des chiens, et sa raison est telle:
Les chiens ne font, dit-il, que lécher ma vaisselle;
Mais ces maudits sergents l'emportent avec eux.

LE MÊME.

AUTRE.

Si la beauté se perd, pourquoi ne veux-tu, belle,
Donner ce que tu dois perdre dans peu de jours?
Si l'on ne la perd point, que ne veux-tu, rebelle,
Donner ce que donnant tu conserves toujours?

LE MÊME.

De Mouchet.

Un juge étoit bien fort en peine
Sur le trépas d'un âne mort;
Il sue, il se met hors d'haleine,
Pour savoir lesquels ont tort.
Mouchet, qui voit qu'on l'en accuse,
Pour ce qu'il l'avoit par emprunt,
Lui dit : Monsieur, je vous récuse,
Vous étiez parent du défunt.

LE MÊME.

A un musicien.

Tu fais, dis-tu, ce que tu veux
De cette voix qui, sans pareille,
Nous tirant l'ame par l'oreille,
La mène entre les bienheureux :
Voici le froid qui se réveille;
Haut et bas on te voit la peau :
Si tu veux que je te conseille,
Fais de ta voix un bon manteau.

LE MÊME.

AUTRE.

A Lisandre.

Lisandre, mon fidèle ami,
Tu n'estimes pas à demi
L'avocat qui plaide ta cause :
Ois son discours, et le prends bien;
Il est vrai qu'il dit peu de chose,
Mais tout ce qu'il dit ne vaut rien.

LE MÊME.

ÉPITAPHE.

Ci-dessous Antoine repose,
Qui ne fit jamais autre chose.

LE MÊME.

D'UN TOMBEAU

A quoi ce riche monument,
Et cette épitaphe qui ment?
Quelle passion vous convie
A nous louer cet homme à tort?
On n'a point su qu'il fût en vie :
Pourquoi saura-t-on qu'il est mort?

LE MÊME.

ODE BACHIQUE.

Puisque d'un pas irrévocable
Le temps, qui toute chose accable,
S'écoule si soudainement,
Que du ciel l'unique puissance,
Dès le point de notre naissance,
Nous fait courir au monument :

Ferons-nous la guerre à nous-mêmes,
De jeûne et de veille tout blêmes,
D'inutiles soins possédés?
Faut-il que, pour une vaine ombre,
Nous retranchions le petit nombre
Des jours qui nous sont accordés?

LAISSONS combattre en Allemagne,
Pour le sceptre de Charlemagne,
Ces courages ambitieux :
Loin de nous toute fantaisie !
Les lis fleuriront en Asie,
S'il est ordonné dans les cieux.

BUVONS plutôt la tasse pleine,
Pour éteindre la chaude haleine
Qu'épand le céleste Lion ;
D'une valeur inimitable,
Faisons encor mieux à la table
Qu'Achille devant Ilion.

CES grottes, de qui la verdure
De l'hiver combat la froidure,
Et de qui le cristal coulant
Du chaud ne ressent point l'outrage,
Nous défendront, sous leur ombrage,
Des rayons du soleil brûlant.

IMITONS les déités saintes,
Pour nous garantir des atteintes
Des impitoyables destins :
Elisons, sans nul artifice,
Quelqu'un pour faire un sacrifice
Au dieu qui préside aux festins.

CHER René, ma voix je te donne;
Mets sur ton chef une couronne;
De beaux vers consacre le lieu :
Puis, au nom de toute la troupe,
Épands la liqueur d'une coupe
Dessus l'autel de ce grand dieu.

D'UN pied léger, frappons la terre :
Armons la main droite d'un verre :
De pampre couvrons-nous le front;
Et puisque la figure ronde
Est la plus parfaite du monde,
Commençons tous de boire en rond.

L'ARCHER, vous menerez la bande;
Les assauts donnés contre Ostende
Vous rendent expérimenté :
Mettez notre armée en bataille,
Pour aller forcer la muraille
De ce redoutable pâté.

SUIVONS cet abbé vénérable,
Aux bons moines plus désirable
Que ces rêveurs du temps jadis,
Qui, pour jeûner tout un carême,
Pensoient gagner un diadème
Au royaume de Paradis.

BANON, les Turcs sont misérables,
Qui, par des lois si condamnables,
Défendent ce jus savoureux :
Dressons de buveurs une armée,
Qui, l'âme de rage animée,
Aille dompter ces malheureux.

LA fureur du dieu qui m'inspire,
De tout ce misérable empire
Prompte victoire nous promet;
Sus donc! d'une valeur insigne
Allons-nous-en planter la vigne
Dans le temple de Mahomet.

TOUVANT.

ÉPIGRAMME.

QUAND l'ivrogne Martin fut vieux,
Le médecin qui le conseille,
Lui dit un remède à l'oreille,
Pour guérir le mal de ses yeux :

MON pauvre compère Martin,
Ta maladie m'est connue ;
Tu n'auras plus tantôt de vue,
Si tu bois encore du vin.

LORS Martin, fermant ses paupières :
Adieu, dit-il, adieu, lumières ;
Le bon Martin n'a que trop vu,
Et n'a pas encore assez bu.

AVEUGLE, je ferai connoitre
Cette véritable leçon,
Qu'il n'importe de la fenêtre,
Pourvu qu'on sauve la maison

PIERRE DE MARBEUF, Sr. DE SAHURS.

CONSOLATION

*Sur la mort du perroquet de mademoiselle D.****

NE pleurez plus pour votre perroquet ;
Puisqu'il est mort, vos pleurs sont inutiles ;
La pauvre bête à laissé son caquet,
Par testament, à l'une de vos filles

LE MÊME.

ÉPIGRAMMES.

Philis disoit : J'aime bien fort
Les armes qui donnent la mort;
Et moi, répond sa sœur Silvie,
Les armes qui donnent la vie.

De Maillet.

A un sot qui estimoit plus un petit rimailleur qu'un très-rare poëte, à cause que le rimailleur faisoit beaucoup plus de vers.

Animal, mais plutôt du tout inanimé,
Apprends que par le nombre on n'est pas estimé.
La renarde disoit jadis à la lionne:
Féconde en mes petits, j'en fais un million.
L'autre oit sa vanité, dont elle ne s'étonne,
Disant: Je n'en fais qu'un, aussi c'est un lion.

le même.

AUTRE.

Vraiment, je la trouve jolie,
Elle est bien encore une fleur;
Mais, ô déplorable malheur!
Ce n'est plus qu'une fleur cueillie,

le même.

AUTRE.

J'ouïs hier un sot chez le roi,
Qui disoit : Mon cheval, et moi.

Sa voix étoit un juste organe,
Qui ne mérite de blason ;
Car il falloit bien, par raison,
Mettre un cheval devant un âne.

LE MÊME.

AUTRE.

Appelle-moi soleil, ma belle,
Disoit un vieillard en rêvant :
Si tu es un soleil, dit-elle,
Tu n'es point un soleil levant.

LE MÊME.

La première nuit qu'un vieillard coucha avec sa jeune femme.

Tu cries, dit un animal ;
Si ne te fais-je rien, ma belle :
Ne me faire rien, répond elle,
C'est me faire beaucoup de mal.

LE MÊME.

QUATRAINS.

Le médire est un acte indigne ;
Et c'est faire, selon mon sens,
Offense également insigne,
Blesser les morts ou les absents.

Jouis, et te vas repaissant
Des plaisirs permis à ton âge ;
Mais que ce soit comme un passant
Que rien n'arrête en son voyage :

Et bien que le monde te prie,
N'y fais aucun dessein d'amour,
Non plus que dans l'hôtellerie
Dont tu pars dès le point du jour.

Il faut pour arriver contents
Au point d'une heureuse vieillesse,
Et pour être jeune long-temps,
Faire les vieux dès la jeunesse.

Heureux qui peut vivre seulet,
Sans affecter le nom de maître,
Et qui se passe de valet,
Afin de se passer de l'être!

Au bienfaiteur un prix est dû;
Mais tout bien dont l'auteur se vante
Est un parfum dont la vertu
Se perd aussitôt qu'il s'évente.

Tiens le passé comme perdu
Près des grands, où l'on doit prétendre
Moins pour le service rendu,
Que pour celui qu'on y peut rendre.

Pierre Forget S.r de la Picardière.

SONGE.

Je rêvois cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.

Coquin, me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PIERRE PATRIX.

ÉPITAPHE.

PASSANT, arrête un peu : sous ces vers que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis.
Au bord de cette tombe, et tout près d'y descendre,
Lui-même fit ces vers pour en couvrir sa cendre ;
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
N'attends pas néanmoins, passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle a faite à son trépas,
Ni comme, abandonnant la terre désolée,
Son âme glorieuse au ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargons de monument.
Hélas ! maudit pécheur, endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanités
Il n'eut de son vivant point d'autre qualités.
O qu'heureux mille fois le ciel l'auroit fait naître,
S'il s'en fût corrigé, comme il les sut connoître !
Passe, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toi, que de prier pour lui.

LE MÊME.

LE MAGNANIME.

Qu'aux gens de bien soit importune
L'aveugle et marâtre fortune;
Que les astres impétueux
Créent des rois dans la poussière,
Et qu'ils fassent les vertueux
Servir aux méchants de litière ;

Tout cela ne m'étonne point;
Toujours l'esprit en même point,
Toujours je marche vers la gloire,
Franc de toutes ambitions;
Et ma plus célèbre victoire,
C'est de vaincre mes passions.

Point d'éclipse, point de nuage;
Toujours un tranquille visage
A tous événemens divers :
Si fortune gronde et menace,
Au lieu de craindre ses revers,
J'oserai la braver en face.

Mais un sot à vingt-cinq carats,
Pourvu qu'il jure à tour de bras,
Qu'il sache dompter sa rotonde,
Qu'il soit gauffré tous les matins,
Et qu'en moustaches il abonde,
Il fera la nique aux destins.

C'est en faveur de telles pestes
Que roulent les orbes célestes;

Le soleil ne luit que pour eux;
Et la nuit se lève la lune,
Pour voir dormir ces paresseux
Entre les bras de la fortune.

Tel voudra pour ses armes seules
Des fleurs de lis en champ de gueules,
Qui ne tire sa parenté
Que de quelques plantes de saules,
Dont les ancêtres n'ont porté
La fleur de lis qu'en leurs épaules.

Qui sait la prime et le piquet,
Marcher en soutane et roquet,
Et cajoler de bonne grâce,
Il lui faudra des pensions,
Et faire descendre sa race
Des Gracches et des Phocions.

Jadis, pour fuir les offices,
Les Mételles et les Fabrices
Gardoient leurs champêtres taudis;
Mais chacun aux grandeurs aspire;
Mille Phaétons étourdis
Briguent les rênes de l'empire.

Tel on a vu le cou penché
Sous le faix d'un riche évêché,
Qui n'avoit fait qu'une anagramme;
L'autre emporta un cabinet,
Pour avoir les yeux d'une dame
Déifiés en un sonnet.

Tandis que vieux routiers de Mars,
Qui suivent leur prince aux hasards,

Honteux, et les discours moins safres,
Sont contraints par un sort fatal,
Faire montre de leurs balafres
Sur les degrés d'un hôpital.

Aussi les rois porte-couronnes
Devroient balancer les personnes
Qu'aux charges ils vont élevant;
Mais les fleurs hâtives se passent,
Et les grands étouffent souvent
Ceux-là que plus fort ils embrassent.

Jean Auvray.

COMPLAINTE DE LA FRANCE,

EN L'AN MIL SIX CENT QUINZE.

Jusqu'a quand, esprits factieux,
Ressemblerez-vous la vipère
En déchirant, séditieux,
Les flancs de votre pauvre mère?

Rebelles, que vous ai-je fait?
Suis-je une marâtre cruelle?
Après m'avoir sucé le lait,
Faut-il m'arracher la mamelle?

Ne sera jamais votre faim
De mon sang innocent repue?
Faut-il que j'aye dans mon sein
Nourri le serpent qui me tue!

Ingrats, est-ce là le support
Que vous devez à la patrie?
Pourquoi me donnez vous la mort?
Vous ai-je pas donné la vie?

Me ferez-vous servir toujours
De fable à l'étrangère terre?
D'où pourrai-je espérer secours,
Si mes enfants me font la guerre?

Quand vivait mon restaurateur,
Vous n'osiez jouer telles farces;
Mais Dieu a frappé le pasteur,
Et les brebis se sont éparses.

Si, bons enfans, vous désiriez
Voir ma gloire un jour sans seconde,
Planter mes bornes vous iriez
Au-delà des bornes du monde.

Vous êtes d'accord contre moi:
Mais à part chacun est contraire;
Et je ne sais qui seroit roi,
Si vous aviez les lots à faire.

Je verrois démembrer mon corps
En autant de part que de princes;
Voire j'aurois, par vos discords,
Autant de rois que de provinces.

C'est pour venger Henri le Grand;
Voilà le fard qui vous colore:
Ravaillac le tua vivant,
Et mort, vous le tuez encore.

En lui s'accomplit tous les jours
La fable d'Ovide chantée;
Vous êtes les cruels vautours,
Et lui le pauvre Prométhée.

L'ARAGNE attrape les bibets
Sans plus en ses toiles subtiles;
Petits larrons sont aux gibets,
Et les plus gros sont dans les villes.

L'ON dit que la foudre n'abat
Que les arbres les plus superbes;
Mais le tonnerre de l'État
Ne fond que sur les basses herbes.

LE MÊME.

ODE A M.^r DE BALZAC.

ENTRE la Charente et la Touvre,
Dedans un séjour écarté,
J'ai plus d'heur et de liberté
Que le roi n'en a dans le Louvre.

BALZAC, qui chéris mon plaisir,
Laisse-moi vivre en mon étude,
Et me donne un peu de loisir
Pour rêver dans la solitude.

CEPENDANT chasse l'humeur sombre
Qui te fait vieux devant le temps,
Et ménage mieux les ans
Qui passent vîte comme l'ombre.

POUR moi, courbé sur ce rivage,
Attentif au bruit de ses eaux,
Je m'endors au chant des oiseaux,
Et me rafraîchis à l'ombrage.

Le soin des affaires de France,
Et ce qu'Amadis entreprit,
Me repassent devant l'esprit
Avec la même indifférence.

Que l'on se batte en Allemagne,
Qu'aux droits de l'empire latin
On appelle le Palatin,
Ou Gabor, ou le roi d'Espagne,

Je ne m'en donne point de peine,
Pourvu que je boive à longs traits
De ce vin délicat et frais,
Sur le bord de cette fontaine.

Mon ame est tellement ravie,
Que je pense être un demi-dieu,
Ne connaissant plus en ce lieu
La haine, l'amour, ni l'envie.

O qu'heureux sont ceux dans le monde
Qui se laissent flatter les sens
A mille plaisirs innocents,
Dont la nature est si féconde!

Ce n'est pas que je ne révère
Ceux dont le public a besoin,
Qui s'affligent l'âme d'un soin
Aussi fâcheux que nécessaire.

Mais las! quel espoir inutile!
Pauvre, je ne m'aperçois pas
Qu'il faut retourner sur nos pas
Chercher le chemin de la ville.

O JUSTE ciel! quelle apparence
De m'aller consumer d'ennui,
Et toujours sous l'humeur d'autrui,
Me paître de vaine espérance.

ADIEU, jardins de musc et d'ambre!
Je m'en vais encore à la cour,
Faire le badin tout le jour
Sur le coffre d'une antichambre.

BOISROBERT.

ÉPIGRAMME.

Sur le portrait de madame la comtesse DE LA SUZE, *fait par le* Sr PETITOT.

MORTEL, qui dans ce petit lieu
Veux imiter cette merveille,
Penses-tu faire plus que Dieu,
Qui nous la créa sans pareille?

LE MÊME.

AUTRE.

À une personne qui demandoit un présent à l'auteur.

JE vous donne avec grand plaisir,
De trois présents, un à choisir.
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit,
Les voici sans vous faire attendre:
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

LE MÊME.

STANCES.

Il est vrai, que vous êtes si belle,
Qu'après vous il n'est rien qui me puisse ravir;
Mais cessez d'être si cruelle,
Ou je cesse de vous servir.

Je fuis les beautés plus divines,
Quand le moindre mépris est parmi leurs appas :
Même à cause de leurs épines,
Les roses ne me plaisent pas.

Angélique, tâchez d'apprendre
Comment on peut long-temps un amant posséder :
Car vous savez l'art de tout prendre,
Mais vous ne savez rien garder.

Claude de l'Estoille.

CHANSON.

Vive les lieux où l'on s'enivre!
On ne les sauroit trop chérir.
Vivre sans boire, c'est mourir;
Et mourir en buvant, c'est vivre.

Toute chose ici nous oblige;
La taverne est notre élément;
Et dans ce beau lieu seulement,
La mort du crédit nous afflige.

Après avoir vidé nos verres,
Nous disons de bonnes chansons,
Pour charmer l'hôte et ses garçons,
Avec nos voix et nos guitterres.

Mais par musique ni paroles
Ces gens-là ne se gagnent plus,
Et n'aiment point le son des luths,
S'il n'est joint au son des pistoles.

LE MÊME.

POUR UN JUGE.

En tout temps je suis juste, et de facile accès;
Aux vertus je sers de refuge;
Et je suis cet excellent juge
Qui sait juger de tout, excepté des procès.

LE MÊME.

BALLADE.

Si l'amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Si, dans la fleur de son bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau visage
Qu'Amour puisse jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais quand on se voit consumer,
Si la belle est toujours de même,
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour si rien n'est amer,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Si tout l'est au degré suprême,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Jacques Charpentier de Marigny.

ODE AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Grand Richelieu, de qui la gloire,
Par tant de rayons éclatants,
De la nuit de ces derniers temps
Éclaircit l'ombre la plus noire;
Puissant esprit dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance;
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des héros et la bonté des dieux.

Mais bien que sous ton grand génie
Le courage et le jugement,

De notre heureux gouvernement
Composent la douce harmonie;
Bien que tes superbes lauriers
S'égalent à ceux des guerriers
Dont les siècles passés racontent les miracles,
N'attends pas toutefois que je chante aujourd'hui
La prudente valeur qui, malgré tant d'obstacles,
T'a rendu des humains le refuge et l'appui.

Je trouve en moi trop de foiblesse
Pour célébrer tes actions,
A qui cèdent les fictions
De l'Italie et de la Grèce:
Parmi les brillantes clartés
Qu'elles jettent de tous côtés,
Si je l'entreprenois, je serois téméraire;
Il faut tant de vigueur pour s'en bien acquitter,
Que, sans le feu divin de Virgile ou d'Homère,
Il n'est point de mortel qui le doive tenter.

Aussi, quelque chaleur ardente
Qui pour toi m'embrase le sein,
Lorsque je pense à ce dessein,
La majesté m'en épouvante:
Je ne dispute point ce prix
Avec tant de rares esprits
Qui t'ont choisi pour but de leurs savantes veilles;
Et, de tes actions contemplant la hauteur,
De peur d'en profaner les augustes merveilles,
Je veux dans le silence en être adorateur.

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourissons

Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse;
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'objet de tes grands exploits,
Et font de ta louange un concert magnifique;
La gravité s'y mêle avecque les douceurs;
Apollon y préside, et d'un ton héroïque
Fait soutenir leur chant par celui des neuf sœurs.

Ils chantent quel fut ton mérite,
Quand, au gré de nos matelots,
Tu vainquis les vents et les flots,
Et domptas l'orgueil d'Amphitrite:
Quand notre commerce affoibli,
En tous lieux par toi rétabli,
Dans nos havres déserts ramena l'abondance;
Et que, sur cent vaisseaux maîtrisant les dangers,
Ton nom seul aux François redonna l'assurance,
Et fit naitre la crainte aux cœurs des étrangers.

Ils chantent les riches trophées
Des dépouilles de nos mutins,
Quand de nos troubles intestins
Les flammes furent étouffées;
Quand la révolte dans son fort,
Par une affreuse et longue mort,
Paya si chèrement l'usure de ses crimes;
Et que ses boulevards enfin assujettis
Contre les appareils des armes légitimes,
Implorèrent en vain le secours de Thétis.

Ils chantent l'insigne avantage
Par nous sur l'aigle remporté,

Lorsqu'un prince persécuté
Fut remis dans son héritage;
Ils décrivent l'horrible pas
Où par cent visibles trépas
On crut de notre camp retarder la vaillance;
Ils figurent encore au milieu de nos rangs
Thémis qui te prêta son glaive et sa balance,
Afin de décider ces fameux différends.

Ils chantent l'effroyable foudre
Qui, d'un mouvement si soudain,
Partit de ta puissante main
Pour mettre Pignerol en poudre.
Ils disent que tes bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,
Ebranlèrent ce roc jusque dans ses racines;
Que même le vaincu t'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis sur ses propres ruines
Un rempart éternel contre l'usurpateur.

Ils chantent nos courses guerrières
Qui, plus rapides que le vent,
Nous ont acquis en te suivant
La Meuse et le Rhin pour frontières :
Ils disent qu'au bruit de tes faits,
Le Danube crut désormais
N'être pas en son antre assuré de nos armes;
Qu'il redouta le joug, frémit dans ses roseaux,
Pleura de nos succès, et, grossi de ses larmes,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

Ils chantent tes conseils utiles,
Par qui, malgré l'art des méchants,

La paix refleurit dans nos champs,
Et la justice dans nos villes;
Ils disent que les immortels,
De leur culte et de leurs autels
Ne doivent qu'à tes soins la pompe renaissante,
Et que ta prévoyance et ton autorité
Sont les deux forts appuis, dont l'Europe tremblante
Soutient et raffermit sa foible liberté.

Ainsi l'illustre renommée
De tes progrès victorieux
Avec un bruit harmonieux
Par toute la terre est semée;
Mais tu ne saurois supporter
Qu'on fasse ta gloire éclater:
Ses moindres ornements blessent ta modestie :
De tes propres exploits tes yeux sont éblouis;
Tu n'en peux avouer une seule partie,
Et veux qu'ils soient tout deux à l'honneur de Louis.

Lorsque dessus notre hémisphère
Ton feu se montre sans pareil,
Tu crois l'emprunter du soleil
Qui seul nos provinces éclaire :
De même que sur l'horizon,
Durant la brûlante saison,
Un astre en plein midi quelquefois étincelle;
Bien que semblable à ceux dont se pare la nuit,
Il emprunte son feu de la flamme éternelle
Qui seule dans les cieux d'elle-même reluit.

Ton esprit humble s'imagine
Qu'en ta haute félicité,

Ton éclat n'est qu'obscurité,
Si ton prince ne t'illumine;
Tu considères ta splendeur
Comme un rayon de sa grandeur
De qui superbement ta pourpre est embellie;
De sa seule clarté tu la penses tirer;
Et lorsque sa lumière à la tienne s'allie,
C'est alors seulement que tu crois éclairer.

Toutes-fois en toi l'on remarque
Un feu qui luit séparément
De celui dont si vivement
Resplendit notre grand monarque,
Comme le pilote égaré
Voit dans l'Ourse un feu séparé
Qui brille sur sa route et gouverne ses voiles,
Cependant que la lune, accomplissant son tour,
Dessus un char d'argent environné d'étoiles,
Dans le sombre univers représente le jour.

Bien que ton zèle inestimable
Consacre au maître que tu sers,
Ce que les terres et les mers
T'ont vu faire d'inimitable,
Il te reste encore des biens
Qui ne sauroient être que tiens,
Au partage desquels tu ne reçois personne.
Ma muse avec transport reconnoît ces trésors,
Et pour les publier me choisit, et m'ordonne
Que j'élève ma voix et suive ses accords.

Je sens que sa fureur m'inspire
Pour rendre hommage à tes vertus,

Et que mes esprits abattus
S'éveillent au son de sa lyre :
Par elle ton sein m'est ouvert;
Je vois ton âme à découvert;
Je vois que tu languis d'une divine flamme;
Que ton cœur est armé de constance et de foi;
Que ta sage conduite est au-dessus du blâme,
Et que ta renommée est bien moindre que toi.

Je pourrois parler de ta race,
Et de ce long ordre d'aïeux
De qui les beaux noms dans les cieux
Tiennent une si belle place;
Dire les rares qualités
Par qui ces guerriers indomptés
Ajoutent tant de lustre à nos vieilles histoires;
Et montrer aux mortels, de leur gloire étonnés,
Quel nombre de combats, d'assauts et de victoires
Les rend dignes des rois qui nous les ont donnés.

Mais j'aime mieux les grands exemples
D'amour et de fidélité,
Qui de notre âge ont mérité
Des sacrifices et des temples;
J'aime mieux les pensers ardents,
Qui détournent les accidents
Dont l'aveugle destin menace nos provinces;
J'aime mieux l'équité des sublimes projets
Conçus pour réprimer les peuples et les princes,
Les injustes voisins et les mauvais sujets.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,

Il ne sauroit être offusqué;
La lumière en est toujours pure;
Dans un paisible mouvement,
Tu t'élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre :
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

Tu vois dessous toi l'injustice
Tâcher en vain de t'offenser;
D'un regard tu peux renverser
Et l'insolence et l'artifice :
Ton courage, aux monstres fatal,
Est toujours plus fort que le mal;
Sur le solide honneur sa base est établie;
Le droit et la raison l'accompagnent toujours;
Et sans que sa vigueur soit jamais affoiblie,
Qu'on cède ou qu'on résiste, il va d'un même cours.

Si toi-même tu te reposes,
Et, dans le péril apparent,
Tu vois d'un œil indifférent
La vicissitude des choses :
D'un ferme esprit tu te résous
A complaire aux vœux des jaloux,
Dont l'agrandissement sur ta perte se fonde;
Du timon envié tu retires les mains,
Et presses pour remettre au premier roi du monde
Le soin qu'il ta commis du salut des humains.

Ton propre bonheur t'importune :
Alors qu'il fait des malheureux,

On voit que tu souffres pour eux,
Et que leur peine t'est commune :
Quand leurs efforts sont impuissants
Contre tes actes innocents,
Dans leur désastre encor ta bonté les révère;
Tu les plains dans les maux dont ils sont affligés,
Et demandes au ciel d'un cœur humble et sincère,
Qu'ils veuillent seulement en être soulagés.

Tu n'es point charmé des richesses;
Les dons ne te peuvent tenter;
Et tu n'en saurois accepter
Que pour en faire des largesses:
Si ton prince, outre ton souhait,
T'honore de quelque bienfait,
Soudain tu le répands en des grâces diverses;
Tu n'en as que la fleur, nous en avons le fruit;
Recevant les faveurs, aussitôt tu les verses;
Et le bien qui te cherche en même temps te fuit.

Au milieu de l'inquiétude
Qui règne dans le champ de Mars,
Tu veilles pour tirer les arts
De misère et de servitude;
C'est par toi seul, que pour jamais,
Du mont aux deux sacrés sommets
L'ignorance s'écarte, et l'erreur est bannie;
Ta main, qui rend la vie à nos états mourants,
Par qui nos alliés sortent de tyrannie,
Affranchit l'Hélicon du joug de ses tyrans.

Mais, ô coupable négligence!
O muse! pourquoi passes-tu

Sa plus mémorable vertu
Sous un injurieux silence?
Touche ta lyre encore un peu,
Et lui fais chanter le beau feu
Que le bien du public en ses veines allume :
De son embrasement tu connois la grandeur;
Tu sais que dans ce feu sa force se consume,
Et qu'il n'est plus vivant que par sa seule ardeur.

Par elle son âme est nourrie;
C'est d'elle qu'il tient sa vigueur:
Il vit, mais il vit en langueur,
Lorsqu'il voit languir sa patrie.
Comme elle, il sent ses déplaisirs,
Il joint ses pleurs à ses soupirs:
Par ses gémissements il répond à ses plaintes :
S'il vit, c'est seulement afin de la guérir;
Il s'offre à recevoir ses mortelles atteintes;
Et pourvu qu'il la sauve, il consent de périr.

Durant la plus fière tempête,
Il abandonne son salut,
Et n'a pour véritable but
Que d'en garantir notre tête :
Avec quelque noire fureur
Que, pleins de colère et d'horreur,
Le ciel tonne sur nous et le sort nous poursuive,
A leurs traits inhumains il s'expose pour nous,
Et parmi les transports d'une amour excessive,
Il n'est point de tourment qui ne lui semble doux.

Dans sa conduite juste et sainte,
Il demeure en tranquillité,

Et son repos n'est agité
Ni d'espérance, ni de crainte;
Les menaces, ni le pouvoir,
Ne l'ont su jamais émouvoir,
Et jamais nuls appas n'ont son âme surprise;
L'or pour lui cesse d'être un métal précieux;
La beauté périssable est un bien qu'il méprise;
Pour l'un il est sans main, et pour l'autre sans yeux.

Ébloui de clartés si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-dieu
Je te viens faire mes offrandes :
L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir,
Et du siècle présent te nommera l'Alcide.
Tu serviras un jour d'objet à l'univers,
Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
De matière à l'histoire, et de sujet aux vers.

CHAPELAIN.

LA VIOLETTE

S'offrant pour servir à la guirlande de fleurs de mademoiselle de RAMBOUILLET*, qui lui a été faite sous le nom de* Julie.

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour :
Mais, si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

JEAN DESMARETS, S[r] DE SAINT SORLIN.

A UN VIEUX FINANCIER.

Que te sert, vieil ambitieux,
De voler toutes nos provinces,
Pour élever en mille lieux
Des palais dignes de nos princes?
Ignores-tu que les destins,
Après quelques fâcheux matins,
Vont borner le cours de ta vie?
Déjà tes plus beaux jours ont éteint leur flambeau.
Pense donc à la mort, ton âge t'y convie;
Et si tu veux bâtir, va bâtir un tombeau.

GOMBERVILLE.

ÉPITAPHE D'UN HOMME DE LETTRES.

Les grands chargent leur sépulture
De cent éloges superflus;
Passant, en peu de mots voici mon aventure:
Ma naissance fut très-obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

LE MÊME.

SONNET.

Sur un cabinet en saillie, que fit faire M. le duc d'Enghien, et qui offusquoit celui de l'auteur.

Dedans un petit cabinet
Que je remplis de ma personne,
Comme Diogène sa tonne,
Je compose en paix un sonnet.

Mais quoi ! de ma clarté première
Je ne me vois plus éclairé :
Le soleil s'est-il retiré ?
Qui me dérobe la lumière ?

Ah ! je vois bien ce qui me nuit :
C'est un grand prince dont le bruit
S'est déjà partout fait entendre.

Mon bonheur étoit sans pareil :
Falloit-il qu'un autre Alexandre
Vînt aussi m'ôter mon soleil ?

d'Alibray.

STANCES.

Doux remède à mes sens malades,
Chastes hamadryades,
Qui vivez saintement sous l'écorce des bois,
Qu'un froid long et fâcheux tient vos beautés gênées !
Vous n'avez point passé d'années
Où vous ayez souffert de plus sévères lois.

Le soleil, ce grand luminaire,
En son cours ordinaire,
A déjà visité la maison des Gémeaux.
Toutefois, nuit et jour, la bouche de Borée,
Qui se devroit tenir serrée,
D'un souffle impétueux bat encor vos rameaux.

Sans doute il a trop d'insolence,
Et cette violence
Le devroit pour jamais de liberté priver ;
C'est se montrer rebelle aux lois de la nature,

Qu'allonger ainsi la froidure,
Et donner au printemps les frissons de l'hiver.

Comme l'un a le privilége
De régner dans la neige,
Sur un trône de glace orné de longues nuits,
L'autre doit à son tour, d'un tranquille visage,
Émailler tout le paysage,
Et produire des fleurs qui promettent des fruits.

Cependant un vent plein d'audace
Vous gronde et vous menace,
Et vous détord les bras d'un effort rigoureux,
Lorsque c'est la saison que l'aimable Zéphyre
Devroit déjà vous faire rire,
Vous déclarant tout bas ses larcins amoureux.

Il est temps qu'un calme environne
Cette verte couronne
Dont votre aimable front se trouve revêtu;
La nymphe de ces lieux ardemment le souhaite;
Il faut qu'elle soit satisfaite,
Ou que le ciel se plaise à fâcher la vertu.

Lorsque, pour échauffer mon style,
Un air doux et tranquille
Bannira la rigueur de ce froid criminel,
Je veux considérer ces belles avenues,
Et, par des routes inconnues,
Méditer à sa gloire un ouvrage éternel.

Si peu qu'Apollon me seconde,
Et que son soin réponde
A tant de dons divins hautement étalés,

Je sais bien que l'éclat d'une si belle vie
Donnera même de l'envie
Aux plus illustres jours que la Parque ait filés.

TRISTAN L'HERMITE.

POUR UN AMOUR ASSIS EN HAUT LIEU.

MADRIGAL.

On m'accuse de trop oser,
En adorant l'objet qui me vient embraser.
Il est bien élevé, ce miracle des belles.
Mais espérons, mon âme, en servant comme il faut.
L'audace est bien reçue avec des soins fidèles:
Le bonheur où j'aspire est en un lieu bien haut;
Mais l'Amour n'a-t-il pas des ailes?

LE MÊME.

PROSOPOPÉE D'UN COURTISAN.

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur:
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paroître;
Je véquis dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

LE MÊME.

LE CODICILE DE DUPORT.

ÉPIGRAMME.

Duport à l'aimer me convie,
Et proteste assez hautement

Que, pour prendre soin de ma vie,
Il m'a mis dans son testament.
Mais je me trouve sur mon livre
Plus vieux de quinze ans que Duport.
Oh ! que j'aurai de bien pour vivre
Quinze ou vingt ans après ma mort !

LE MÊME.

PROSOPOPÉE

D'un homme qui mourut d'une fièvre tierce, pour avoir usé d'une poudre empirique.

MADRIGAL.

Je serois encore vivant,
N'étoit un médecin savant
Que je fis venir à mon aide.
La peste étouffe l'animal !
Je ne suis pas mort de mon mal,
Mais je suis mort de son remède.

LE MÊME.

L'ÉGALITÉ DES CHARMES.

MADRIGAL.

Deux merveilles de l'univers
Tiennent en leurs mains ma fortune ;
Et leurs appas sont bien divers,
Car l'une est blonde, et l'autre est brune.
Cependant leurs jeunes beautés
Règnent dessus mes volontés

Avec une égale puissance;
Et dans leur glorieux destin,
Je ne vois que la différence
D'un beau soir et d'un beau matin.

LE MÊME.

SONNET.

Sur l'aventure d'un Pêcheur.

J'APPRÊTOIS mes filets un jour,
Plein d'espoir, d'ardeur et de joie;
Quand j'entrai dans ceux de l'Amour,
Et devins sa nouvelle proie.

PROCHE des bords de mon bateau
Je vis passer l'aimable Élise,
Et vers un hameçon si beau
Je laissai donner ma franchise.

DEPUIS, l'objet de sa beauté
Me tient toujours inquiété:
Ni nuit, ni jour je ne repose.

Voyez l'erreur de nos esprits!
L'homme propose et Dieu dispose;
Je pensois prendre, et je fus pris.

LE MÊME.

A MESDEMOISELLES ***

GARÇON loyal et bon chrétien,
J'aime plus que votre entretien;
Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose

La loi d'aimer votre prochain,
Me pouvez-vous haïr sans cause,
Moi, qui ne vous fis jamais rien?
Ah! pour mon bonheur je vois bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.

D'ASSOUCY.

CHANSON.

IRIS s'est rendue à ma foi:
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

COTIN.

ÉPIGRAMME.

DOCTEURS en lieux communs sont chez moi sans crédit;
Je ne prends pas la peine de les lire :
Ces gens-là n'auroient rien à dire,
Si les autres n'avoient rien dit.

LE MÊME.

SUR UN PORTRAIT FLATTÉ.

CE grand peintre, dont l'art surpasse la nature,
A fait pour Silvanire un portrait si charmant,
Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.

LE MÊME.

SCIENCE DE GILLES MÉNAGE,

OU SON VOCABULAIRE;

MÉNAGE fait les mots et ne fait pas les choses;
Il sait cueillir les fleurs écloses
Dans tous les parterres d'autrui,
Et ne sait rien faire de lui.
Pour vous dire ce que j'en pense,
Et dire le mal pour le bien:
Sans envie et sans médisance
Il fait beaucoup, et ne fait rien.

LE MÊME.

ÉPITAPHE DE GILLES MÉNAGE.

MÉNAGE, ce grand satirique,
Repose sous ce marbre antique,
Et laisse avecque lui reposer l'univers :
Il mourut de ses longues peines,
Pour avoir fait en six semaines
Une épigramme de six vers.

LE MÊME.

BENSERADE.

STANCES.

A MADEMOISELLE DE BRIONNE.

Quel sentiment jaloux d'un état si parfait,
Veut que votre repos dans un cloitre se fonde ?
Pourquoy haïssez-vous le monde,
Philis, hé ! que vous a-t-il fait ?

Il vous présentoit tout ce qu'il a de plus doux,
Lorsque vous lui faisiez une plus rude guerre ;
Et de tous les cœurs de la terre,
Pas un n'a tenu contre vous.

Vous ne pourrez de guère être plus près des cieux,
Quand sur cette hauteur vous serez élevée,
Et n'en serez pas mieux sauvée ;
Mais vous nous en damnerez mieux.

Plus on se tient couvert, plus on est recherché ;
Il semble que le voile embellisse les filles :
Et c'est la contrainte des grilles
Qui fait le ragoût du péché.

Loin d'être libertin, vous voyez pour quel but
A changer de projet ma raison vous invite,
Et si je vous en sollicite,
Que c'est même pour mon salut.

Demeurez donc au monde en un si bel état :
Où pourroit votre gloire être mieux signalée?
Faut-il sortir de la mêlée
Au commencement du combat?

A vos pieds gémiront les vices abattus,
Dedans cette poudreuse et cette vaste lice,
Où se pratique l'exercice
Des plus héroïques vertus.

Êtes-vous pas chez nous en toute sûreté,
Sans vous embarrasser d'une pénible affaire,
Et travailler à vous défaire
D'une innocente liberté?

Vous avez dans le cœur un zèle assez dévot;
Et votre vertu seule assez se fortifie,
Sans que la haire mortifie
Une chair qui ne vous dit mot.

Voyez donc à loisir et d'un esprit égal,
Des roses d'un côté, de l'autre des épines;
Et songez qu'il est des matines
Plus incommodes que le bal.

Le monde a pour vos sens des attraits superflus :
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce maître,
De le mépriser et d'en être,
Que d'y penser n'en étant plus.

Ce n'est point pour semer un appât décevant,
Par où dans les filets votre âme s'enveloppe.
Mais en toute votre horoscope
Je ne trouve pas un couvent.

Il faut bien observer cette vocation,
Qui vous livre à vous-même une si prompte guerre,
Et voir s'il n'entre point de terre
Parmi sa composition.

Un moment de la vie établit tout le plan;
Et parmi de longs jours comme seront les vôtres,
Ce moment, roi de tous les autres,
En est quelquefois le tyran.

Non, non, tenez à Dieu sans tenir au lien;
Fuyez la volupté, les richesses, le faste;
Soyez soumise, pauvre, chaste,
Mais ne jurez jamais de rien.

L'AMBASSADEUR DE SUÈDE A LA REINE DE NATOLIE,

SALUT:

Reine du plus doux des climats,
L'ambassadeur vers les frimas
Recevra devant qu'il s'éloigne
Vos ordres pour Suède et Pologne;
Et prendra congé du faubourg
Devant qu'il passe par Hambourg,
Puisque chez vous on se dispose
A le charger de quelque chose.

Son équipage et ses mulets
Sont déjà partis pour Calais,
Où doit l'attendre son navire;
Et dès l'heure qu'on entend dire,

C'est le train de l'ambassadeur,
Partout se fait grande rumeur;
Les gens courent à la fenêtre :
Mais quand il ne vient à paroître
Qu'un peigne dedans un chausson,
Ils pestent d'étrange façon;
Et disent, voyant ce cortége,
Foin de l'ambassadeur de neige,
Il nous a bien attrapés là;
Que pourroit-on faire à cela?
Pauvreté, dit-on, n'est pas vice;
Dieu sait si c'est par avarice
Que je marche à si peu de frais,
Et fais de si légers apprêts :
Comme je vois qu'on ne me prête
Pour mes hardes nulle charrette,
Est-ce pas bien fait d'en charger
Un des chevaux du messager,
Qui gémit sous ce poids extrême,
Et m'a pensé porter moi-même,
N'étoit qu'il est rude au galop,
Et que j'ai cru que c'étoit trop,
D'être ambassadeur grave et sage,
Tout ensemble, et coq de bagage.

Pourtant si vous voulez qu'enfin
Je porte jusqu'à mi-chemin
Ce que vous n'envoyez qu'à peine
Au gros mari de votre reine,
J'en viendrai bravement à bout;
Et je me chargerai de tout,

Sans qu'il me soit fait nul reproche,
Pourvu que tout puise en ma poche :
Car Bias portant tout sur soi,
N'étoit pas plus Bias que moi ;
J'ai linge, ustensile, dépêche ;
J'ai mainte nippe qui m'empêche,
Tous mes habits sont sur ma peau ;
Bref je suis mon porte-manteau.

PLAINTE.

Beauté qui triomphez de moi,
Vous rêvez à je ne sais quoi,
Sans qu'on puisse juger quel chagrin est le vôtre:
D'où viennent ces noirceurs dessus un front si doux?
Est-ce que je suis près de vous,
Ou que vous êtes loin d'un autre ?

Oui ma présence vous déplaît ;
Et mon sort, tout affreux qu'il est,
N'a rien qui vous surprenne, et rien qui vous étonne ;
Vous ne prenez pas garde aux ennuis que je sens,
Et vous ne rêvez qu'aux absents,
Ou vous ne rêvez à personne.

Peut-être en vous parlant d'un feu,
Dont l'ardeur vous touche si peu,
Je vous ai ramené quelque image effacée ;
Et par mon innocent et funeste entretien,
Un autre tourment que le mien
Vous est tombé dans la pensée.

Peut-être quand mon œil ardent
Vous contemploit en imprudent,
Ce qu'en dépit de moi trop souvent il hasarde,
Vous disiez en vous-même, et mon cœur l'entendoit:
Hélas! l'autre me regardoit
Comme celui-ci me regarde.

S'il est ainsi, j'aime bien mieux
Ne dire mot, baisser les yeux,
Et prendre une froideur qui soit comme la vôtre,
Que de vous mettre au point où vous étiez tantôt.
Hélas! oubliez-moi plutôt,
Que de vous souvenir d'un autre.

DESCRIPTION DE SA MAISON DE GENTILLY.

Possesseur d'un terrain de petite étendue:
Je partage un ruisseau qui laisse aller ma vue
En des lieux où pour moi l'on a quelques égards;
Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Un vieux tronc desséché par la suite des ans
Commença ce berceau qu'un long âge décore:
D'autres issus de lui l'entretiennent encore:
Ainsi le père mort revit dans ses enfants.

Ces grands arbres venus sans soin et sans culture,
Qui prétendent du ciel atteindre la hauteur,
Semblent dire : Il est doux de suivre la nature,
Mais il faut s'élever jusques à son auteur.

Quelle folie est plus fameuse?
C'est grand'pitié de voir deux vieillards amoureux

D'une belle et jeune dormeuse,
Qui n'est froide, ce semble, et marbre que pour eux.

Ici Philomèle s'empare
D'un endroit solitaire, où son cœur attendri
Etudie et polit les airs qu'elle prépare
Pour le printemps son favori.

Au murmure des fontaines
Les oiseaux se mêlent tous :
Le monde et ses pompes vaines
Ne font pas un bruit si doux.

Ici, loin du tumulte et franc d'inquiétude,
J'aime à m'entretenir avec les bons esprits:
Et si quelque fâcheux trouble ma solitude,
Il m'en fait d'autant mieux reconnoitre le prix.

Ambition, fortune, adieu, vous et les vôtres;
L'on ne vient point ici vos grâces mendier:
Adieu vous-même, Amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

D'une coulante veine et saintement féconde,
Touché de mon salut, quelquefois en ce lieu
J'ai fait parler le plus grand roi du monde,
Pécheur, et cependant selon le cœur de Dieu.

Ce n'est rien moins qu'un partisan
Qui fit ces cascades; et vive
La nature naïve!
L'art est trop courtisan.

Ce réduit si charmant et si propre à rêver,
Inspire aux tendres cœurs de profanes délices:

Gardez-vous tête-à-tête ici de vous trouver,
A moins que d'être armés de haires, de cilices.

Le monde a bien plus d'un détour
Par où s'égare qui s'y fonde :
Tout en est mauvais, et la cour
Pire que le reste du monde.

RITOURNELLE POUR MONSEIGNEUR,

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

Gloire au Père, Gloire au Fils,
Et voilà comme je fis
Mes derniers vers pour la fête
De ta première conquête.
Prétendrois-je de fournir
Au triomphant avenir
De tes merveilles immenses ?
Je finis et tu commences :
Quelque hardi que tu sois,
A la tête des François,
Quoique ta vaillance opère,
Oui, Dauphin, je te le di,
Il faut être bien hardi,
Pour l'être autant que ton père.
C'est le plus noble des cœurs ;
C'est l'arbitre des arbitres ;
C'est le vainqueur des vainqueurs ;
Il absorbe tous les titres,
Et n'est place, ville, bourg,

De la Seine jusqu'à l'Èbre,
Qui n'admire et ne célèbre
Le domteur de Philipsbourg.
Tu veux qu'au maître appartienne
Sa gloire et toute la tienne,
Et les siècles qui viendront
Bien long-temps après le nôtre
Le nom de l'un et de l'autre
Pêle-mêle confondront.
Tu veux qu'au roi se dédie
Ta louange, et que l'on die
Des faits où seul tu suffis,
« Gloire au Père, Gloire au Fils. »

Que d'œillades passagères
De la part du sexe doux!
Que ne doivent les bergères
Au jeune ennemi des loups.
Il est certaine monnoie
Dont un héros est payé,
Qui se débite avec joie,
Et tous en ont essayé.
Viens donc, avec la victoire,
Descends du char de la gloire,
Et dans tes bras triomphants
Vois ta femme et tes enfants.
Que ton retour de l'armée
Est sensiblement goûté!
A ton épouse alarmée,
Hélas! qu'il en a coûté!
Marchez désormais ensemble,
« Père, Fils, déjà tout tremble »

Au seul bruit de vos apprêts,
Et faites redire après
Ces paroles mémorables
Aux ennemis innombrables
Que vous aurez déconfits,
« Gloire au Père, Gloire au fils. »

L'AMOUR.

La mère des Amours
Tenant ses grands jours
Dans son siége d'ivoire,
Prononce à sa gloire :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Que nos cœurs soient contents
A ce gai printemps ;
Et que le plus sévère
Me suive et révère :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Chaque chose ici-bas
Ressent mes appas ;
Et si la terre elle-même
Rit au ciel qu'elle aime :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Le ciel, pour la voir mieux,
Ouvre tous ses yeux ;
Et, la trouvant si belle,
Brûle aussi pour elle :

A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

A cet exemple heureux,
Doit être amoureux
Tout ce qu'en soi resserre
Le ciel et la terre :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

SONNETS.

SUR JOB.

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue;
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connais de plus misérables.

POUR MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

FILLE d'une merveille, et merveille elle-même,
Des Houlières va joindre à ses charmes divers
Les charmes du Parnasse; et déjà des beaux vers,
Les moindres dans sa bouche ont une grâce extrême.

SON esprit, son génie est d'un ordre suprême,
Et sa gloire fera le tour de l'univers;
Les secrets d'Apollon lui seroient-ils couverts?
Une muse est sa mère, une autre muse l'aime.

JE sais bien que je vais d'un soin laborieux
Et l'instruire et la voir; mais qu'entreprends-je, ô dieux!
C'étoit un simple jeu, ce devient une affaire:

INGRATE, quand je veux vous apprendre à rimer,
Loin de m'en savoir gré, que venez-vous de faire?
Hélas! vous m'avez fait ressouvenir d'aimer.

RONDEAU.

AU ROI.

A-T-IL plus fait? A-t-il mieux réussi,
Ce grand César? en valeur, dieu merci,
LOUIS pourroit lui disputer la pomme:
Et si ce fut autrefois un maître homme
Que celui-là, maître homme est celui-ci.

Il a bon cœur, et bonne tête aussi,
L'autre n'a point approché de ceci,
Quoiqu'à ses loix il ait asservi Rome.
A-t-il plus fait?

Qu'il vante un peu sa diligence ici.
On ne voit point d'éclairs briller ainsi;
Villes et forts sont pris dès qu'on les somme,
En moins de rien l'affaire se consomme :
Avecque son *Veni, vidi, vici,*
A-t-il plus fait?

MADRIGAUX.

POUR UNE FEMME GROSSE.

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur :
Mais dieux! quand finira celle que dans mon cœur
Ont causé vos beaux yeux et votre tyrannie?
Je serai dignement d'amour récompensé,
Quand ma peine sera finie
Par où la vôtre a commencé.

AUTRE.

Je souffre une extrême douleur,
Et je sens un nouveau martyre.
Depuis assez long-temps je conservois un cœur:
Que depuis peu je trouve à dire!
Soit dit, Philis, sans vous mettre en couroux;
L'auriez-vous point pris par mégarde?
Faites du moins qu'on y regarde;
Je crois, sans y penser, l'avoir laissé chez vous.

ÉPIGRAMMES.

Je mourrai de trop de désir,
Si je la trouve inexorable :
Je mourrai de trop de plaisir,
Si je la trouve favorable.
Ainsi je ne saurois guérir
De la douleur qui me possède;
Je suis assuré de périr
Par le mal ou par le remède.

AUTRE.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme :
Il fit un si grand cri, que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

ÉPITAPHES.

D'UN VIEILLARD.

Ci-git un bon vieillard qui répugnoit à suivre
Cette commune loi suivie également :
Douce est l'habitude de vivre;
On la perd difficilement.

D'UN FOURBE.

Ci-gît à qui malice et fraude étoit commune;
Dieu veuille avoir son âme, au cas qu'il en eût une.

D'UNE FEMME MONDAINE.

Ci-gît qui mit tout en usage
Pour être belle, et, trait pour trait,
Se retoucha comme un portrait,
Et se fit un autre visage.

D'UN RENTIER ET D'UN INTENDANT.

Ci-gît qui vivoit de ses rentes;
Et comme il est pour tous des places différentes,
Un intendant est bien plus bas que lui,
Qui vivoit des rentes d'autrui.

POÉSIES DIVERSES.

Je ne me plains ni ne me loue
De toi, Fortune, et je t'absous,
N'ayant éprouvé de ta roue,
Ni le dessus, ni le dessous.

PERMETS qu'un misérable amant
Puisse être jusqu'au monument
Tributaire de ta couronne,
Et traite ce cœur qui se rend
Comme une place qui se donne,
Et non comme une qui se prend.

DANCHET.

PIÈCES DIVERSES.

A MADEMOISELLE D. M.

En lui faisant l'envoi de l'Epître à M. Poultier, sur un groupe d'Adam et d'Eve.

Et la fable et la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ses charmes,
Renonce à de célestes biens :
Pâris met l'Asie en alarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'est une pomme infortunée,
Qui d'une affreuse destinée
Fit tomber sur eux le courroux.
En voyant ces attraits si doux
Dont les Grâces vous ont ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

VERS ÉCRITS DE BOURBON.

Ici, d'un château ruiné
Nous voyons, sur un roc, l'affreuse décadence ;
C'est là que le temps mutiné
A fait sentir sa violence.

Les remparts les plus hauts sont tombés sous ses coups,
Au mépris des grands noms que cent peuples révèrent :
Nous voyons nicher les hiboux
Où jadis les Bourbons logèrent.
Parmi ces débris éclatants,
De ces fameux vainqueurs rappelant la mémoire,
Souvent seul, vous aurez de la peine à le croire,
Je vais moraliser sur la mort et le temps.
Que sont-ils devenus ces maîtres de la terre ?
Rien ne nous reste, hélas ! de tous ces grands héros.
Envain nous évitons les dangers de la guerre,
Et fuyons l'empire des flots ;
Envain des Aquilons nous craignons l'influence :
Aux soins que nous prenons, la mort n'a point d'égard,
Et nous cédons à sa puissance
Un peu plus tôt, un peu plus tard.
Près de cette source féconde,
Où chacun vient et croit rencontrer du secours,
Je vois que l'on finit ses jours,
Ainsi qu'aux autres lieux du monde.
Par ces réflexions je tâche à m'aguerrir
Contre l'affreuse mort qui semble me poursuivre ;
Mais, quels que soient les maux où mon destin me livre,
J'aime mieux encor les souffrir.
Ah ! qu'il est fâcheux de mourir,
Lorsqu'auprès de vous on peut vivre.

A M. DE PLÉNEUF.

Qui, étant à la campagne, demandoit des nouvelles de Paris.

VÉNUS, ne voyant plus son fils,
D'un cruel chagrin dévorée,
Le cherchoit partout dans Paris.
Quelqu'un la trouvant éplorée
Lui dit : Charmante Cythérée,
Pour revoir ce fils si chéri,
Ici ton soin est inutile :
Avec l'aimable Savari,
Pléneuf a quitté cette ville.
Tourne tes amoureux oiseaux,
Vole vers ces riches coteaux,
D'où saint Suht voir errer la Seine,
Et, par mille et mille détours,
Sur l'émail d'une vaste plaine
Chercher à suspendre son cours.
Dans le fond de quelques vallées
Où Flore étale ses attraits,
Où dans les routes reculées
Des plus ténébreuses forêts,
Près de ces charmantes mortelles
Ton fils se plaît à s'arrêter.
Ah ! dit Vénus, puis-je en douter ?
Souvent il me quitte pour elles :
J'en ressens un jaloux transport ;
Cependant il faut me contraindre ;
Chacun me soutient que j'ai tort,
Si quelquefois j'ose m'en plaindre.

ÉPIGRAMMES.

QUOI! tu me fuis, pour écrire sans verve?
Disoit Thémis à certain sénateur.
Ne sais-tu pas qu'en dépit de Minerve
Nul ne peut être un excellent auteur?
Je le sens bien, répond le déserteur :
Mais pour juger jamais n'eus de science.
Eh bien, va donc endormir ton lecteur,
Et ne viens plus dormir à l'audience.

CONTRE UN POETE LICENCIEUX.

POUR quelque temps d'Argenson voudrois être;
Non par désir d'éclairer tout Paris,
D'y conserver le calme, et de connoître
Filoux cachés, et bureaux de Cypris;
Non que je veuille entendre les écrits
Qu'on fait jouer par la troupe comique;
Mais pour punir certain rimeur cynique
Qui fait rougir tout le sacré vallon,
Et, singe froid du style marotique,
Veut usurper la place d'Apollon.

CONTRE L'ABBÉ ABEILLE.

QUAND Abeille, assemblant ses rides,
Jure contre mes Tyndarides,
Je me ris de son vain effort ;
C'est l'effet d'une vieille guerre
Où le sifflet fut le plus fort :
Jamais Abeille et le parterre
Ne purent se trouver d'accord.

VERGIER.

ÉPITRES.

M. DE LA FONTAINE A M. VERGIER.

C'est pitié, monsieur, que de nous autres mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral ; je ne sais si la suite sera pareille. Qu'avoit affaire M. d'H..... de s'attirer la visite qu'il eut dimanche, et que ne m'avertissoit-il ? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très-humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards..... je vous en fais le juge, sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles M. d'H... m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description toute entière de mademoiselle de B..... je serois parti avant le dîner ; je ne me serois pas écarté de trois lieues comme je fis, ni n'aurois pas été comme un idiot me jeter dans Loure, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de

lieue, et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluie me fit arrêter plus de deux heures à Aunoy. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures du soir; et un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route. Il me remit dans la voie, en dépit de mademoiselle de B... qui m'occupoit tellement, que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin, si bien que ne pouvant gagner Paris, qui étoit à plusieurs lieues, il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que sans la visite qu'elle vous fit, je n'aurois pas eu un gîte, dont il plaise à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire l'oraison de saint Julien, mademoiselle de B... fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et rêveries dont on a fait des contes dans tout Paris. Vous conterez s'il vous plaît à la campagne l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister tous tant que vous êtes; quand je le voudrois, on ne plaint guère les gens de mon âge qui tombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire,
Cet homme n'est-il pas fou?
Dans l'entreprise qu'il tente,
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous avez raison d'en parler; ainsi j'en conviens

Amarante est jeune et belle.
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je pense en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer nymphe si jolie
Sans être le dieu d'Amour.
Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.
Par les lis premièrement
J'entame le parallèle,
Et soupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin :
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels ;
Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher,
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'hymen et son attache.

Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas-lieux!
Bientôt pour moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verroient mis à ses pieds;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux mîtres;
L'une est Saint-Germain-des-Prés,
L'autre est Saint-Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra :
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes,
C'est à vous sagement fait :
Hélas ! ce n'est qu'un souhait!
Votre Table est renversée,
Votre marmite est cassée :
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.
Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses,
Ceux-là sont nouveaux fleuris,
Celles-ci sont frais écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison

Cloche un peu, je vous l'avoue,
Et la beauté que je loue,
Par ses trésors éclatants,
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante :
Adieu, volages amours,
Selon l'objet, la constance ;
Celle-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à sa cour.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le porte mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je

vous le permets ; et si cette jeune Divinité, qui est venue troubler mon repos, y trouve sujet de se réjouir, je ne lui en saurai pas mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Si mademoiselle de G... est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les Grâces ne quittent point. Je suis, etc.

RÉPONSE DE M. VERGIER A M. DE LA FONTAINE.

N'en soyez point en peine, monsieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes : on a eu sur cela toute la fermeté que vous pouvez désirer; et il n'est pas jusqu'à mademoiselle d'H... qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été divertie; enfin tout le monde en a ri, personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté ?
Ulysse, beau parleur, ni moins vieux, ni moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour, sur maint et maint rivage ?

Qu'en quittant cet objet, dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare;
Et qui pourroit être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse;
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, et ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune;
Il dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin, sans savoir pourquoi faire :
Il se promène; il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de quatre lieues : selon l'ordre et selon les lois du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auroient pû vous porter, ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage, en vous heurtant, vous fît changer de route; et cette présence d'esprit doit désormais vous justifier des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse, j'ai fait réflexion que le titre d'Odyssée conviendroit peut-être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez; et les erreurs de ce héros ne me paroissent pas avoir

peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse et vous.

Ce héros s'exposa mille fois au trépas;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas :
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre?

Mais la différence est petite, et il falloit bien que cette comparaison eût le sort de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juste dans les vôtres. Celle du printemps est charmante, et celle de l'aurore est riante au possible. Enfin l'une et l'autre sont telles, qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une dame et une demoiselle qui sont ici ne les ont point vues sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe, que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grâce.

De votre muse ravissante
Les chants, les discours séducteurs,
Apaiseront par leurs charmes flatteurs.
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente,
Calma cent fois la colère des Dieux.

Après tout, monsieur, c'est bien le moins que je doive à vos présents que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les

châteaux en Espagne; et puisque vos rêveries sont si agréables, je ne m'étonne pas que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique; et je vous avoue qu'en lisant votre Lettre, je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ai quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisants mensonges.
Déjà mon esprit prévenu
De vos riches bienfaits régloit le revenu;
Déjà dressant des équipages,
Je me donnois jusqu'à des pages;
Et digne nourrisson de l'aise, du sommeil,
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus des abbés seulement,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison, qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire,
Du faîte jusqu'au fondement,
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tant perdu, et de cela il me reste une chose que j'estime infiniment: c'est le plaisir de savoir que vous me voulez du bien, et que vous avez en quelque manière pour moi les sentiments d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de B..sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle

en pensoit; mais je ne doute pas que des douceurs si bien apprêtées ne l'aient beaucoup touchée. M. et madame d'H... m'ont chargé de vous faire leurs compliments. Votre lettre leur a fait un plaisir infini, et je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent régalés de pareilles lectures. Mademoiselle G... me charge de vous dire, monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les grâces dont vous la louez, que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez. Je suis, etc.

A MONSIEUR LE DUC DE NOAILLES

Pour lui demander, en remboursement de ma charge de commissaire de marine, une maison de campagne appartenante au roi.

Je ne rêve que campagne.
Pour cet innocent séjour,
Je bâtis nuit et jour
Mille châteaux en Espagne.
Sur cela, mes visions
Forment plus d'illusions
Qu'une ambitieuse mère
N'en enfante et n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit;
Réalisez ma chimère,
D'un seul mot vous le pouvez :
En main, seigneur, vous avez

Et la forme et la matière ;
Même à ce mot plein d'appas,
Sans y songer, n'allez pas
Donner sa puissance entière :
Car tant de force il prendroit,
Qu'à l'instant il me rendroit
Le souverain et le maître
D'un palais dont la splendeur,
Et dont la vaste grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maison,
Dont la plus saine raison,
Selon mon rang, ma naissance,
Règle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeste ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre et commode
Pour son plus riche ornement :
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison ;
Vue au riant horizon
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés présentant,
Dans une juste portée,
L'aimable variété,
Dont en sa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés :
Coteaux richement ornés,

Plaines plus riches encore;
Rivière au cours serpentant,
Dont le flot qu'elle promène,
Partout s'en aille portant
Les richesses qu'elle amène :
Bois par bosquets dispersés,
Clochers aux cieux élancés,
Bourgs, hameaux, châteaux, villages,
Divers spectacles donnant :
Laborieux attelages,
Tantôt les champs sillonnant,
Tantôt les moissons traînant :
Parmi de vastes prairies,
Troupeaux sans nombre paissants,
Et sur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocents
Au son des hautbois dansants.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces coteaux heureux,
Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse ?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'automne :
Je reconnois, aux fredons
Que la vendangeuse entonne,
L'air vif et réjouissant,
Que ce Dieu, même en naissant,
A tous les hommes inspire.
L'amour aux yeux satisfaits,
Le suit et croit son Empire
Affermi par ses bienfaits.
Dieux, quelle aimable peinture !

Et quel spectacle charmant
Pour un cœur simple, et n'aimant
Que la plus simple nature !
Au-devant de ses plaisirs,
Je sens que tout mon cœur vole
Plus enflammé de désirs
Que n'est le berger qui vole
Un baiser, tendre larcin,
Sur le blanc et ferme sein,
Ou sur la bouche vermeille
De sa belle qui sommeille.
Mais, dans cet aimable lieu,
Que la douceur de ma vie
Doit sembler digne d'envie !
Là dans un juste milieu,
La vertu voluptueuse,
La volupté vertueuse
Ne se séparant jamais.
La liberté souhaitée
Sans cesse y règne aussi, mais
Modeste et non effrontée,
Ni telle qu'en ce temps-ci,
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumière
Mes amis viennent me voir,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la première ;
Tandis que la propreté,
La sage simplicité,
Délicates et légères,
Et par bon goût ménagères,
Vont préparer un repas,

Où les mets n'excèdent pas
Les besoins de mon convive ;
Mais où vins fins et brillants
Versent à flots pétillants
Une joie et pure et vive.
Enfin, c'est en ce séjour
Que, sans compter un seul jour,
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma destinée,
Du même esprit, du même œil,
Dont après chaque journée,
Je vois la nuit ramenée,
Et de pavots couronnée,
Me plonger dans le sommeil.

Comme je viens de mourir dans ces derniers vers, et d'y mourir avec assez de fermeté, il seroit contre la vraisemblance que je les poussasse plus loin ; aussi-bien, monseigneur, les aurez-vous peut-être trouvés longs de reste ; mais je puis, sans choquer les bienséances, employer le papier qui me reste ici, à vous supplier très-humblement en prose, qui est, je pense, le langage naturel des morts comme des vivants, de vouloir bien vous ressouvenir de la très-humble prière que j'ai l'honneur de vous faire au sujet du remboursement de ma charge de commissaire de la marine. Le moyen que j'ai pris la liberté de vous proposer est encore dans son entier, et dans vos mains. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, monseigneur, que les puissances couroient sur son marché, et vous

faisoient la même demande; mais j'ai sur elles le droit de primauté, le droit de votre bienveillance, qui semble devoir tout surmonter, et ce qui est plus puissant que tout cela auprès de vous, monseigneur, j'ai le droit de la justice, car je ne demande qu'un légitime paiement d'une dette très-légitime. Et sans doute, ces puissances n'opposent à tous ces droits que le crédit de leur rang. Je ne laisse pourtant pas de convenir, après avoir bien balancé leurs forces avec les miennes, que les leurs pourroient bien l'emporter, si vous n'avez agréable de mettre la main de mon côté. Enfin, monseigneur, je vous supplie très-humblement de vouloir bien considérer que mon idée s'est tellement fixée à la maison proposée pour mon remboursement, que je n'en détourne pas un instant mes regards, et que j'ai pour elle la constance et la fidélité que j'éprouvois autrefois dans des attachements plus doux, mais moins nécessaires : que je suis nuit et jour, en esprit et en pensée, couché sur le seuil de cette porte, comme le sont sur le seuil de la porte de leurs maîtresses, certains amants malheureux et bannis, et que si, par pitié, vous ne m'en procurez pas bientôt la jouissance, pardonnez, monseigneur, l'expresion et l'emploi que je vous donne ici, je ne sais ce que je deviendrais. J'ai l'honneur dêtre, etc.

A MADAME V.*** SOUS LE NOM D'ASTRÉE.

La sage, l'aimable Astrée,
Dont mon ame pénétrée
Gardera le souvenir,
Jusqu'au jour qui doit finir
De tous mes jours la durée,
M'ordonne de lui tenir
Ma téméraire promesse,
De l'amuser par ces sons
Que l'harmonieux Permesse
Inspire à ses nourrissons.
Muse long-temps négligée,
C'est à toi que j'ai recours,
Puis-je voir sans ton secours
Ma promesse dégagée?
Quitte les champs toujours verts,
Que de ses brillantes traces
Honore le dieu des vers,
Et de tes sœurs et des Grâces
Emprunte les traits divers.
Viens, accours à ma prière,
Et regarde la carrière
Que je te destine ici,
Comme la plus illustrée,
La plus périlleuse aussi
Où tu te serois rencontrée.
Prends donc ton plus bel atour,
Et rends-toi digne à ton tour
De paroître aux yeux d'Astrée:

Mais des riches vêtements
Qu'en ce jour ta main prépare,
Bannis les vains ornements
Dont le mauvais goût se pare;
Evite ces faux brillants
Qui, d'autant plus méprisables,
Qu'il ont paru pétillants,
Sont parfaitement semblables
A ces feux audacieux
Qui la nuit osent aux cieux
Contrefaire les étoiles,
Et qui sous les sombres voiles
Brillent sans solidité;
Matière visqueuse et crasse,
Dont le cours précipité
Ne nous laisse aucune trace
Qui marque qu'elle ait été.
Du sérieux affecté,
De savante précieuse,
De l'immodeste gaité,
De fille licencieuse,
Evite l'air détesté.
Tu dois, d'un autre côté,
Fuir la froide sécheresse
De l'austère gravité,
Comme aussi la lâcheté
De l'indolente paresse.
Mais sois ornée avec choix
De ces beautés immortelles,
De ces fleurs toujours nouvelles
Qu'à pleines mains autrefois
Moissonnèrent sur ses traces

Les Saphos et les Horaces.
Dans leurs contours singuliers;
Que les traits soient réguliers,
Que l'éclat et la justesse
L'un par l'autre soutenus,
Que de la délicatesse
Les charmes si peu connus;
Que les grâces les plus vives,
Mais dans leur vivacité
Toujours simples et naïves,
Répandent sur ta beauté
L'aimable air de nouveauté.
La galante gentillesse,
Les jeux badins et les ris,
Près d'Astrée auront leur prix,
S'ils y sont avec noblesse :
Car badiner finement
Et soutenir l'enjoûment
Sans blesser la bienséance,
Souvent sur le merveilleux,
Malgré son air orgueilleux,
Mérita la préséance;
Et dans le sacré vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacréon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'aperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma muse paroître ornée,
C'est Astrée et ses attraits

Qu'ici je viens de décrire;
J'y reconnois tous ses traits,
C'est elle, c'est son sourire,
Ce sont tous ses agréments,
Son esprit, son caractère,
Ce feu dont un goût austère
Soutient tous les mouvements :
Oui, c'est son portrait fidèle
Qu'ici je viens d'exposer;
Mais quel plus parfait modèle
Pourrois-je me proposer!
Et des traits de cette belle
Jusqu'au fond du cœur frappé,
Pouvois-je, d'elle occupé,
Dépeindre autre chose qu'elle?

MADRIGAUX.

M'ABANDONNANT un jour à la tristesse,
Sans espérance et sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse;
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour,
Et peux-tu bien, ingrat Amour,
Toi que je fis, en sortant de l'enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
En laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse indifférence?

A ces mots, je vis dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
En souriant, me dit : Ne te plains plus;
Je veux mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Quélus.

A UNE DEMOISELLE.

En lui envoyant un Amour déguisé en Cordelier.

Sous un visage séculier
L'Amour n'ayant pu vous surprendre,
Pour vous soumettre vient de prendre
Le visage d'un Cordelier.

Je ne sais point par quel augure
Il prend cette étrange figure.
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu?
Mais enfin il en fait son habit de dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

CHAPELLE.

STANCES.

DESCRIPTION DE SAINT-LAZARE.

Toi, qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité;
Toi, qui ravis la liberté
Aux dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté;

Moreau, le pauvre solitaire,
Qui, sans ta consolation,
Seroit mort dans la *Mission* (1),
En ce peu de mots te va faire
Une triste description.

Dans une froide plaine assise
Est une chétive maison,
Où jamais ne fut vu tison;
Et qui ne peut parer la bise,
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Désirant s'y mortifier
Et n'y faire rien que prier,
Une grande église ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

(1) C'étoit le nom de la congrégation de Saint-Lazare.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeste lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu
Que quand aux vêpres on allume
L'encensoir pour honorer Dieu.

Là de pauvres gens, pâles, blêmes,
Secs, tous meurtris et décharnés
Par les coups qu'ils se sont donnés,
Disent qu'assurément eux-mêmes
Et tous les autres sont damnés.

Nuit et jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer;
Et, pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières;
Ce qui s'appelle en triompher.

Ces lieux, où sans sonner sonnette
Personne n'entre ni n'en sort,
Sont les lieux d'où, moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais, afin qu'on ne puisse dire
Que pour peu de difficultés
Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma chambre, ou plutôt une armoire
Qu'on a faite pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire; et j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un aquilon froid et mutin
Me fait trembler soir et matin;
Car, pour me parer de sa rage,
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprends maintenant la structure
De nos misérables grabats.
Deux ais servent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse les paupières
Sur mes yeux du sommeil battus,
Un claustral *benedicamus*
M'éveille et m'envoie aux prières,
Qui durent trois heures et plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
Que sans déjeuner on attend,
N'est rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette
Dont on use à tirer le sang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache et de brebi;
Si peu même, qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi se soûler à demi.

Le vin, grossier, rouge, insipide,
Ne peut qu'avec peine couler;
Et je ne saurois avaler
Ce vilain *cotignac* liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'assure,
Nous tient demi-heure pourtant :
Mais ne t'en étonne pas tant;
C'est que *Bénédicité* dure
Un quart d'heure, et *Grâces* autant.

Après dîner, c'est l'ordinaire,
Pour aider la digestion,
Qu'il y ait récréation,
Où l'on emploie une heure entière
En quelque conversation.

Ces conversations chrétiennes,
Vraiment dignes de ces oisons,
Sont, par mille sottes raisons,
De prouver que les antiennes
Valent mieux que les oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant, pour ne point charger
Mon estomac de trop de viande,
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, mon cher, quoi que j'en dise,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a :
Mais il faut finir; car voilà
L'heure qui m'appelle à l'église,
Où les autres chantent déjà.

STANCES IRRÉGULIERES.

AU MOINEAU DE CLIMÈNE.

PETIT MOINEAU, délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts et tours badins,
Chassez, mordez galants bruns et blondins,
Que Cupidon à ses genoux amène.

A MES rivaux livrez guerre traitresse;
Becquetez-les sur tout, quand leur tendresse
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'Amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

DAIGNEZ servir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène et gardez ses appas.
Quoique ne sois tant discret que Catulle,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

SI méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins;
Biscuits friands je vous promets du moins.
Vous vous tiendrez à cettre offre certaine;
Bien je connois votre morale saine.

SAGES moineaux, toujours solidité
Fixe vos goûts; plaisir seul vous anime.
Il faut jouir, c'est là votre maxime;
Dogme chez nous follement contesté.

Pour vous, moineau, si faites vanité
Du beau servage où le destin vous lie,
Pas ne serez accusé de folie,
Comme estimant frivole volupté;
Là seulement gîte félicité.
L'heureux moineau que l'amant de Lesbie
Es bords du Tibre a jadis tant chanté,
Moins vit d'attraits dans l'aimable Romaine,
A qui plaisoit par sa vivacité,
Que n'en voyez aujourd'hui dans Climène.

Essaim de cœurs tout percés de ses traits
Savent qu'en dire et ne peuvent s'en taire.
Plus doit priser les éloges secrets
Qu'elle reçoit de mes soupirs discrets.
Telle louange, au tarif de Cythère,
Onc ne se paye avec souris coquets.

Cette monnoie, hélas! fausse et légère,
Fait tout le fond de certains beaux objets.
Préserve, Amour, tout cœur tendre et sincère
De s'engager à si mince salaire.
Des vrais amants soutiens les intérêts;
Tu n'auras pas grande besogne à faire.

Et vous, moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez, je vous le dis encore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux.
Par cris perçants, par insulte soudaine
Interrompez leurs discours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

LETTRES.

A SA MAITRESSE,

En lui envoyant un pâté de lièvre.

Cruelle princesse, qui fais
Que tous les jours je me retranche
Les longs dînés de la Croix blanche
Et les charmants soirs du Marais,
Qu'absent tu me tourmentes! Mais
J'en aurai bientôt ma revanche.
Sache que déjà je me plais
A voir mon cœur, gros de regrets,
Me reprocher le long obstacle
Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes soins et leurs progrès.
Que n'a pu sur moi ce spectacle,
Qui m'a fait cent rivaux, tous frais;
Et gens dont, à moins d'un miracle,
Nous ne nous sauverons jamais!
Sache encor qu'un certain oracle,
Et des plus sûrs et des plus vrais,
M'a promis que bois et forêts [1]
Vont remettre sur le pinacle
Ma raison et mon âme en paix.

[1] Le divertissement de la chasse.

Il est vrai qu'il y joint après
Un Thériaque ou Thériacle [1]
Qu'on tient l'un des plus grands secrets,
Mesdames, contre vos attraits.

Or cet oracle consulté,
Dont j'ai déjà tant profité,
C'est Manicamp, belle inhumaine,
Qui terriblement me promène
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainsi bien agité
Et bien courant la pretentaine
Par les buissons et par la plaine,
J'oublîrai ta méchanceté.
Tu connoîtras la vérité
Et combien je suis en haleine
De campagne et de liberté,
Quand le messager de Touraine
Te portera le gros pâté
Qui m'a, sans te mentir, coûté
Bien du tourment et de la peine.
C'est ce qui fera sa bonté;
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté souveraine;
Outre que le drôle encroûté
Avoit la plus grasse bedaine
Dont nous ayons jamais tâté.
L'adresse, au reste, est très-certaine;
Le tout est bien étiqueté;

---

[1] Le vin.

Et c'est de bonne volonté
Que, pour m'aider contre ta haine,
Un marquis, plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te soit présenté
Pour cette Saint-Martin prochaine;
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témérité
De quiconque l'aura porté,
Si, dans la fin de la semaine,
Ton reçu ne nous est coté.

Faites-en donc bien bonne chère.
Sur tout qu'il vous serve d'essai;
Et, s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-dessus le cœur gai,
Vous n'en manquerez, ma foi, guère,
Puisque outre la chasse ordinaire,
Notre cher ami Le Boulai,
Que vous savez et que je sai
Être votre humble tributaire,
Aura de quoi vous satisfaire
En pâtés, et pas plus méchants;
Car il a quatre bonnes filles;
C'est, en mots assez approchants,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort souvent aux champs,
Et devant qui les meilleurs drilles
Des lièvres et les mieux marchants
Ont peine à sauver leurs guenilles,
Et se tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque, jusqu'au bon sens.
Adieu. Cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.



